ANTHOLOGIE FRANCISCAINE

DU

MOYEN AGE

TRANSLATÉE ET ANNOTÉE

PAR

MAURICE BEAUFRETON

AVEC UN PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS PAR GIOTTO



PARIS

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie

21, RUE HAUTEFEUILLE

—

MCMXXI

ANTHOLOGIE FRANCISCAINE

DU MÊME AUTEUR :

SAINTE CLAIRE D'ASSISE (Lecoffre).

En préparation :

J.-K. HUYSMANS. Essai de biographie psychologique.

L'ESCALIER ROYAL. Roman.



ANTHOLOGIE FRANCISCAINE

DU

MOYEN AGE

TRANSLATÉE ET ANNOTÉE

PAR

MAURICE BEAUFRETON

AVEC UN PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS PAR GIOTTO



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ

Quarante-sept exemplaires (dont sept hors commerce)
sur vélin pur fil Lafuma, numérotés.



Div.

Par

A

FRÈRE PACIFIQUE,

COURONNÉ « ROI DES VERS » AU CAPITOLE,

PUIS COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS,

CHEF DE LA PREMIÈRE MISSION FRANCISCAINE

EN FRANCE,

J'OFFRE CES PAGES

CONÇUES DANS LES CLOÎTRES SÉRAPHIQUES

ET TRANSLATÉES DANS LA LANGUE

QUE

LE PETIT PAUVRE D'ASSISE

AIMAIT

M. B.



AVANT-PROPOS



Le présent livre est un recueil littéraire de textes dus ou attribués à des personnages appartenant aux Ordres religieux fondés par saint François. Sa portée et ses limites sont ainsi précisées : d'une part, les pages qu'il contient ont une valeur littéraire qui suffirait à leur assurer une place d'honneur dans la bibliothèque de tout homme de goût ; d'autre part, ces textes ont été écrits ou passent pour avoir été écrits par des fils spirituels de saint François. Nombre de pages que la piété franciscaine a inspirées se trouvent donc exclues, et c'est ainsi qu'à mon grand regret je n'ai pu utiliser la délicieuse *Vie de sainte Douceline,* dans laquelle Renan voyait à bon droit

« le chef-d'œuvre en prose de la première littérature provençale (1) ». En présence d'une floraison trop riche, je devais en effet restreindre mon choix, ce qui m'a amené à ne point dépasser le moyen âge, et même exactement la date de 1453, à laquelle on fait communément commencer les temps modernes. Je ne nie certes point qu'après cette date l'enclos franciscain n'ait encore abondé en fleurs éclatantes et de rare parfum, mais les rudes cordeliers français, les Olivier Maillard et les Michel Menot, sont-ils autre chose que les survivants attardés d'un âge qui n'est plus ? L'Espagne peut revendiquer au XVI[e] siècle ce fray Juan de los Angelos, dont les *Triumphos del Amor de Dios* sont, au dire d'un bon juge, aussi remarquables par la beauté de l'expression que par la profondeur passionnée (2), et ce fray Diego de Estella, dont les *Meditaciones devotísimas del Amor de Dios* ravissaient saint François de Sales ; mais que pèsent les meilleures pages de ces moines en face de celles de saint Bonaventure ou d'Angèle de Foligno ? C'est que le moyen âge est véritablement l'époque héroïque de l'Ordre franciscain ; toutes les gloires plus récentes que celui-ci peut revendiquer ne

(1) *Histoire littéraire de la France*, tome XXIX, p. 546.

(2) James Fitzmaurice-Kelly : *Littérature espagnole*. (Paris, 1904, p. 210.)

sont que l'écho des voix des premiers temps ; il continue de fleurir parce qu'il est fidèle.

A part un vivant récit, par Salimbene, de la visite de saint Louis aux Mineurs, tous les textes du présent recueil se rattachent à l'ascétisme ou à la prédication, ces deux moitiés de la vie franciscaine. L'ascétisme des Mineurs s'y montre avec son originalité propre : le culte de l'humanité pauvre et souffrante de Jésus ; quant à la prédication, elle revêt toutes les formes : depuis les dits de jongleur de Jacomino ou les poèmes dramatiques de Jacopone jusqu'aux véritables sermons de Berthold ou de saint Bernardin ; mais, sous toutes ses formes, elle porte sur la morale à l'exclusion presque complète du dogme, ce qui ne veut point dire, d'ailleurs, qu'elle ne présuppose pas celui-ci.

Autant que les documents parvenus jusqu'à nous permettent de l'affirmer, c'est par leurs écrits ascétiques et mystiques, plutôt que par la prédication, que les Franciscains ont exercé une influence sur la littérature en langue vulgaire et l'art de leur temps. Ajoutons toutefois que la prédication franciscaine a sûrement fait naître et grandir dans les masses une forme de sensibilité dont la diffusion des écrits ascétiques et mystiques a singulièrement bénéficié. D'autre part les

abondants exemples destinés à illustrer l'enseignement moral, et dans lesquels on voit jusqu'aux animaux jouer un rôle, rendent la prédication très proche du drame, si proche que l'intervalle qui les sépare est franchi chaque jour : dès le temps de la première génération franciscaine, les stigmates du Père séraphique sont célébrés par un Drame liturgique ; Jacopone fait parler dans ses *laude* le mort et le vif, le diable et les anges. La tradition dramatique s'établit si solidement qu'elle dure jusqu'à la fin du moyen âge : En 1426, le frère William Melton réorganise à York les *pageants* ou tableaux scéniques joints aux cérémonies de la fête du *Corpus Christi*. En 1448, le frère Robert de Lecce accompagne ses sermons de tableaux vivants : à Pérouse, par exemple, on voit sortir un jour de la cathédrale le Christ portant sa croix ; la Vierge Marie, vêtue de noir, s'avance à sa rencontre, puis le groupe des acteurs se dirige vers le prédicateur, et, arrivé au pied de la chaire, il représente les scènes de la crucifixion, des lamentations des saintes femmes au pied de la croix, et enfin de la descente de croix (1). En 1557 on joue encore la Passion chez les frères Mineurs de Londres (2).

(1) Pastor : *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge*, tome V ; Paris, 1898, p. 176.
(2) E. K. Chambers : *The mediaeval stage* ; Oxford, 1903, tome II, p. 112.

Cependant, le drame franciscain est quasi inexistant dans la littérature, et rien ne prouve que les dramaturges du moyen âge lui aient fait quelque emprunt. Par contre les *Méditations sur la vie du Christ*, écrites par un franciscain inconnu pour une non moins obscure fille de sainte Claire, ont inspiré le théâtre de l'Europe entière, et, par l'intermédiaire du théâtre, la peinture et la sculpture. Et comme pour affirmer de son autorité sans égale la suprématie littéraire de la mystique franciscaine, Dante emprunte à l'ardent Spirituel Ubertin de Casale la matière de deux tercets du *Paradiso*. Dans le cloître franciscain, comme dans la maison de Lazare, c'est Marie qui s'est assuré la meilleure part.

Elle la conserve encore aujourd'hui. La page d'Ubertin de Casale que Dante a méditée inspire à Huysmans les plus belles pages de *l'Oblat*, et le mieux réussi des livres illustrés sortis des presses françaises en ces dernières années est une traduction des *Fioretti* imagée par Maurice Denis. Parce qu'il met devant nos yeux l'humanité pauvre et souffrante du Sauveur et l'exemple de celui en qui ses contemporains reconnurent véritablement un autre Christ, le franciscanisme a la pérennité du christianisme même, dont il exprime un des aspects fondamentaux. C'est là

sans doute pourquoi la plupart des pages qu'on va lire ont si peu vieilli.

Et puisque la tourmente actuelle fait entrer dans tant de demeures la souffrance et la pauvreté, ces compagnes d'élection de Jésus, puisse ce petit livre enseigner l'amour des deux visiteuses à ceux qui les voient s'asseoir intempestives à leur foyer, faire tourner leurs yeux vers Assise à quelques-uns de ceux qui aspirent à la lumière,

Pero chi d'esso loco fa parole
Non dica Ascesi, ch'ei direbbe corto ;
Ma Oriente, se proprio dir vole.

Rome, juin 1917.





SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(1182 — 3 Octobre 1226)



Au dire de Thomas de Celano, son premier biographe, quand François brûlait de l'ardeur du Saint-Esprit, la violence de ses transports se traduisait au dehors par des paroles exprimées dans le langage de France. Il nous serait singulièrement doux de pouvoir placer au seuil même de cet ouvrage quelqu'une de ces paroles brûlantes que le Patriarche séraphique laissait échapper, en notre langue, de son cœur extasié. Malheureusement, il n'en est parvenu jusqu'à nous que le souvenir.

Les historiens de la littérature italienne sont plus favorisés; aussi le célèbre *Cantique du soleil*, sur lequel le plus ancien témoignage, celui de Walter de Gysburne, remonte aux environs de l'an 1300 (1), a-t-il fait couler beaucoup d'encre. La présente traduction est basée sur le texte donné par Paul Sabatier dans son édition du *Speculum Perfectionis.* (Paris, 1898; p. 234.)

En ce qui concerne la Parabole des deux messagers, j'ai cru pouvoir reproduire la traduction que j'en ai déjà donnée dans ma *Sainte Claire d'Assise*, p. 73.

Quant à la Paraphrase de l'Oraison dominicale, dans laquelle le P. Hilarin Felder voit avec raison un canevas de sermon (2), le texte consulté est celui des *Opuscula*

(1) *Chronica de gestis regum Angliæ*, éd. *Monumenta Germaniæ historica*, SS. XXVIII, p. 632.

(2) Hilarin Felder: *Histoire des études dans l'Ordre de saint François*; Paris, 1908, p. 50.

sancti Patris Francisci Assisiensis (1). Il en est de même pour la Prière de louange et d'action de grâces, qui forme le Chapitre XXIII de la *Regula prima* (2).



1. CANTIQUE DU SOLEIL

Très-haut, tout-puissant, bon Seigneur,
Tiennes sont les louanges, la gloire et l'honneur et
toute bénédiction.
A toi seul, ô Très-haut, elles sont dues
Et nul homme n'est digne de te nommer.

Sois loué, ô mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
Spécialement messire le frère soleil,
Lequel donne le jour, et par lequel tu nous illumines ;
Il est beau et rayonnant avec grande splendeur,
De toi, ô Très-haut, il est le symbole.

Sois loué, ô mon Seigneur, pour sœur lune et les
étoiles,
Dans le ciel tu les as formées claires et précieuses et
belles.

Sois loué, ô mon Seigneur, pour frère vent
Et pour l'air et le nuage, pour le ciel pur et pour
tout temps,
Grâce auxquels tu assures à tes créatures leur soutien.

(1) Edition des Franciscains de Quaracchi, près Florence ; 1904, p. 112.
(2) *Op. cit.*, pp. 57-61.

Sois loué, ô mon Seigneur, pour sœur eau,
Laquelle est très utile et humble et précieuse et chaste.

Sois loué, ô mon Seigneur, pour frère feu,
Par lequel tu illumines la nuit,
Il est beau et gai et vaillant et fort.

Sois loué, ô mon Seigneur, pour notre mère la terre
Qui nous soutient et nous nourrit
Et produit divers fruits, les fleurs aux belles couleurs
et l'herbe.

Sois loué, ô mon Seigneur, pour ceux qui pardonnent
par amour pour toi
Et supportent infirmité et tribulation ;
Heureux ceux qui persévéreront dans la paix,
Car par toi, ô Très-haut, ils seront couronnés.

Sois loué, ô mon Seigneur, pour notre sœur la mort
corporelle,
A laquelle aucun homme vivant ne peut échapper ;
Malheur à ceux qui mourront coupables de péchés
mortels !
Heureux ceux qui suivront tes volontés très saintes,
Car la seconde mort ne leur fera aucun mal.

Louez et bénissez mon Seigneur et rendez-lui grâces
Et servez-le avec grande humilité.



2. PARABOLE DES DEUX MESSAGERS

Un grand roi envoya à la reine deux messagers successifs.

Le premier revint et rendit un compte exact de sa mission, sans rien dire de la reine.

Le second, au contraire, après quelques mots sur sa mission, s'embarqua dans un long dithyrambe sur la beauté de celle à qui il avait eu l'honneur de parler :

— Vraiment, sire, j'ai vu là une femme admirable. Heureux qui la possède !

— Méchant serviteur, s'écria le roi, qui as jeté sur mon épouse des regards impudiques !

Il fit alors revenir le premier messager et lui demanda :

— Que penses-tu de la reine ?

— Beaucoup de bien, sire, car elle m'a écouté avec le silence le plus attentif.

C'était répondre sagement.

— Mais ne lui trouves-tu aucune beauté ? insista le roi.

— Sire, c'est à vous de juger de sa beauté ; mon rôle à moi se bornait à lui adresser la parole.

Le roi rendit alors sa sentence :

— O toi, dit-il, dont les yeux sont chastes, viens dans ma demeure jouir de ta récompense. Quant à celui-là ! — et il désignait le premier messager, — qu'on le jette dehors, de peur qu'il ne souille mon palais !

Si les rois de la terre sont en droit d'exiger que

leurs messagers n'aient que des regards chastes, combien davantage le Christ ne doit-il pas attendre de ses messagers, les frères Mineurs, quand il les charge d'une mission près de ses épouses !



3. PARAPHRASE DE L'ORAISON DOMINICALE

Notre Père très saint, notre Créateur, notre Rédempteur, notre Sauveur et notre Consolateur ;

Qui êtes aux cieux, dans les anges et dans les saints, les illuminant pour qu'ils vous connaissent, parce que vous êtes la lumière, ô Seigneur ; les embrasant d'amour pour vous, parce que vous êtes l'amour, ô Seigneur ; habitant en eux et les remplissant de votre béatitude, parce que vous êtes, ô Seigneur, le souverain bien, le bien éternel, duquel procède tout bien, sans lequel il n'est aucun bien ;

Que votre nom soit sanctifié ! que la connaissance que nous avons de vous s'éclaire, afin que nous comprenions quelle est la grandeur de vos bienfaits, quelle est l'étendue de vos promesses, quelles sont la sublimité de votre majesté et la profondeur de vos jugements !

Que votre règne arrive, en nous, dès ici-bas par votre grâce, et plus tard dans votre royaume, où l'on a de vous une vision manifeste, où l'on vous

aime parfaitement, où l'on est admis en votre société bienheureuse, où l'on jouit de vous à jamais !

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, afin que nous vous aimions de tout notre cœur en pensant toujours à vous, de toute notre âme en vous désirant toujours, de tout notre esprit en dirigeant vers vous toutes nos intentions, en cherchant votre honneur en toutes choses, de toutes nos forces enfin en dépensant toutes ces forces, tous les sens de notre âme et de notre corps au service de votre seul amour ; que nous aimions aussi notre prochain comme nous-mêmes, l'entraînant de toutes nos forces à vous aimer, nous réjouissant du bonheur d'autrui comme s'il s'agissait du nôtre, compatissant à ses infortunes, n'offensant jamais en rien qui que ce soit.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, votre Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jésus-Christ ; donnez-nous-le en mémoire, en connaissance et en considération de l'amour qu'il a eu pour nous, de tout ce qu'il a dit, fait et enduré pour nous.

Pardonnez-nous nos offenses par votre miséricorde ineffable, par la vertu de la Passion de votre Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par les mérites et l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie et de tous vos élus ;

Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et, puisque nous ne leur pardonnons pas pleinement, donnez-nous, ô Seigneur, d'atteindre à la plénitude du pardon, afin que nous aimions en

toute vérité nos ennemis à cause de vous et que nous intercédions dévotement pour eux auprès de vous, que nous ne rendions à personne le mal pour le mal et que nous nous attachions à servir tous les hommes par amour pour vous ;

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, qu'elle soit ouverte ou cachée, qu'elle nous assaille ou nous bloque ;

Mais délivrez-nous du mal passé, présent et à venir. Ainsi soit-il !



4. PRIÈRE DE LOUANGE ET D'ACTION DE GRACES

Dieu tout-puissant, très haut, très saint et souverain, Père saint et juste, qui tenez en votre seigneurie le royaume du ciel et de la terre, nous vous rendons grâces à cause de vous-même, de ce que, par votre sainte volonté et par votre Fils unique et votre Esprit-Saint, vous avez créé toutes les choses spirituelles et corporelles, et nous-mêmes, que vous nous avez faits à votre image et à votre ressemblance et placés dans le paradis, que nous avons perdu par notre péché. Et nous vous rendons grâces de ce que, après nous avoir créés par l'entremise de votre Fils par l'amour véritable et saint dont vous nous avez aimés, vous l'avez fait naître, vrai Dieu et vrai homme, de la glorieuse et bienheureuse Marie, toujours Vierge,

et de ce que, par sa croix, son sang et sa mort, vous avez voulu nous racheter de la captivité. Et nous vous rendons grâces de ce que votre Fils viendra de nouveau dans la gloire de sa majesté pour envoyer au feu éternel les maudits qui n'ont point fait pénitence et n'ont point voulu vous connaître, et pour dire à tous ceux qui ont voulu vous connaître et vous adorer et vous servir dans la pénitence : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. »

Et puisque nous, misérables et pécheurs, nous ne sommes pas dignes de vous nommer, nous vous supplions et conjurons de faire en sorte que Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, en qui vous avez mis toutes vos complaisances, vous rende grâces pour toutes choses, en même temps que le Saint-Esprit paraclet, comme il vous plaira et comme il leur plaira, lui qui peut tout devant vous, et par lequel vous avez tant fait pour nous. Alleluia.

Et nous prions la glorieuse mère, la bienheureuse Marie, toujours Vierge, les bienheureux Michel, Gabriel, Raphaël et tous les chœurs des Esprits bienheureux, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances, les Vertus, les Anges, les Archanges, le bienheureux Jean-Baptiste, Jean l'évangéliste, Pierre, Paul et les bienheureux patriarches, les prophètes, les saints Innocents, les Apôtres, les Evangélistes, les Disciples, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, les bienheureux Elie et Enoch et tous les saints qui ont été, qui

seront et qui sont, nous les supplions humblement, pour l'amour de vous, de vous rendre grâces, comme il vous plaît, pour toutes ces choses, à vous, Dieu souverain, véritable, éternel et vivant, qui régnez avec le Fils, notre très cher Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit paraclet dans les siècles des siècles. Amen. Alleluia.

Et nous supplions tous ceux qui veulent servir le Seigneur Dieu dans la sainte Eglise catholique et apostolique, tous ceux qui ont reçu les saints ordres : les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les acolytes, les exorcistes, les lecteurs, les portiers et tous les clercs ; tous les religieux et toutes les religieuses, tous les enfants et les petits, les pauvres et les exilés, les rois et les princes, les ouvriers et les laboureurs, les serviteurs et les maîtres ; les vierges, les continents et les mariés, les laïques hommes et femmes, tous les enfants, les adolescents, les jeunes gens et les vieillards, les bien portants et les malades, tous les petits et tous les grands, les peuples de toute tribu, de toute langue et de toute nation, tous les hommes de quelque partie de la terre que ce soit, qui sont et qui seront, nous les prions et supplions, nous et tous les frères Mineurs avec nous, bien que serviteurs inutiles, afin que tous ensemble nous persévérions dans la vraie foi et dans la pénitence, car autrement nul ne peut être sauvé.

Aimons tous, de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toute notre ardeur et de toute notre puissance, de toute notre intelligence et

de toutes nos forces, de tout notre effort, de toute notre affection, de toutes nos entrailles, de tous nos désirs et de tout notre vouloir, le Seigneur Dieu, qui nous a donné tout son corps, toute son âme et toute sa vie, et nous les donne encore à tous, qui nous a créés, rachetés et sauvés par un effet de sa seule miséricorde, qui nous a comblés et nous comble encore de tant de bienfaits, bien que nous soyons misérables et méchants, pourris et fétides, ingrats et mauvais.

N'ayons donc d'autre désir, d'autre volonté, d'autre joie, d'autre délectation que notre Créateur, Rédempteur et Sauveur, seul vrai Dieu, qui est le bien parfait, le bien complet, le bien total, le bien véritable et souverain, qui seul est bon, pitoyable et doux, suave et tendre, qui seul est saint, juste, véritable et droit, qui seul est benoît, innocent et pur, de qui, par qui et en qui sont tout pardon, toute grâce, toute gloire pour tous les pénitents et tous les justes, pour tous les bienheureux qui jouissent des joies du paradis. Que rien donc ne nous empêche d'atteindre à lui, que rien ne nous en sépare, que rien ne nous retarde. Tous et partout, en tout lieu, à toute heure et en tout temps, chaque jour et sans cesse, croyons véritablement et humblement, ayons dans le cœur et aimons, honorons, adorons, servons, louons et bénissons, glorifions, exaltons, magnifions, remercions le très haut et souverain Dieu éternel, en sa Trinité et en son Unité, Père, Fils et Saint-Esprit, notre Créateur à tous, le Sauveur de ceux qui croient et espèrent

en lui et qui l'aiment, l'Être sans commencement et sans fin, immuable, invisible, inexprimable, ineffable, incompréhensible, insaisissable, benoît, louable, glorieux, exalté, sublime, très haut, suave, aimable, délectable et tout entier et toujours désirable par-dessus tout dans les siècles des siècles.





LE BIENHEUREUX EGIDE D'ASSISE

(+ 1262)



Le bienheureux Egide compte parmi les premiers disciples de saint François, auquel il se joignit en 1209. Il n'a rien écrit, mais ses compagnons ont recueilli nombre de ses paroles, et de la sorte s'est constituée peu à peu la collection de *Dits* qu'on joint souvent aux *Fioretti*.

Les plus remarquables de ces *Dits* traitent de la contemplation, dont le bienheureux avait une précieuse expérience. Aussi saint Bonaventure s'y réfère-t-il expressément, et l'auteur inconnu du traité : *Des sept degrés de la contemplation* a-t-il pris soin d'indiquer qu'il a composé son ouvrage « suivant les préceptes que l'inspiration divine permit au saint frère Egide de formuler ».

La présente traduction est basée sur le texte des *Dicta beati Ægidii Assisiensis.* (Edition des Franciscains de Quaracchi, 1905, p. 48.)



DE LA CONTEMPLATION

Dans la contemplation, il y a sept degrés : le feu, l'onction, l'extase, la contemplation proprement dite, le goût, le repos, la gloire.

Le feu est une certaine lumière que Dieu envoie pour illuminer l'âme.

Vient ensuite l'onction des onguents, qui produit un parfum délicieux, succédant à cette lumière. C'est de ce parfum que parle le Cantique des cantiques (I, 3) : *Tes onguents sont précieux pour leur parfum.*

En troisième lieu se produit l'extase ; une fois, en effet, le parfum respiré, l'âme est ravie et se trouve délivrée de la servitude corporelle des sens.

Elle est alors admise à la contemplation proprement dite ; c'est-à-dire qu'une fois ainsi libérée de la servitude corporelle des sens, elle peut contempler Dieu merveilleusement.

De là résulte le goût, car, dans la contemplation proprement dite, l'âme sent une douceur prodigieuse, dont le Psalmiste a dit (Ps. XXXIII, 9) : Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon !

Puis suit le repos, car une fois que le palais spirituel a goûté cette douceur, l'âme y trouve son repos.

Vient enfin la gloire, l'âme admise à un si grand repos arrivant à la glorification et au réconfort d'une joie indicible, qui a fait dire au Psalmiste (Ps. XVI, 15) : *Je serai rassasié quand ta gloire paraîtra.*

***

Nul ne peut s'élever jusqu'à la contemplation de la divine majesté dans sa gloire, si ce n'est par la ferveur de l'esprit et par l'oraison fréquente. Par la ferveur de l'esprit l'homme s'embrase, et il s'élève

jusqu'à la contemplation quand son cœur et tout le reste de son être y tendent si parfaitement qu'il ne veut plus et ne peut plus penser à autre chose qu'au bien qu'il possède et dont il jouit.

*
* *

La vie contemplative consiste à abandonner toutes les choses de la terre par amour de Dieu, à ne chercher que les choses du ciel, à prier assidûment, à se recueillir souvent, à louer Dieu sans cesse en hymnes et cantiques.

*
* *

La contemplation consiste à être détaché de tout et à être uni à Dieu seul.

*
* *

Celui-là est bon contemplateur qui, s'il avait les mains et les pieds coupés, les yeux, le nez, les oreilles et la langue arrachés, goûterait cependant de si suaves, ineffables et inestimables odeurs, joies et douceurs, qu'il ne se préoccuperait point d'avoir d'autres membres ni rien de ce qui peut se trouver sous le ciel, qu'il n'en aurait pas même le désir, le peu dont il aurait encore la possession et la jouissance lui suffisant pleinement. C'est ainsi que Marie, sœur de Marthe, assise aux pieds du Seigneur, goûtait à

ce point la douceur du Verbe de Dieu que ses membres restaient hors d'usage, qu'elle n'avait ni la faculté ni la volonté de faire autre chose que ce qu'elle faisait. Et cela est si vrai que, sa sœur se plaignant de ce qu'elle ne l'aidait point, elle ne put répondre ni par la moindre parole ni par le moindre geste, si bien que le Christ, se substituant à elle, dut répondre à la place de cette heureuse impuissante.





LE TÉMOIN DE LA PASSION DES FRÈRES DU MAROC

(1220)



Le 16 janvier 1220, cinq frères Mineurs, que saint François avait envoyés au Maroc, y subirent un glorieux martyre. La relation de leur supplice, écrite par un témoin oculaire appartenant à la maison de l'Infant Don Pedro de Portugal, a été retrouvée et publiée par Karl Müller (1). Cette relation, adressée après l'événement à François et à ses compagnons, éveilla chez ceux qui la lurent ou l'entendirent un tel sentiment d'émulation que sainte Claire faillit oublier la clôture monacale pour courir au Maroc y chercher la mort (2). Pour comprendre cette soif du martyre, aussi bien chez les Frères dont on va lire la Passion, que chez les autres compagnons de François, il faut avoir sous les yeux les lignes suivantes, que le Père séraphique avait écrites dans la *Regula prima*, chap. XVI :

« Les Frères qui vont chez les Sarrasins et autres infi-
« dèles peuvent se comporter spirituellement au milieu de

(1) Karl Müller. *Die Anfänge des Minoritenordens und der Bussbruderschaften.* (Fribourg-en-Brisgau, 1885 ; pp. 207-210.)

(2) Voir ma *Sainte Claire d'Assise*, p. 70.

« ceux-ci de deux manières différentes. L'une de ces ma-
« nières consiste à ne point se livrer à des débats ou à
« des discussions, mais à se montrer soumis, pour l'amour
« de Dieu, à toutes les créatures humaines, et à attester
« ainsi que l'on est chrétien. L'autre manière est la sui-
« vante : lorsque les Frères s'aperçoivent que cela plaît
« à Dieu, ils annoncent aux infidèles la parole divine, les
« engagent à croire au Dieu tout-puissant, Père, Fils et
« Saint-Esprit, Créateur de toutes choses, au Fils Rédemp-
« teur et Sauveur, à se faire baptiser et à devenir chré-
« tiens, nul ne pouvant entrer dans le Royaume de Dieu
« s'il ne naît de nouveau de l'eau et du Saint-Esprit...
« Et que tous les Frères, en quelque lieu qu'ils soient, se
« souviennent qu'ils ont fait don d'eux-mêmes et qu'ils
« ont abandonné leur corps à Notre-Seigneur Jésus-Christ,
« et qu'ils se gardent bien de céder, par amour pour leur
« corps, à leurs ennemis visibles ou invisibles, car le Sei-
« gneur a dit : *Celui qui perd son âme à cause de moi*
« *la sauve* pour la vie éternelle. *Bienheureux ceux qui*
« *souffrent persécution pour la justice, car le royaume des*
« *cieux est à eux. S'ils m'ont persécuté, ils vous persé-*
« *cuteront aussi. Quand ils vous persécuteront dans une*
« *ville, fuyez dans une autre. Bienheureux serez-vous quand*
« *les hommes vous haïront et vous maudiront, quand ils*
« *vous excommunieront et rejetteront votre nom comme*
« *mauvais et diront toute sorte de mal contre vous à cause*
« *de moi; réjouissez-vous alors et soyez dans l'allégresse,*
« *parce que votre récompense est grande dans le ciel. Je*
« *vous dis à vous, mes amis : ne craignez pas ceux qui*
« *tuent le corps, et après cela ne peuvent rien faire de*
« *plus. Gardez-vous de vous troubler. C'est par la patience*
« *que vous posséderez vos âmes. Celui qui aura persévéré*
« *jusqu'à la fin sera sauvé.* »



COMMENT A ÉTÉ RÉPANDU AU MAROC LE SANG INNOCENT DES FRÈRES MINEURS

DONT LE PREMIER AVAIT NOM OTHON, LE SECOND BÉRARD, LE TROISIÈME PIERRE, LE QUATRIÈME ACCURSE ET LE CINQUIÈME ADJUTUS

Au temps du seigneur pape Innocent III, ces cinq frères, qui, sous la direction du bienheureux François, fondateur de l'Ordre des frères Mineurs, s'attachaient à marcher sur les traces du Sauveur, s'enflammèrent à tel point du feu de l'amour divin, qu'ils appelaient de toutes leurs entrailles la grâce d'un martyre prochain. Conformément à la Règle, ils demandèrent donc la permission d'aller chez les Sarrasins, afin de faire, si possible, fructifier en ces payens la terre du Seigneur, et se rendirent à Séville. Ils s'en allaient sans chaussures, vêtus d'habits dont personne n'eût voulu, et tous ceux dont l'esprit était pieux voyaient avec admiration leur vie et leurs mœurs.

Etant entrés dans Séville, ils se rendirent au temple de Mahomet, sans craindre la mort. Ils avaient l'espoir d'y trouver l'occasion de dire quelques mots sur la vraie foi et de détourner les infidèles de la doctrine de Mahomet. Dès qu'ils s'en aperçurent, les Sarrasins impies se jetèrent sur les Frères comme des loups sur des brebis, et les frappèrent cruellement de

soufflets et de coups de bâton, et dès lors ils ne leur laissèrent plus la moindre liberté d'entrer dans le temple ou de prêcher le Christ.

Les Frères se rendirent alors au palais du roi et dirent à un officier qu'ils désiraient parler au roi pour le salut de son âme.

L'officier répondit :

— Dites-moi votre message ; je le transmettrai au roi.

Ils insistèrent :

— Nous n'en ferons rien ; conduisez-nous devant le roi ; c'est à lui-même que nous voulons parler.

Le roi, ayant su qu'ils étaient venus pour le voir, ordonna qu'on les fît entrer. Quand ils furent devant lui, il leur dit :

— Qui êtes-vous ?

Ils répondirent :

— Nous sommes du parti des Romains.

Le roi reprit :

— Que venez-vous faire ici ?

Ils répondirent :

— Nous venons vous annoncer la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous abandonniez Mahomet, ce très vil esclave du diable, et que vous vous attachiez au Seigneur Dieu, votre Créateur, et que vous ayez enfin avec nous la vie éternelle.

A ces mots, le roi, transporté de colère, ordonna qu'on leur tranchât la tête aussitôt.

En entendant cette sentence, les serviteurs de Dieu se dirent les uns aux autres :

— Frères, voici l'accomplissement de nos désirs ; soyons fermes dans le Seigneur !

Quand il vit que les Frères accueillaient la sentence de mort avec si grande joie, le roi se sentit ému de compassion et leur promit la vie et des biens en abondance s'ils voulaient renoncer au Christ et croire à Mahomet. Mais eux, refusant de proférer un tel blasphème, lui répondirent en vertu de l'autorité apostolique :

— Que votre argent vous accompagne au lieu de perdition !

Le fils du roi, animé de sentiments de miséricorde envers eux, s'approcha de son père et lui dit :

— Pourquoi faites-vous tuer sans raison ces gens ? Demandez aux anciens si le droit permet de le faire ; quant à moi, il ne me semble pas qu'il soit juste de les mettre à mort.

Après un moment d'hésitation, le roi suivit le conseil de son fils et fit conduire les Frères au sommet d'une tour, où ils furent enfermés. Mais, embrasés du feu de l'Esprit-Saint et par-dessus tout du désir de souffrir la mort pour l'amour du Christ, ils ne cessaient d'y annoncer à haute voix le Christ à tous les passants et de proclamer que Mahomet n'était qu'un mensonger esclave du diable. Comme ils se refusaient à ne plus célébrer les louanges du Christ, on les transporta dans la prison commune, où ils prêchèrent encore sans relâche à leurs compagnons la parole de Dieu. Ils demeurèrent longtemps là, puis comparurent de nouveau devant le roi, dont les blan-

dices ne purent les faire condescendre à sa volonté, tant était ferme leur amour du Christ. Alors le roi tint conseil avec les anciens et dit ensuite aux Frères :

— Voulez-vous retourner au pays des chrétiens ou aller au Maroc ?

Les Frères répondirent :

— Envoyez-nous où il vous plaira, et que la volonté de Dieu soit faite.

Le roi ordonna donc qu'ils iraient au Maroc avec d'autres chrétiens. Ils y parvinrent après une traversée très difficile, et descendirent dans la maison d'un noble chrétien, fils du roi de Portugal, l'infant Don Pedro.

Dès qu'il sut leur arrivée, le prince Aborayde, qui gouvernait le palais royal et le royaume, donna l'ordre de les amener devant lui. Alors de cruels bourreaux les dépouillèrent de leurs vêtements, leur attachèrent les mains derrière le dos, les couvrirent de blessures, et c'est le visage tout ensanglanté qu'ils comparurent devant le prince.

Quand ils furent en sa présence, celui-ci leur demanda :

— Qui êtes-vous, malheureux ?

Ils répondirent :

— Nous sommes du parti des Romains.

Le prince reprit :

— Pourquoi venez-vous ici, car vous n'avez guère coutume de vivre en paix et de vous accorder avec nous ?

Ils répondirent :

— Nous sommes des disciples de frère François, qui a envoyé ses frères à travers le monde pour prêcher la parole de Dieu aux chrétiens, aux sarrasins et aux juifs, et nous sommes venus ici dans ce dessein, afin de vous montrer la voie de la vérité.

Le prince leur dit :

— Quelle est la voie de la vérité ?

Le frère Othon répondit :

— La voie de la vérité consiste pour vous à croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes et un seul Dieu ; à croire que le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, est né de la bienheureuse Vierge Marie, a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité d'entre les morts et est monté au ciel, d'où il viendra pour juger tous les hommes à la fin des temps.

Aborayde demanda :

— Qui vous a appris cela ?

Le frère Othon, qui était prêtre, répondit :

— Nous l'avons appris de nombre de témoins très saints, qui sont Abraham, Isaac et Jacob et les autres patriarches, puis les prophètes ; l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'a ensuite enseigné, puis sont venus les apôtres et enfin les martyrs glorieux et les saints de nos jours.

Le prince leur dit alors :

— Il est certain que vous êtes possédés par un esprit diabolique, et que c'est lui qui parle en vous.

Et il les fit enfermer, chacun à part, dans une maison où vinrent les saisir les bourreaux. Ceux-ci leur

passèrent la corde au cou et les traînèrent en tous sens. Cruelle était la mission qu'ils avaient reçue du prince, mais plus cruelle encore la façon dont ils la remplirent. Les Frères reçurent de si rudes coups que leurs entrailles s'échappaient presque ; des récipients de verre, remplis d'huile et de vinaigre, furent cruellement lancés sur leurs blessures, et toute la nuit on les flagella. Mais eux, s'appelant l'un l'autre à aussi haute voix que possible, s'exhortaient réciproquement à persévérer sans défaillance dans l'amour du Christ.

Le lendemain, de grand matin, le prince les fit amener devant lui. On les introduisit en sa présence et ils se tinrent devant sa face. Il les interrogea :

— C'est vous qui avez vitupéré notre foi et en avez médit ?

Ils répondirent :

— Il n'y a d'autre foi que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est elle que nous vous prêchons.

Le roi leur dit :

— Mon glaive va vous châtier.

Les saints martyrs répartirent :

— Malheureux, nos corps sont en votre puissance, mais nos âmes sont en celle de Dieu.

Alors, le roi fit apporter son épée en grande hâte, fit sortir tous les assistants, à la seule exception des martyrs et de quelques-unes de ses suivantes, et de sa propre main il trancha la tête à chacun des cinq Frères. C'était le 17 des Calendes de février (16 janvier 1220).

Et moi, qui écris ces choses, j'en ai été témoin oculaire et auriculaire ; j'y ai été mêlé ; j'ai su quelles étaient la vie et les mœurs des Frères depuis le temps de leur entrée dans la terre des Sarrasins jusqu'à l'heureuse consommation de leur martyre, et j'apporte mon témoignage à la vérité.

La populace impie, passant alors des cordes aux pieds des martyrs, les traîna sur les places de la ville jusqu'à ce que leurs os, se disloquant et s'entrechoquant, fussent dispersés çà et là. L'Infant Don Pedro, fils du roi de Portugal, qui avait hospitalisé les Frères chez lui, ordonna à ses serviteurs de rassembler les ossements ainsi dispersés. Quand ces reliques furent réunies, il en confia la garde à l'un des siens, et lui dit :

— Je confie ces ossements à ta garde vigilante ; tu les exposeras tous les jours au soleil, sur un bouclier, afin qu'ils se dessèchent, et tu auras soin de les ramasser chaque soir.

Le serviteur suivait depuis déjà quelque temps les instructions qui lui avaient été données, lorsqu'un jour il lui arriva de se laisser aller à la fornication. Quand le soir fut venu, il voulut reprendre les reliques des saints martyrs, mais ses bras et ses mains demeurèrent inertes, si bien qu'il lui fut impossible de faire ce qu'il voulait. Quand son maître lui demanda, ainsi qu'il en avait coutume, si les reliques des saints avaient été replacées en lieu digne d'elles, le serviteur fut contraint d'avouer qu'il s'était trouvé totalement incapable de les reprendre. Il essaya plu-

sieurs fois, devant son maître, de renouveler l'expérience, et comme son impuissance persistait toujours, le seigneur Infant lui dit :

— Je crains, très cher, qu'aujourd'hui tu n'aies commis quelque péché mortel. Va confesser ton péché.

Le serviteur, le cœur tout rempli de componction, alla aussitôt se confesser et revint sans tarder : il fit alors des reliques tout ce qu'il voulut.

L'Infant Don Pedro apporta lui-même du Maroc les précieuses reliques ; il dut aux mérites des saints martyrs d'échapper à de grands dangers, et c'est lui qui a fait connaître le merveilleux récit de leur Passion.



L'AUTEUR DU "SACRUM COMMERCIUM"

(Juillet 1227)

Saint François était mort depuis un an à peine quand un de ses disciples, demeuré inconnu, écrivit le *Sacrum commercium beati Franscisci cum Domina Paupertate* (*Le mariage mystique du bienheureux François avec Madame la Pauvreté*). Cette belle allégorie ne semble pas avoir eu d'abord un grand succès, mais, en 1305, Ubertin de Casale, dans son *Arbor vitœ crucifixœ Jesu* (*L'arbre de la vie crucifiée de Jésus*), qui a l'honneur de figurer parmi les sources incontestées de la *Divine Comédie*, s'inspira ouvertement du *Sacrum commercium* dans la rédaction d'une admirable « prière pour obtenir la grâce de la pauvreté », qu'il plaça dans la bouche de saint François. Ce texte d'Ubertin a fourni à Dante la matière des deux tercets suivants, au chant XI du *Paradiso* (64-66 ; 70-72) :

Questa, privata del primo marito,
Mille e cent'anni e più dispetta e scura
Fin a costui si stette senza invito;

. . . .

Nè valse esser costante nè feroce,
Sì che, dove Maria rimase guiso,
Ella con Cristo salse in su la croce (1).

Au XVII[e] siècle, Wadding fit passer la « prière pour obtenir la grâce de la pauvreté » dans les Opuscules de saint François. (*B. P. Francisci Assisiatis Opuscula.* Anvers, 1623, p. 109.) C'est là que Huysmans l'a lue ; elle lui a inspiré les magnifiques pages sur la Douleur qu'il a écrites dans *L'Oblat*, pp. 355-360.

Le fragment traduit ici a pour base le texte latin du P. Edouard d'Alençon, capucin : *Sacrum commercium beati Francisci cum Domina Paupertate ;* Rome, 1900. La « prière pour obtenir la grâce de la pauvreté », que nous donnons en appendice, suit le texte de l'*Arbor vitæ crucifixæ.* (Venise, 1485.)

(1) Celle-ci, veuve de son premier époux, onze cents ans et plus méprisée et tenue à l'écart, ne fut jusqu'à François recherchée de personne...

On ne lui tint nul compte de sa constance et de sa vaillance, si grandes qu'alors que Marie était demeurée au pied de la croix, elle était montée avec le Christ sur le gibet.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que la célèbre *Allégorie des fiançailles de saint François avec la Pauvreté,* peinte à la voûte de croisement de l'église inférieure d'Assise, ne procède aucunement de Dante, mais de la Légende de saint François écrite par saint Bonaventure. La date de son exécution pourrait bien, d'ailleurs, être antérieure à la *Divine Comédie* et se placer entre 1302 et 1306. Ajoutons que cette œuvre si vantée est au moins égalée par le délicieux panneau de retable peint en 1444 par le siennois Stefano di Giovanni, et conservé maintenant à Chantilly (Musée Condé, n° 10). Dans la campagne de Sienne, dont le mont Amiata ferme l'horizon, François, accompagné de frère Léon, vient de gauche à la rencontre des trois vertus monastiques : Chasteté, Pauvreté et Obéissance, et passe l'anneau symbolique au doigt de la Pauvreté. A droite les trois vertus s'envolent au ciel ; la Chasteté et l'Obéissance regardent droit devant elles ; la Pauvreté détourne la tête et jette un tendre regard sur son fiancé.



SUPPLIQUE DE SAINT FRANÇOIS ET DE SES COMPAGNONS A NOTRE-DAME LA PAUVRETÉ

Nous sommes venus vers vous, ô Notre-Dame ; veuillez nous réserver un accueil favorable. Nous désirons devenir les serviteurs du Seigneur des vertus, parce que nous savons qu'il est aussi le Roi de gloire. Nous avons ouï dire, et la commune expérience nous a appris que vous êtes la reine des vertus ; c'est pourquoi nous nous jetons à vos pieds et vous supplions humblement d'être avec nous et de nous guider vers le Roi de gloire, comme vous l'avez guidé lui-même quand il a daigné descendre du ciel et visiter ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Nous savons que vous détenez la puissance et le pouvoir suprêmes, que le Roi des rois a fait de vous la Reine et la Dame de toutes les vertus. Il nous suffit d'être en paix avec vous pour être assurés de notre salut, car Celui qui nous a rachetés par votre entremise, par votre entremise aussi nous recevra dans le Ciel. Vous n'avez qu'à dire une parole ; aussitôt nous serons sauvés, car le Roi des rois et Seigneur des seigneurs, Créateur du ciel et de la terre, s'est épris de votre beauté. Alors qu'il était riche en trésors et en gloire, il a abandonné son palais et a renoncé à son héritage pour venir demander votre main. Si grande est votre dignité, si incomparablement élevée votre place, qu'il a compté pour rien les charmes de tous les anges et la force des vertus

innombrables du Ciel et vous est venu chercher dans les plus basses régions de la terre, où vous gisiez dans la fange et la boue, au milieu des ténèbres et de l'ombre de la mort. Tous les vivants vous vouaient à l'exécration, tous vous fuyaient et s'efforçaient de leur mieux de vous éloigner d'eux, et ceux qui n'y pouvaient tout à fait parvenir ne vous tenaient pas moins pour haïssable. Mais une fois que le Seigneur, agissant comme le maître souverain, vous eut reçue dans ses bras, il releva votre tête au-dessus de tous les peuples pour y placer la couronne nuptiale et vous enleva sur les nuées, et quoique nombre de malheureux, ignorants de votre puissance et de votre gloire, vous détestent encore, leur haine ne parvient point jusqu'à vous, parce que vous habitez royalement sur la montagne sainte, dans la demeure inébranlable de la gloire du Christ.

Le Fils du Père céleste, s'étant ainsi épris de votre beauté, s'est attaché à vous seule en ce monde, et votre fidélité en toutes choses a correspondu à son indissoluble attachement. Il n'avait point encore quitté la patrie de lumière pour venir ici-bas, quand déjà vous lui prépariez une demeure appropriée, un trône pour s'asseoir, un lit pour reposer, en la personne de la Vierge pauvre entre toutes qui devait lui donner le jour. Vous n'avez point manqué d'accourir à sa naissance, afin de fermer devant lui les hôtelleries, ainsi que nous le dit l'Evangile, et de ne lui offrir qu'une crèche. Vous avez été sa compagne inséparable à tous les instants de sa vie terrestre, à ce point

que les renards ont des tanières et les oiseaux des nids, mais que le Christ n'a pas eu où reposer sa tête. Quand il a commencé à enseigner, c'est votre éloge qui est d'abord sorti de sa bouche, c'est vous qu'il a d'abord exaltée en disant : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux leur appartient. » Quand il a choisi les témoins nécessaires de sa très sainte prédication et de la lutte glorieuse qu'il allait livrer pour le salut du genre humain, il n'a point appelé de riches marchands, mais de pauvres pêcheurs, afin de montrer à tous les hommes combien ils devaient vous aimer. Et pour rendre manifeste à tous cette bonté, cette magnificence, cette force par lesquelles vous dépassez toutes les vertus, si bien que celles-ci ne subsistent que grâce à vous ; pour faire comprendre à tous que votre royaume n'est pas de ce monde, mais n'est autre que le Royaume des cieux, vous vous êtes attachée seule au Roi de gloire, alors que tous ceux qu'il avait choisis et qu'il aimait l'abandonnaient lâchement. Vous étiez l'épouse très fidèle, l'amante très douce, aussi ne vous êtes-vous éloignée de lui à aucun moment. Bien plus, vous vous êtes d'autant plus attachée à lui qu'il était, sous vos yeux, plus méprisé de tous, et votre compagnie a seule pu rendre possible un mépris aussi universel. Vous étiez près de lui quand les juifs l'injuriaient, quand les pharisiens l'insultaient, quand les princes des prêtres le couvraient d'opprobre. Vous étiez près de lui quand on le souffletait, quand on lui crachait au visage,

quand on le flagellait. Le Dieu redoutable à tous était bafoué par tous, et vous étiez seule à lui tenir compagnie. Vous l'avez accompagné jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, et tandis qu'il était étendu sur cette croix, dépouillé de ses vêtements, les mains et les pieds percés de clous, vous avez si volontiers partagé l'atrocité de ses souffrances qu'il à pu placer en vous sa plus grande gloire. Mais quand il est remonté au Ciel, il vous a laissé le sceau du royaume dont les élus doivent porter l'empreinte, attestant ainsi que nul ne peut entrer dans ce benoît royaume si ce n'est par votre entremise, après avoir été marqué de votre sceau. C'est pourquoi, ô Notre-Dame, ayez compassion de nous, soyez-nous favorable, imprimez le sceau sur nos fronts ! Qui donc serait assez insensé pour ne pas vous aimer de tout son cœur, vous, l'élue du Très-Haut, réservée de toute éternité à la gloire suprême ! Qui pourrait ne point vous révérer, ne point vous honorer, quand Celui qu'adorent toutes les vertus des cieux vous a comblée de tant d'honneur ! Qui ne baiserait volontiers les traces de vos pas, quand la majesté du Seigneur s'est inclinée si humblement devant vous pour vivre familièrement en votre compagnie et vous être unie par le lien tout-puissant de l'amour ! Nous vous en supplions donc, ô Notre-Dame, par ce même Seigneur et à cause de Lui, ne méprisez pas la prière que nous vous adressons et délivrez-nous des dangers à toute heure, ô Pauvreté glorieuse et bénie dans l'éternité !

Appendice

Prière de saint François pour obtenir la grâce de la Pauvreté

Mon doux Seigneur, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi et de Madame la Pauvreté, car l'amour que j'ai pour elle est dans l'angoisse, et je ne puis goûter de repos sans elle. Vous savez, Seigneur, si je l'aime ; or voici qu'elle est assise tristement, repoussée de tous, semblable à une veuve. La souveraine de tous les peuples est tenue pour vile et méprisable ; la reine de toutes les vertus est assise sur le fumier et se plaint de ce que tous ses amis l'ont dédaignée et se sont rendus ses ennemis, de ce que ceux-là mêmes qui l'ont épousée violent depuis longtemps la foi jurée. Souvenez-vous, Seigneur Jésus, que vous êtes descendu du séjour des anges ici-bas pour faire de cette reine votre épouse et pour avoir d'elle, en elle et par elle des fils qui fussent parfaits. Souvenez-vous de la fidélité de son attachement : Votre âme venait à peine de s'unir à votre corps dans le sein de la Vierge, et déjà commençaient ses tendres soins. A votre naissance, elle vous reçut dans l'étable et dans la crèche, et, vous accompagnant tout le long de la vie, elle vous priva si bien de toutes choses qu'elle prit soin que vous n'eussiez pas même où reposer la tête. Quand vous commençâtes la guerre de notre Rédemption, elle vint s'attacher à vous comme un écuyer fidèle, elle se tint à vos côtés au plus fort du combat et ne se retira point quand les disciples prenaient la fuite ou reniaient votre nom. Enfin, tandis que votre mère, qui du moins vous suivit jusqu'au bout et prit sa part de toutes vos douleurs, tandis qu'une telle mère, à cause de la hauteur de la croix, ne pouvait plus atteindre jusqu'à vous ; en ce moment Madame la Pauvreté vous embrassa plus étroitement que jamais et s'associa à votre crucifiement avec une âpre ardeur. Elle ne voulut point que votre croix fût travaillée avec soin, ni que les clous fussent en

nombre suffisant, aiguisés et polis ; mais elle n'en prépara que trois, elle les fit durs et grossiers pour mieux aggraver votre supplice. Et pendant que vous mouriez de soif, cette fidèle épouse eut soin qu'on vous refusât un peu d'eau, et, aidée de satellites impies, elle vous prépara un breuvage si amer que vous dûtes vous borner à en humecter vos lèvres. Ce fut donc dans les étroits embrassements de cette épouse que vous expirâtes, et c'est elle encore qui vous rendit les derniers devoirs, veillant jalousement à ce que vous n'eussiez rien à vous, ni sépulcre, ni onguent, ni même linceul, si bien qu'on dut tout emprunter. Elle se retrouva à votre résurrection, et, tandis qu'au milieu de ses embrassements vous repreniez glorieusement vie, elle eut soin de vous faire laisser dans le sépulcre tout ce qui vous avait été prêté. Elle est montée au Ciel avec vous, et vous lui avez confié le sceau du royaume des Cieux, dont doivent être marqués les élus désireux de suivre le sentier de la perfection. Oh ! qui donc n'aimerait pas Madame la Pauvreté par-dessus toutes choses ! C'est pourquoi je vous demande en votre nom, ô très pauvre Jésus, à titre de privilège spécial et perpétuel, de nous donner, à moi et aux miens, la grâce de ne rien posséder en propre sous le ciel et de n'avoir jamais, tant que nous serons en cette chair misérable, qu'un usage pauvre du bien d'autrui.





THOMAS DE CELANO

(Première moitié du XIIIe siècle)



Thomas de Celano est le plus ancien des historiens officiels de saint François et le seul historien de sainte Claire. On lui attribue en outre le *Dies irae* et la prose en l'honneur de saint François : *Sanctitatis nova signa*, qui figure encore aujourd'hui au Missel des frères Mineurs. On lui devrait enfin un Drame liturgique des stigmates de saint François, cité jusqu'ici comme une simple prose (1) et dont le caractère n'est pourtant pas douteux, l'auteur suivant pour ainsi dire pas à pas le Drame liturgique de la Résurrection, tel qu'on le jouait alors dans nombre d'églises.

Dans le *Rational des Divins Offices*, Guillaume Durand, le grand liturgiste du XIIIe siècle, rapporte en effet qu'à l'Office de nuit de la fête de Pâques, quand on a chanté trois psaumes avec trois antiennes, « on part du chœur et on « se dirige avec des cierges et en procession solennelle « vers un endroit où l'on a apprêté la représentation du « tombeau, et où l'on introduit des personnes sous la forme « et l'habillement des saintes femmes et des deux disciples,

(1) Daniel : *Thesaurus Hymnologicus* (t. V, Lipsiae, 1856, p. 319, n. 631), reproduit par le P. Edouard d'Alençon : *S. Francisci Assisiensis vita et miracula, auctore fr. Thoma de Celano.* (Rome, 1906, p. 449.)

« savoir Jean et Pierre, qui vinrent au sépulcre du Christ « pour s'informer de ce qui était arrivé. Il s'y trouve aussi « d'autres personnes qui représentent, pour la forme et « les vêtements, les anges qui annoncèrent que le Christ « était ressuscité d'entre les morts, et dans la personne « desquels on peut chanter convenablement cette seconde « particule du premier répons : *Nolite timere* (Ne craignez « rien, etc.) jusqu'à la fin. Alors ils reviennent au chœur, « comme pour raconter aux frères ce qu'ils ont vu et en« tendu. Il en est un qui revient plus vite que l'autre, « comme fit Jean, qui courut plus vite que Pierre ; et « pour représenter ces derniers, on chante très convena« blement ce répons : *Congratulamini*, sans verset... Alors « le chœur, ayant appris la Résurrection du Seigneur, « s'écrie et chante à voix très haute : *Te Deum lauda*« *mus* (1). »

Sur les 224 textes que nous possédons de l'Office dramatique de Pâques, 7 seulement proviennent de l'Italie, ce qui donne un prix tout particulier à notre drame. Les textes se répartissent en trois groupes : dans ceux du premier, le dialogue ne se tient qu'entre les saintes femmes et l'ange ou les anges, devant ou dans le tombeau vide ; les textes du second groupe y ajoutent la course des apôtres Pierre et Jean au sépulcre ; enfin le troisième groupe comprend en plus l'apparition du Christ à Marie-Madeleine. Le plus ancien texte du second groupe paraît être celui d'une liturgie d'Augsbourg de la fin du XIe siècle ou du commencement du XIIe, dont le thème caractéristique est ainsi traduit par Eugène Lintilhac : « Puis deux prêtres « équipés pour cela, représentant les disciples Pierre et « Jean, courront vers le monument, de manière que l'un « étant devant, qui n'entrera pas, le second entrera, le « chœur chantant l'antienne : *Currebant duo simul*. Ce-

(1) Je donne la traduction inélégante, mais très fidèle, de Charles Barthélemy : *Rational ou Manuel des Divins Offices de Guillaume Durand*. (Paris, 1854, t. IV, p. 216.)

« pendant les prêtres (placés dans le sépulcre) déjà dési-
« gnés, après avoir découvert, aspergé et encensé la croix,
« annonceront à tous la Résurrection en chantant l'an-
« tienne : *Surrexit Dominus de sepulchro.* Le chœur de
« son côté, à cette nouvelle de la Résurrection, dans un
« élan de joie, fera éclater avec ensemble et à pleine voix :
« *Te Deum laudamus* (1). »

Comme on le remarquera, c'est un texte du second groupe que l'auteur du Drame liturgique des stigmates de saint François a pris pour modèle (2), car on ne comprendrait pas autrement l'intervention des deux personnages qui viennent attester l'authenticité des stigmates du Père séraphique. En m'appuyant sur cette particularité, j'ai cru pouvoir proposer quelques corrections au texte donné par Daniel.

Les explications précédentes font suffisamment comprendre quelle pouvait être, tout au moins dans ses grandes lignes, la mise en scène de notre drame. Il resterait à déterminer où il se jouait. L'Office des stigmates de saint François n'a été concédé à l'Ordre des frères Mineurs qu'en 1304, mais il serait imprudent de déduire de ce fait que les stigmates du petit Pauvre n'étaient auparavant l'objet d'aucune fête locale. Peut-être en était-il ainsi au couvent de l'Alverne, où avait eu lieu la stigmatisation du saint patriarche, ou au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, où il avait terminé ses jours. Il est malheureusement impossible de rien préciser à cet égard.

(1) Eugène Lintilhac : *Le théâtre sérieux du moyen âge.* (Paris, 1904, p. 29.)

(2) S'il me fallait préciser davantage, j'inclinerais à indiquer le Cantique dialogué de la Résurrection du manuscrit de Lichtental (XIIIe siècle), qu'on trouvera dans Edelestand du Méril : *Origines latines du théâtre moderne.* (Paris, 1849, p. 108.)

DRAME LITURGIQUE DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS

Fregit victor virtualis
Hic Franciscus triumphalis
Crucis adversarium :
Crucis lator cordialis,
Princeps pugnae spiritalis,
Insignis amantium.

François, que vous voyez triomphant,
A réduit, vainqueur valeureux,
L'adversaire de la croix ;
Il porte celle-ci vaillamment,
Il est notre chef dans le combat spirituel,
Il se tient au premier rang des amis de Dieu.

Quem praemisit rex futurus,
Pugnaturus, praevisurus
Celebri consilio,
Praemunivit, ut securus,
Suis armis, congressurus
Salubri praesidio.

Le Roi qui doit venir l'a envoyé devant Lui
Pour combattre ; Il en a prévu l'action
Dans son conseil souverain ;
Pour que son champion n'eût rien à craindre, Il l'a muni
De ses armes, Il l'a assisté
De sa droite puissante.

CHORUS

Dicas nobis, o Francisce,
Cur affixus sis in cruce ?

LE CHŒUR

Dis-nous, François,
Pourquoi es-tu attaché à la croix ?

FRANCISCUS

Quia Crucis contemplator
Atque carnis supplantator
Semper fui sedulus.
Quia mundi abdicator
Atque crucis imitator,
Vitae Christi baiulus.

FRANÇOIS

Parce que j'ai toujours été zélé
Contemplateur de la croix
Et contempteur de la chair ;
Parce que j'ai renoncé au monde
Pour m'attacher à la croix
Et embrasser la vie du Christ.

Amor Iesu me accendens
Atque dulcor cor absorbens
Auxit desideria.
Sursum fixa mente tendens
Vidi Iesum infra fervens
Specie seraphica.

L'amour de Jésus m'embrasant
Et sa douceur absorbant mon cœur,
Mes désirs se sont accrus ;
Tandis que je tenais mon esprit en haut,
Et que je me consumais sur terre, j'ai vu Jésus
Sous les dehors d'un séraphin.

CHORUS

Dic, Francisce, quid fecisti
Postquam Iesum adspexisti ?

LE CHŒUR

Dis-nous, François, qu'as-tu fait
Après avoir vu Jésus ?

FRANCISCUS

Dulcem Iesum quo ardebam
E vicino distinguebam
Adspectu seraphico.
Grato vultu aestuabam
Et effectum excedebam
Affectu mirifico.

Alis senis convelatus,
Plagis quinis sauciatus,
Totus dire cruentatus,
Sic erat insignitus.

Mox amore stimulatus
Et dolore conclavatus,
In dilectum immutatus
Innovator spiritus.

FRANÇOIS

Je brûlais de voir mon doux Jésus
Et de le voir si près de moi
Sous les dehors d'un séraphin.
Le visage plein de joie je me consumais,
Je sentais mes forces se multiplier
Du fait d'un amour indicible.

Il se voilait de ses six ailes,
Ses cinq plaies étaient ouvertes,
Il était tout ensanglanté cruellement ;
Voilà ce qui le distinguait.

Bientôt, poussé par l'amour
Et frappé par la douleur,
Je me suis mué en mon bien-aimé
Qui renouvelait mon esprit.

CHORUS

Dic, Francisce, quid fecisti
Contemplando plagas Christi ?

LE CHŒUR

Dis-nous, François, qu'as-tu fait
En contemplant les plaies du Christ ?

FRANCISCUS

Mente mire inflammari
Et sic carnem sigillari
Ac dilecti transformari
In fulgidam speciem :

Manus, pedes conclavari,
Dextrum latus lanceari,
Christum servum imitari,
In sua effigie.

FRANÇOIS

Mon esprit s'est embrasé étrangement,
Et c'est ainsi que ma chair a reçu l'empreinte
De mon bien-aimé et s'est transformée
En un corps de lumière :

Mes mains, mes pieds ont été percés de clous,
Ma droite a été ouverte par la lance ;
Le Christ s'est fait notre serviteur ; je l'ai imité
En prenant la même livrée que lui.

CHORUS

Dic, Francisce, crucifere,
In te signa scimus vere ?

LE CHŒUR

Dis-nous, François, crucifère,
Les signes que tu portes sont-ils véritables ?

DUO

Certe multis argumentis
Constat forma redimentis.

DEUX CLERCS

Assurément pour bien des raisons
On reconnaît les signes du Rédempteur.

CHORUS	LE CHŒUR
Dic nobis, Francisce, *Quid vidisti in cruce ?*	Dis-nous, François, Qu'as-tu vu sur la croix ?
FRANCISCUS (1)	FRANÇOIS
Filium Dei viventis *Crucifixum pro amore gentis.*	Le Fils du Dieu vivant Crucifié pour l'amour de son peuple.
DUO (2)	DEUX CLERCS
Credendum est magis soli Francisco veraci, *Quam mundanorum turbae fallaci.*	Le véridique François est plus digne de confiance à lui seul Que toute la foule menteuse des mondains.
CHORUS (3)	LE CHŒUR
Scimus Christum pertulisse *Mortem crucis vere,* *Tu nobis, victor rex, miserere.* *Alleluia !*	Nous savons que le Christ a souffert Véritablement la mort de la croix. O Roi, vainqueur de la mort, ayez pitié de nous ! Alleluia !

(1) Ici le texte publié par Daniel porte *Duo* au lieu de *Franciscus.*
(2) Ici Daniel porte *Chorus.*
(3) Ici Daniel porte *Duo.*





BERTHOLD DE RATISBONNE

(† 1272)



Au chapitre IX de la Règle de 1223, saint François avait dit : « J'exhorte les Frères à n'employer dans leurs pré« dications que des parolcs chastes et mûrement pesées, « pour l'utilité et l'édification du peuple, lui annonçant « les vices et les vertus, les peines qui seront le châtiment « du péché et la gloire qui sera la récompense du bien « accompli. » C'était recommander la prédication morale de préférence à la prédication dogmatique, et saint François, joignant l'exemple au précepte, avait donné dans la Paraphrase de l'Oraison dominicale un parfait modèle de l'éloquence qui lui semblait convenir à l'Ordre des Mineurs.

Après la mort du Patriarche séraphique, les plus beaux exemples de cette éloquence durant le XIIIe siècle sont fournis par Berthold de Ratisbonne qui, entré chez les Mineurs vers 1235, répandit la bonne parole en Allemagne, en Alsace, en Suisse, en Autriche, en Silésie, en Moravie et en Bohème. Sous une forme simple et populaire, en s'aidant d'images empruntées à la vie de chaque jour, Berthold excelle à adapter l'exposé des vérités morales aux foules qui se pressent pour l'entendre. Le souci d'amener ses auditeurs à des résolutions pratiques le fait très heureusement sortir des généralités et traiter avec une apostolique liberté de langage des fautes dont chacune des diverses conditions sociales fournit plus spécialement l'occasion. Aussi l'influence du prédicateur était-elle considé-

rable, le moindre de ses auditeurs se sentant personnellement visé par lui. Une bonne synthèse de son enseignement se trouve dans l'ouvrage de Henry Thode : *Franz von Assisi und die Aufänge der Kunst der Renaissance in Italien*, dont il existe une édition française (*Saint François d'Assise et les Origines de l'Art de la Renaissance en Italie.* Paris, s. d., tome II, pp. 114-123).

Les deux textes suivants sont traduits sur l'édition des Œuvres de Berthold publiée par Franz Pfeiffer et J. Strobl (*Berthold von Regensburg : Vollständige Ausgabe seiner Predigten*; 2 vol. 8°; Vienne, 1862-1880). On a tenu compte en outre de l'important travail de Anton E. Schönbach : *Die Uberlieferung der Werke Bertholds von Regensburg.* (S. B. d. Wiener Akad. d. Wiss., Philos. — hist. Kl.; CLI-CLIII, 1906.)



1. LES QUATRE FILETS DU DIABLE

Notre âme s'est échappée comme l'oiseau du filet de l'oiseleur (Ps. CXXIII, 7).

Le diable dresse beaucoup de filets devant l'homme, dans les plats qu'il mange, dans la boisson qu'il prend, sur la place publique, à l'église, le jour, la nuit, au lit, à table, etc. Il est des gens qu'il prend par les yeux, comme David quand il regarda Bethsabée ; d'autres par le gosier, c'est-à-dire par la gourmandise ; d'autres par le cœur, comme l'orgueilleux Pharisien ; d'autres par les mauvaises actions de leurs mains, comme Jacob ; d'autres par l'habit, comme les femmes qui mettent leur vanité dans leurs toilettes. Certains tombent dans la jeunesse,

comme Absalon ; d'autres dans la vieillesse, comme Salomon. Le diable jette le filet de l'amour mauvais sur notre tête, le filet de la crainte mauvaise sous nos pieds, le filet de la prospérité à notre droite, le filet de l'adversité à notre gauche, le filet des voluptés convoitées devant nous, le filet des voluptés passées derrière nous.

Et, en plus de tous ces filets, il dispose de quatre filets spéciaux, selon les gens qu'il veut prendre : le premier est destiné aux jeunes gens, le second aux vieillards, le troisième aux femmes et le quatrième sert à prendre indifféremment tous les hommes.

Le diable tend le filet de la luxure devant les jeunes gens en raison de leur plus grande chaleur naturelle. *Le feu dévora ses jeunes gens*, dit le Psalmiste (Ps. LXXVII, 63), et Job d'ajouter (XXXI, 12) : *C'est un feu dévorant jusqu'à la consomption* le corps et l'âme, la fortune et la bonne renommée... Saint Jean dit dans l'Apocalypse (II, 22) que la fornication plongera ceux qui s'y livrent dans une grande tribulation. Celle-ci revêt mille formes : la perte des dents, de la vue, la fièvre, la mort, le purgatoire, quand ce n'est pas l'enfer lui-même. Les jeunes gens qui se livrent à la fornication sont immondes de corps et d'âme, car celui dont le corps est souillé de ce vice pèché comme l'abject Absalon, qui s'approcha de dix concubines de son père et fut pour ce crime percé de trois lances et tué par dix jeunes gens. La première lance qui perce le fornicateur est la souillure de son corps et de son âme, la perte de ses

biens et de son honneur. La seconde, s'est la male mort qui ne manque point de le frapper. La troisième est la damnation au plus profond de l'enfer, ce qui a fait dire à saint Augustin : « De même que « les bienfaits de Dieu, coulant en torrents innombrables, n'ont pu éteindre l'ardeur libidineuse du « luxurieux, ainsi rien ne pourra éteindre le feu « qui consumera dans l'enfer son corps et son âme, « et ce sera justice. » Comme le dit Isaïe (I, 31) : *Tous les deux brûleront ensemble sans qu'il y ait personne pour éteindre le feu.* Oui, si, s'ajoutant aux autres bienfaits de Dieu, les sept ruisseaux de sang qui ont coulé des plaies du Christ en croix n'ont pu éteindre l'ardeur du luxurieux, il est bien juste qu'un feu inextinguible le punisse à jamais dans son corps et dans son âme. C'est pourquoi, jeunes gens, au nom de Dieu, de la bienheureuse Vierge et de tous les saints, gardez-vous chastes et détournez-vous soigneusement des vieilles proxénètes ; ce sont les chiens de chasse du diable, qui font tomber les jeunes filles et les femmes honnêtes dans la turpitude de la luxure ; puissent tous les maux fondre sur elles !

Devant les vieillards, le diable tend le filet de l'avarice. Les vieillards deviennent en effet d'autant plus avares qu'ils sont plus séniles, tout comme le crapaud que l'âge rend de plus en plus vicieux. Et notez que le démon de l'avarice sait leur mettre en main des armes, leur donner des forces et une ardeur belliqueuse pour satisfaire leur avarice : l'un se fait processif, l'autre perçoit des droits injustes,

un troisième se livre à la rapine et au larcin, etc.

Devant les femmes sont tendus les filets des petites et banales tromperies, et surtout le filet de la vanité, qui les fait s'enorgueillir d'un costume élégant ou d'un manteau richement brodé, d'une démarche altière, qui les fait s'attacher aux questions de préséance à l'église même, quand elles reçoivent la paix. C'est que le démon n'a guère de prise sur elles que par de telles vanités. Les femmes ne sont en effet ni juges, ni avocats, ni soldats, ni clercs, et ne peuvent dès lors commettre les fautes inhérentes à ces différents états de vie. C'est pourquoi, femmes de bien, songez à tout ce que votre bonne mère Eve a perdu par sa vanité, et à tout ce que notre bonne Dame, la mère du Seigneur, la glorieuse vierge Marie, nous a acquis par son humilité, et soyez humbles, car la femme humble est la parure de sa maison, tout comme le soleil est l'ornement du ciel, tout comme la pierre précieuse embellit l'or même qui la sertit. Le diable ne peut guère vous surprendre que par la vanité ; c'est donc par là qu'il s'efforce de vous faire tomber en enfer, comme lui-même y est tombé.

Enfin devant tous les hommes — j'entends toutes les catégories du genre humain, — le diable tend indifféremment un dernier filet : le retard apporté à la conversion. S'il ne disposait de ce filet, bien des âmes eussent échappé à l'enfer où elles sont à tout jamais, car à peu près tous les damnés ont eu l'intention de faire pénitence, mais ont remis au lende-

main leur conversion. C'est donc en vain que vous dites : « J'ai la ferme intention de faire pénitence. » L'Ecclésiastique vous répond (V, 18) : *Ne tarde point à te tourner vers le Seigneur et ne diffère pas de jour en jour.* Et, prenez-y garde, le démon réussit à prendre dans ce dernier filet même des gens de bien, en leur faisant différer la pratique de l'oraison et des bonnes œuvres. Il s'y prend surtout de trois moyens : 1° il nous leurre sur la gravité du péché mortel, qu'il nous dépeint comme léger ; 2° il nous fait croire que nous avons encore de longues années devant nous ; 3° il met sous nos yeux l'exemple pernicieux des autres pécheurs. On raconte que la fille d'un roi déclara ne vouloir accepter pour époux que le prétendant qui la dépasserait à la course. Elle se munit de trois pommes d'or et les laissa tomber successivement, alors qu'elle se voyait sur le point d'être atteinte. Comme ses prétendants ne manquaient point de se baisser pour les prendre, aucun d'eux ne la put dépasser. Prenons garde que le ciel ne nous échappe de la même manière !



2. LES TROIS LABEURS DE L'HOMME

Il y a trois labeurs différents, dont un tout au moins s'impose à nous.

Tu mangeras le labeur de tes mains, dit le Psalmiste (Ps. CXXVII, 2). Voilà la manière dont Dieu

nous a prescrit le travail. Avant la chute du premier homme, il avait d'abord établi que nous pourrions parvenir sans labeur au royaume des cieux, mais, à la suite du péché d'Adam, il stipula que nul n'y pourrait entrer aisément et sans peine, et il n'a exempté de cette loi du labeur ni lui-même, ni sa mère, ni les saints. Et, prenez-y garde, il y a trois labeurs différents, dont un tout au moins s'impose à nous. A vous de choisir ! Le premier est court et léger et compte pour deux. Le second est long et rude et ne compte que pour un. Le troisième est effroyablement long, effroyablement rude, et ne compte pour rien. Entre ces trois labeurs il en faut choisir un. Que Dieu vous donne de choisir le plus court et le plus léger, à l'exemple de la bienheureuse Vierge, qui choisit la meilleure part. Je sais bien que tous, nous aimerions beaucoup mieux n'avoir aucun labeur à accomplir, mais c'est là un vain souhait. *Nous ne voulons pas nous dépouiller, mais être doublement vêtus* (2e Corinthiens, V, 4).

Le premier labeur s'accomplit en cette vie. Il est si court que parfois il ne dépasse pas un jour, et, quand bien même vous auriez à vivre mille ans, ce ne serait rien en comparaison de l'éternité. C'est le labeur qu'ont choisi tous les justes aujourd'hui récompensés en l'autre vie. C'est le plus aisé à accomplir, car aucun de nous n'a tant péché qu'il ne puisse donner satisfaction, et nulle satisfaction au-dessus de nos forces ne peut nous être imposée. Voilà pourquoi l'homme de bien le trouve aisé à accomplir ;

par contre, il semble dur à l'usurier, car la restitution, toutes les fois qu'elle est possible, doit s'étendre à la moindre obole aussi bien qu'aux royaumes de la terre, sans quoi le royaume du ciel risque d'être perdu. Et, prenez-y garde, ce labeur compte pour deux, car l'homme qui l'accomplit et corrige ses péchés abrège le temps de son purgatoire et s'acquiert une plus grande récompense dans l'éternité. *Le fardeau momentané de la tribulation nous crée en effet, en dehors de toute proportion, un poids éternel de gloire* (2ᵉ Corinthiens, IV, 17). Malheureusement, beaucoup de gens ne veulent pas choisir ce premier labeur, ce qui les condamne au second ou au troisième.

Le second labeur est le purgatoire, qui est long et rude. Quiconque, en effet, se trouve en purgatoire est entouré de peines de tous côtés, tout comme un homme nu qui serait enfermé dans un four ardent. La souffrance y est si grande qu'un seul jour y semble une année entière, et pourtant il y a des gens qui y doivent demeurer dix jours, d'autres dix ans, d'autres encore jusqu'à la consommation des siècles. Jugez s'ils doivent souffrir ! Ce labeur est long, ai-je dit ; cependant il ne compte que pour un, car ceux qui l'accomplissent, même s'ils y consacrent mille ans, ne recevront de ce fait aucune rétribution au ciel ; ils ne font en effet que se purifier, faute d'avoir satisfait ici-bas. Il en est ainsi parce que Dieu est la pureté même et qu'il ne veut pas qu'aucune âme soit admise à le voir au ciel si elle

ne s'est d'abord purifiée de toutes les souillures du péché. Les âmes du purgatoire ont péché et elles ont eu la contrition de leurs fautes, mais elles ne s'en sont pas suffisamment corrigé ; elles ont satisfait, mais trop légèrement, se bornant pour ainsi dire à remplacer la douceur du miel par celle du lait.

Si nous refusons d'accomplir le second labeur, le troisième s'impose à nous. C'est celui que vous choisissez, usuriers et simoniaques, bien qu'il soit incomparablement plus rude que le premier ou le second. C'est le feu de l'enfer et le ver rongeur de la conscience qui, d'après saint Grégoire, fait plus souffrir que le feu sensible. Même si vous brûliez en ce feu autant d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, vous n'auriez pas effacé le moindre de vos péchés. Que d'âmes, pourtant, ont choisi ce labeur ! A vous, maintenant, mes frères, de choisir entre les trois ! Sans doute vous aimeriez mieux n'avoir à vous charger d'aucun labeur, mais cela ne se peut. Avisez donc à faire votre choix ! Ah ! mes bien-aimés frères, ne tenez pas pour plaisanterie ce que je vous dis là !





SAINT BONAVENTURE

(1221-1274)



Saint Bonaventure domine de son nom toute la mystique franciscaine, aussi de nombreux et importants apocryphes se sont-ils réclamés de lui jusqu'à nos jours. Ses œuvres authentiques ont fait l'objet d'une admirable édition critique, établie par les Franciscains de Quaracchi. (*S. Bonaventuræ opera omnia*, 11 vol. gr. in-4°, 1883-1902.) Les mêmes religieux ont réuni en un petit volume les *Legendæ duæ de vita S. Francisci Seraphici* (Quaracchi, 1898), dont la première était sous les yeux de Dante quand il écrivit le chant XI du *Paradiso* (1). Un autre recueil renferme les œuvres mystiques du docteur séraphique. (*S. Bonaventuræ decem opuscula ad theologiam mysticam spectantia*. Quaracchi, 1900.) On y trouvera l'original latin des deux textes en prose traduits ici. La meilleure monographie sur saint Bonaventure est celle du P. Leonhard Lemmens : *Der heilige Bonaventura*. (Munich, 1909.)

(1) V. sur ce point le beau livre de Edmund G. Gardner : *Dante and the Mystics* ; Londres, 1913, pp. 235 et suiv.



1. LES CINQ FESTIVITÉS DE L'ENFANT JÉSUS

Prologue

Au jugement d'hommes vénérables qui, dans l'Eglise de Dieu, ont été plus spécialement éclairés de la divine lumière et que la dévotion céleste a enflammés plus abondamment, la pieuse contemplation du Verbe incarné réjouit plus l'âme dévote que le miel et l'odeur des aromates, l'enivre davantage, la console et réconforte plus pleinement. Aussi, dans la mesure où je suis parvenu à me dérober au tumulte des pensées étrangères et à me recueillir silencieusement en moi-même, je me suis appliqué à repasser en esprit l'Incarnation divine, et j'ai trouvé à ce faire une telle consolation spirituelle que j'ai goûté la divine douceur comme on peut la goûter en cette vallée de larmes, c'est-à-dire en image. Si peu que je l'aie goûtée, j'ai mieux compris que jamais combien étaient vaines les fantômières consolations d'ici-bas, et au plus profond de mon être j'ai senti que l'âme dévote peut, par la grâce de l'Esprit saint, spirituellement concevoir par la vertu du Très-Haut le Verbe et Fils unique de Dieu le Père, le mettre au monde, lui donner un nom, le chercher et l'adorer avec les Mages bienheureux, enfin le présenter joyeusement au temple à Dieu son Père conformément à la Loi de Moïse. Ainsi, en vraie disciple de la religion du Christ, l'âme dévote peut célébrer en toute révérence

les cinq fêtes que l'Eglise consacre à Jésus enfant.

Ces pensées, humblement conçues, je les ai consignées dans ces quelques pages sans m'attarder à citer les autorités sur lesquelles je m'appuyais, ce qui m'eût entraîné trop loin. Si, lisant ou méditant ce court et modeste traité, vous y trouvez quelque motif de dévotion au très doux Jésus, voyez-en la source et le principe dans l'Auteur même de tout bien et reportez sur Lui louange, gloire et bénédiction ; si vous n'en trouvez pas, prenez-vous-en à l'insuffisance de l'écrivain, et peut-être à quelque défaut de dévotion et d'humilité en vous.

Première Festivité

Comment l'âme dévote peut concevoir spirituellement le Fils de Dieu, Jésus-Christ

Quand l'esprit, lavé dans le bain de la contrition, et quand le cœur, embrasé du feu de l'amour, s'élèvent vers Dieu, il convient tout d'abord de proposer aux chastes méditations et aux dévotes réflexions la manière dont l'âme pieuse peut concevoir spirituellement le benoît Fils de Dieu, Jésus-Chrit.

Quand l'âme dévote, mue et stimulée soit par l'espoir de la récompense céleste, soit par la crainte du supplice éternel, soit par le dégoût de son maintien prolongé dans cette vallée de larmes, s'ouvre à de nouvelles inspirations, est enflammée de saintes affections, est ravie par les méditations célestes, elle n'oublie pas cependant ses vieux défauts et ses désirs

ne s'est d'abord purifiée de toutes les souillures du péché. Les âmes du purgatoire ont péché et elles ont eu la contrition de leurs fautes, mais elles ne s'en sont pas suffisamment corrigé ; elles ont satisfait, mais trop légèrement, se bornant pour ainsi dire à remplacer la douceur du miel par celle du lait.

Si nous refusons d'accomplir le second labeur, le troisième s'impose à nous. C'est celui que vous choisissez, usuriers et simoniaques, bien qu'il soit incomparablement plus rude que le premier ou le second. C'est le feu de l'enfer et le ver rongeur de la conscience qui, d'après saint Grégoire, fait plus souffrir que le feu sensible. Même si vous brûliez en ce feu autant d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, vous n'auriez pas effacé le moindre de vos péchés. Que d'âmes, pourtant, ont choisi ce labeur ! A vous, maintenant, mes frères, de choisir entre les trois ! Sans doute vous aimeriez mieux n'avoir à vous charger d'aucun labeur, mais cela ne se peut. Avisez donc à faire votre choix ! Ah ! mes bien-aimés frères, ne tenez pas pour plaisanterie ce que je vous dis là !



SAINT BONAVENTURE

(1221-1274)



int Bonaventure domine de son nom toute la mystique ciscaine, aussi de nombreux et importants apocryphes ont-ils réclamés de lui jusqu'à nos jours. Ses œuvres entiques ont fait l'objet d'une admirable édition cri-e, établie par les Franciscains de Quaracchi. (*S. Bona-uræ opera omnia*, 11 vol. gr. in-4°, 1883-1902.) Les nes religieux ont réuni en un petit volume les *Legendæ de vita S. Francisci Seraphici* (Quaracchi, 1898), dont remière était sous les yeux de Dante quand il écrivit nant XI du *Paradiso* (1). Un autre recueil renferme les res mystiques du docteur séraphique. (*S. Bonaventuræ n opuscula ad theologiam mysticam spectantia*. Qua-ni, 1900.) On y trouvera l'original latin des deux textes rose traduits ici. La meilleure monographie sur saint venture est celle du P. Leonhard Lemmens : *Der ge Bonaventura*. (Munich, 1909.)

V. sur ce point le beau livre de Edmund G. Gardner : *Dante and Iystics*; Londres, 1913, pp. 235 et suiv.



1. LES CINQ FESTIVITÉS DE L'ENFANT JÉSUS

PROLOGUE

Au jugement d'hommes vénérables qui, dans l'Eglise de Dieu, ont été plus spécialement éclairés de la divine lumière et que la dévotion céleste a enflammés plus abondamment, la pieuse contemplation du Verbe incarné réjouit plus l'âme dévote que le miel et l'odeur des aromates, l'enivre davantage, la console et réconforte plus pleinement. Aussi, dans la mesure où je suis parvenu à me dérober au tumulte des pensées étrangères et à me recueillir silencieusement en moi-même, je me suis appliqué à repasser en esprit l'Incarnation divine, et j'ai trouvé à ce faire une telle consolation spirituelle que j'ai goûté la divine douceur comme on peut la goûter en cette vallée de larmes, c'est-à-dire en image. Si peu que je l'aie goûtée, j'ai mieux compris que jamais combien étaient vaines les fantômières consolations d'ici-bas, et au plus profond de mon être j'ai senti que l'âme dévote peut, par la grâce de l'Esprit saint, spirituellement concevoir par la vertu du Très-Haut le Verbe et Fils unique de Dieu le Père, le mettre au monde, lui donner un nom, le chercher et l'adorer avec les Mages bienheureux, enfin le présenter joyeusement au temple à Dieu son Père conformément à la Loi de Moïse. Ainsi, en vraie disciple de la religion du Christ, l'âme dévote peut célébrer en toute révérence

les cinq fêtes que l'Eglise consacre à Jésus enfant.

Ces pensées, humblement conçues, je les ai consignées dans ces quelques pages sans m'attarder à citer les autorités sur lesquelles je m'appuyais, ce qui m'eût entraîné trop loin. Si, lisant ou méditant ce court et modeste traité, vous y trouvez quelque motif de dévotion au très doux Jésus, voyez-en la source et le principe dans l'Auteur même de tout bien et reportez sur Lui louange, gloire et bénédiction ; si vous n'en trouvez pas, prenez-vous-en à l'insuffisance de l'écrivain, et peut-être à quelque défaut de dévotion et d'humilité en vous.

Première Festivité

Comment l'âme dévote peut concevoir spirituellement le Fils de Dieu, Jésus-Christ

Quand l'esprit, lavé dans le bain de la contrition, et quand le cœur, embrasé du feu de l'amour, s'élèvent vers Dieu, il convient tout d'abord de proposer aux chastes méditations et aux dévotes réflexions la manière dont l'âme pieuse peut concevoir spirituellement le benoît Fils de Dieu, Jésus-Chrit.

Quand l'âme dévote, mue et stimulée soit par l'espoir de la récompense céleste, soit par la crainte du supplice éternel, soit par le dégoût de son maintien prolongé dans cette vallée de larmes, s'ouvre à de nouvelles inspirations, est enflammée de saintes affections, est ravie par les méditations célestes, elle n'oublie pas cependant ses vieux défauts et ses désirs

anciens, si abjects, si méprisables. Le Père de lumière, de qui provient tout ce qui est excellent et parfait, la féconde alors spirituellement d'un souffle de sa grâce, et elle forme le dessein d'une vie nouvelle. Oui, par la vertu du Très-Haut et sous l'ombrage du rafraîchissement céleste, qui apaise les concupiscences de la chair, fortifie les yeux de l'âme et guide leur vue, le Père céleste répand en quelque sorte dans l'âme une semence divine qui la rend féconde.

L'âme est aussitôt transformée par cette très sainte conception. Son visage pâlit par suite de la sincère humilité de son attitude, elle perd tout appétit dans le boire et dans le manger par son mépris complet et son horreur du monde, ses goûts se modifient en raison des biens si différents auxquels elle aspire, parfois même elle en vient à tomber malade par la perte de sa volonté propre. Et voilà qu'elle s'attriste et s'inquiète en raison de ses méfaits passés, du temps qu'elle a perdu, du plaisir qu'elle trouvait jadis à la fréquentation des mondains qu'il lui faut rencontrer encore. Peu à peu elle arrive à trouver à charge et à prendre en dégoût toutes les choses du dehors, parce qu'elle saisit leur discordance avec ce qu'elle perçoit et sent au dedans.

O heureuse conception, d'où résulte un tel mépris du monde et un tel appétit des opérations célestes et des occupations divines ! Déjà, quoique dans une mesure faible encore, le goût des choses spirituelles rend insipides celles de la chair, qui se lamente en

vain ; l'âme se met à gravir les montagnes avec Marie, car sa conception lui fait prendre en dégoût les choses d'en bas et désirer les biens du ciel et de l'éternité. Et voici qu'elle commence à fuir la société de ceux qui s'adonnent à celles-là, et ne souhaite plus entretenir de familiarité qu'avec ceux qui aspirent aux trésors célestes. Elle entreprend d'assister Elisabeth, c'est-à-dire ceux qu'illumine la divine sagesse et que la grâce enflamme toujours plus du feu de l'amour. Et voici qui est digne de remarque, parce que beaucoup ont besoin de le savoir : autant ces âmes d'élite se détournent du monde, autant elles se rendent amicales et familières aux gens de bien, car, si la société des méchants leur est insipide, elles ne savent rien de plus doux que d'honnêtes rapports avec les personnes spirituelles ; leur cœur s'émeut et s'embrase à ces rapports : « Celui qui s'attache à un homme saint, dit saint Grégoire, le voit assidûment, l'entend parler, a devant lui l'exemple de ses actions, et de tout cela retire un plus grand zèle de la vérité, une ardeur plus vive à fuir les ténèbres des pécheurs, un amour plus ardent de la divine lumière... » Songe, âme fidèle, à la chasteté, à la sainteté, à la dévotion que peuvent avoir les entretiens des saints, aux divins et salutaires conseils qui sortent de leur bouche, aux œuvres d'admirable sainteté et de fraternelle assistance qu'ils accomplissent, tandis qu'ils s'incitent les uns les autres au mieux par la parole et par l'exemple !

Agis ainsi, âme fidèle, si tu sens que, par l'action

de l'Esprit saint, tu as conçu le désir d'une vie nouvelle et céleste. Fuis la société des méchants, gravis les montagnes avec Marie, recherche les conseils des personnes spirituelles, applique-toi à marcher sur les traces des saints, à contempler les paroles, les œuvres, les exemples des gens de bien. Fuis les conseils pernicieux des méchants ; ils ne visent qu'à détourner le cours des désirs nouveaux qu'inspire l'Esprit saint, ils ne tendent qu'à les entraver, ils s'attachent sans relâche à les anéantir, et trop souvent sous le couvert de la piété ils versent dans le cœur le poison d'une tiédeur impie : « Ton entreprise est trop ambitieuse, disent-ils, ton dessein est trop ardu, tu te charges d'un poids trop lourd pour tes forces ; ne les sens-tu pas qui défaillent ? ta tête se brouille, tes yeux tournent, et ce sont là les signes précurseurs de mille infirmités qui vont fondre sur toi : la phtisie, la paralysie, la gravelle, le vertige, les éblouissements, l'hébétude des sens, l'obnubilation de la raison et la perte de toute force, tel est le destin qui t'attend si tu ne t'arrêtes et ne traites ton corps avec plus d'égards. » Et voilà qu'on accueille comme un maître l'insensé qui ne sait pas régler sa propre conduite, comme un médecin l'ignorant qui ne peut guérir l'infirmité de son propre esprit ! Hélas ! que de desseins inspirés d'en haut ont été abandonnés grâce aux maudits conseils des mondains ! combien de fois n'ont-ils pas tué le Fils de Dieu, conçu dans les âmes par l'opération de l'Esprit saint !...

Voici maintenant d'autres gens, qui semblent bons

et religieux et le sont sans doute ; mais, sauf leur respect, ils sont trop timides, ils ont l'air de croire que la main de Dieu est trop éloignée d'eux pour qu'elle puisse les sauver, que le Très-Haut est trop peu pitoyable pour les vouloir et les pouvoir aider ; ils ont le zèle de Dieu, mais un zèle inintelligent, car, s'ils voient leur entourage agir virilement, ils trouvent bonne et sainte une telle conduite, et cependant ils n'osent l'imiter ; bien plus, par compassion pour le corps en passe d'être réduit, ou peut-être par crainte de voir succomber la nature, ils entraînent autrui hors du chemin de la perfection ; ils le dissuadent de tout ce qui excède la commune médiocrité ; ils contredisent les saints conseils de l'inspiration divine et les trouvent d'autant plus dangereux que leur importance est plus authentiquement vitale.

Parfois on les entend dire, écho d'une objection pleine d'artifice de l'antique ennemi : Si tu fais ceci ou cela, on te jugera saint, bon et dévôt. Et comme la réalité ne sera pas de prime abord conforme à cette appréciation, le souverain Juge, qui connaît tes péchés, si grands, si graves, si horribles, te trouvera coupable, et tu perdras tout le mérite de ton action, taxée là-haut de simulation et d'hypocrisie. De tels exercices conviennent tout au plus à ceux qui n'ont rien fait de mal, qui ont vécu saints et innocents, qui ont tout abandonné pour Dieu, qui lui ont été attachés parfaitement à tous les instants de leur vie.

Fuis ces gens aussi, ma bien-aimée, âme dévote à Dieu, et gravis les montagnes avec Marie. Paul

n'avait pas vécu sans péchés et ne servait pas Dieu depuis longtemps quand il fut ravi au troisième ciel et admis à la vision béatifique. Marie-Madeleine, vouée tout entière à l'orgueil, à l'ambition, aux vanités du monde, adonnée aux convoitises de la chair, vint peu après ses désordres s'asseoir aux pieds de Jésus, au milieu des saints apôtres, tout oreilles à la pieuse doctrine de la perfection ; à quelque temps de là elle mérita de voir la première Jésus ressuscité, et nul ne l'entendit jamais prononcer que les paroles de la vérité. C'est que Dieu ne fait point acception de personnes ; il ne tient compte ni de la noblesse de la race, ni de la longueur des services, ni du nombre imposant des œuvres, mais des progrès de l'âme dévote en ferveur et en charité. Il n'envisage point ce que nous avons été dans le passé, mais ce que nous avons entrepris d'être dans l'avenir. Aussi les conseils des timides seraient-ils hautement répréhensibles, si leur stupidité ne les rendait excusables ; bornons-nous dès lors à ne les point approuver.

Si donc, âme dévote, tu ne peux te sauver par l'innocence, applique-toi à te sauver par la pénitence ; si tu ne peux être Catherine ou Cécile, ne dédaigne pas d'être Marie-Madeleine ou Marie l'Egyptienne. Et s'il entre dans les intentions très saintes de Dieu que tu conçoives son très doux Fils, fuis les poisons mortels que tu connais maintenant, et n'aie point d'autre hâte, d'autre attente, d'autre désir que de parvenir, comme une femme proche de son terme, à une heureuse délivrance.

DEUXIÈME FESTIVITÉ

Comment le Fils de Dieu peut naître spirituellement en l'âme dévote

En second lieu vois et considère comment ce benoît Fils de Dieu, déjà conçu spirituellement, naît spirituellement en nous. Il naît en effet quand l'âme, ayant sagement considéré et pleinement délibéré, après avoir invoqué le secours divin, entreprend de mener à bien ses saintes résolutions ; quand elle commence à traduire en actes ce qui n'était jusqu'alors qu'un dessein longuement mûri, mais dans lequel elle redoutait encore de s'engager, craignant de faillir en chemin. Dans cette bienheureuse nativité, les Anges se réjouissent, glorifiant Dieu et annonçant la paix, car, en même temps que le dessein longuement conçu dans l'esprit produit le fruit des bonnes œuvres, la paix de l'homme intérieur se rétablit. Dans le royaume de l'âme, la paix divine ne peut régner quand la chair s'oppose à l'esprit et l'esprit à la chair, quand l'esprit recherche la solitude et la chair le tumulte de la foule, quand l'esprit chérit le Christ et la chair le monde, quand l'esprit aspire au repos de la contemplation divine et la chair aux honneurs des préséances mondaines. Et tout au contraire, quand la chair est assujettie à l'esprit, quand l'œuvre bonne longtemps entravée par la chair arrive à s'édifier, la paix et l'exultation intérieure se rétablissent. O heureuse nativité, qu'acclament si

joyeusement les Anges et les hommes !... Heureuse épreuve de la parole évangélique : *Prenez mon joug sur vous, etc.*, et de cette autre, qui en exprime la conséquence : *Vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est suave et mon fardeau léger.*

Mais prends-y garde, âme dévote : si cette heureuse nativité te réjouit, n'oublie pas que ton rôle est d'abord celui de Marie. Marie, c'est à la fois l'océan d'amertume (1), l'illuminatrice et la dame et maîtresse. Sois donc un océan d'amertume par tes pleurs repentants, et lamente-toi très amèrement de tes péchés, gémis très profondément sur tout le bien que tu as omis de faire, afflige-toi sans cesse sur les jours négligés et perdus. Sois ensuite illuminatrice par l'honnêteté de ton attitude, par tes actes de vertu, par ton application à enseigner le bien. Sois enfin maîtresse de tes sens, des concupiscences de ta chair, de toutes tes actions, afin qu'elles soient toutes conformes au jugement de la droite raison et contribuent à ton propre salut, à l'édification du prochain, à la louange et à la gloire divines.

Ainsi l'âme devient l'heureuse Marie en pleurant et gémissant sur les péchés qu'elle a commis, en se parant de l'éclat des vertus, en maîtrisant les voluptés de la chair. Et, de cette Marie, Jésus-Christ ne dédaigne pas de naître spirituellement, sans douleur, sans labeur, mais non sans joie. Après cette heureuse nativité, l'âme connaît et goûte combien est

(1) Le texte donne en réalité ici un jeu de mots intraduisible : *Maria interpretatur amarum mare.*

suave le Seigneur Jésus. Qu'il est suave en effet quand on le nourrit de saintes méditations, quand on le baigne de larmes dévotes et passionnées, quand on l'enveloppe dans les langes des chastes désirs, quand on le porte dans les bras de la sainte dilection, quand on lui donne pour baisers les élans répétés de la dévotion, quand on le réchauffe au plus profond du sein de l'âme. Voilà comment naît spirituellement le divin enfant.

Troisième Festivité

Comment l'âme dévote donne spirituellement à l'enfant le nom de Jésus

Considérons en troisième lieu comment ce très benoît enfantelet, né spirituellement, doit recevoir un nom. Et d'abord, n'est-il pas vrai, le seul nom qui lui convienne est celui de *Jésus*, ainsi que le veut l'Écriture. C'est un nom très saint, prédit par les Prophètes, annoncé par les Anges, prêché par les Apôtres, désiré par tous les Saints. O nom plein de vertu, de grâce, de joie, de délices, de gloire ! Plein de vertu, car par lui s'abat l'ennemi, se réparent les forces, se rénovent les esprits. Plein de grâce, car en lui se trouvent le fondement de la foi, la fermeté de l'espérance, l'accroissement de la charité, le complément de la justice. Plein de joie, car il est jubilation pour le cœur, mélodie pour l'oreille, miel pour la bouche, splendeur pour l'esprit. Plein de délices, car il est apaisant à penser, doux à pro-

noncer, onctueux à entendre, réconfortant à écrire, instruisant à lire. Plein de gloire enfin, puisque par lui les aveugles ont vu, les paralytiques ont marché, les sourds ont entendu, les muets ont parlé, les morts ont ressuscité. O nom béni, qu'avère tant d'efficace ! O âme, soit que tu écrives, soit que tu lises, soit que tu enseignes, soit que tu fasses autre chose, que Jésus soit ta seule science, ton seul amour. Nomme donc ton enfantelet, engendré spirituellement en toi, Jésus, c'est-à-dire sauveur dans l'exil et la misère de cette vie ; qu'il te sauve de la vanité du monde, qui s'oppose à toi ; des embûches du démon, qui te livre assaut ; de la fragilité de la chair, qui te tourmente.

Au milieu des multiples épreuves de cette vie, écrie-toi, âme dévote : O Jésus, Sauveur du monde, sauve-nous, toi qui nous as rachetés par ta croix et l'effusion de ton sang ; assiste-nous, Seigneur notre Dieu ! Sauve-nous, dis-je, très doux Sauveur Jésus, et donne la force aux faibles, la consolation aux affligés, le secours à ceux qui sont en péril, la fermeté aux pusillanimes !

Que de fois cette heureuse mère selon la nature et vraie mère selon l'esprit, la vierge Marie, sentit son âme inondée de douceur, quand, après l'avoir imposé à son enfantelet, elle vit ce nom béni mettre en fuite les démons, multiplier les miracles, illuminer les aveugles, guérir les infirmes, ressusciter les morts ! De même, ô âme, mère spirituelle, dois-tu te réjouir et exulter, quand tu sens qu'en toi et dans les autres, Jésus, ton benoît fils, met en fuite les démons en

remettant les péchés, illumine les aveugles en leur donnant la connaissance du vrai, ressuscite les morts au souffle de la grâce, guérit les infirmes, redresse les boiteux, rend l'usage de leurs membres aux paralytiques en leur donnant le confort spirituel, si bien que la grâce rend forts et vigoureux ceux que leur propre faute avait réduits à la faiblesse et à l'impuissance. Heureux et benoît nom, qui renferme tant de vertu et d'efficace !

Quatrième Festivité

Comment l'âme dévote doit spirituellement chercher et adorer le Fils de Dieu avec les Mages

Vient maintenant la quatrième solennité, qui consiste dans l'adoration des Mages. L'âme ayant, par un effet de la grâce, spirituellement conçu, mis au au monde et nommé le très doux enfantelet, voilà que trois rois ont de multiple façon dans leur capitale la révélation de son existence, et se mettent en devoir d'aller à sa recherche. Ces trois rois, ce sont les trois puissances de l'âme, à qui le nom de *rois* convient excellemment, puisqu'elles commandent à la chair, dominent les sens, et que seule l'étude du divin est digne de les occuper. Leur capitale, c'est l'univers entier. Ils recherchent l'enfant divin par la méditation, s'informent à son sujet par de pieuses affections, et leurs dévotes réflexions semblent demander : *Où est celui qui est né ? Nous avons vu son étoile en Orient ;* nous avons vu sa clarté se

lever dans l'âme dévote, sa splendeur rayonner jusqu'au plus intime de l'être, nous avons entendu l'extrême douceur de sa voix, goûté sa douceur si suave, senti son odeur exquise, nous savons que son embrassement est délicieux. Hâte-toi, Hérode, de nous répondre, fais-nous voir celui que nous aimons, montre-nous l'enfantelet de nos désirs. C'est à lui que nous aspirons, c'est lui que nous cherchons.

O très doux, très aimant enfant éternel, quand te verrons-nous, quand te trouverons-nous, quand paraîtrons-nous devant ta face ? Aucune joie n'est possible sans toi, mais avec toi il est doux de se réjouir et de pleurer. Tout ce qui te contrarie nous affecte ; t'être agréable est notre indéfectible désir. Oh ! si les larmes versées à ton sujet sont douces, que ne doivent pas être les joies que tu causes ? Où donc es-tu, toi que nous cherchons ? Où es-tu, toi que nous désirons en toutes choses et plus que toutes choses ? Où es-tu, toi qui es né roi des Juifs, loi des cœurs pieux, lumière des aveugles, guide des malheureux, vie des mourants, salut éternel de tous ceux qui veulent vivre éternellement ?

Et voici la réponse appropriée : *A Bethléem de Juda. Bethléem* signifie : la maison du pain, et *Juda* : l'aveu. Trouver le Christ, en effet, c'est, après avoir fait l'aveu de nos crimes, consommer ce pain de la vie céleste qu'est la doctrine évangélique entendue, méditée et précieusement conservée dans notre âme, puis traduite au dehors en actes exemplaires. Trouver l'enfant Jésus et Marie sa mère, c'est, après avoir

versé des pleurs repentants, après avoir fait une confession fructueuse, goûter la douceur de la contemplation céleste, parfois même la consolation d'en haut au milieu de torrents de larmes, car la prière que l'âme commence au moment de sombrer dans le désespoir s'achève dans la joie que cause la certitude du pardon. Ô heureuse Marie, qui as conçu Jésus, lui as donné naissance, et sur le sein de qui nous le trouvons, dans la douceur et la joie !

Quant à vous, rois, je veux dire : puissances de l'âme dévote, cherchez le divin enfant avec les rois de la terre, pour l'adorer et lui offrir des présents. Adorez-le avec révérence, car il est votre créateur, votre rédempteur et votre rémunérateur : votre créateur, car il vous a donné la vie de la nature ; votre rédempteur, car il vous a rendu la vie de la grâce ; votre rémunérateur, car il vous réserve la vie éternelle. O rois, adorez avec révérence ce roi très puissant ; adorez avec déférence ce maître très sage ; adorez avec joie ce prince très généreux. Et qu'à votre adoration se joigne votre offrande. Offrez-lui l'or de la plus ardente dilection, l'encens de la contemplation la plus pieuse, la myrrhe du plus amer repentir. L'or de la dilection lui est dû pour les biens qu'il vous a donnés, l'encens de la dévotion pour les joies qu'il vous réserve, la myrrhe du repentir pour les péchés commis contre lui. Offrez l'or à sa divinité éternelle, l'encens à son âme très sainte, la myrrhe à sa chair passible.

Ames dévotes, voilà comment vous devez chercher, adorer et offrir.

CINQUIÈME FESTIVITÉ

Comment l'âme dévote peut présenter spirituellement le Fils de Dieu au temple.

En cinquième et dernier lieu l'âme dévote et fidèle doit considérer comment le cher enfantelet, *né* par l'accomplissement des œuvres divines, *nommé* par la dégustation des douceurs célestes, *cherché* et *trouvé*, *adoré* et *honoré* par l'offrande de dons spirituels, peut être présenté au temple et offert au Seigneur par une humble et dévote action de grâces.

Nous avons vu que l'heureuse Marie, mère spirituelle du divin enfant, grâce à la conception de ce benoît fils a été purifiée par la pénitence ; la nativité l'a en quelque sorte confirmée en grâce ; le jour où elle lui a imposé le doux nom de Jésus, elle a été remplie de consolation jusqu'à la moelle des os ; quand elle l'a adoré avec les mages, elle a été instruite des secrets divins ; que lui reste-t-il à faire, sinon de monter à la Jérusalem céleste, pour y présenter au temple de la Divinité Dieu même, le Fils de Dieu et de la Vierge.

O chère âme, Marie spirituelle, monte non plus sur la montagne, mais aux demeures de la Jérusalem céleste, aux palais de la cité d'en haut. Arrivée là, fléchis humblement les genoux devant le trône de l'éternelle Trinité et de l'indivisible Unité, présente ton fils à Dieu le Père, en louant, glorifiant et bénissant le Père, le Fils et le saint Esprit. Loue dans la

on Dieu le Père, par l'inspiration de qui tu
çu tes bonnes résolutions. Glorifie dans tes
es Dieu le Fils, dont l'enseignement t'a permis
uire en actes le dessein conçu. Bénis et honore
 saint Esprit, dont les consolations t'ont valu
sévérer jusqu'ici.

me, glorifie Dieu le Père dans tous les dons
'a faits et dans tout le bien que tu as accompli,
st lui qui t'a retirée du siècle par une secrète
tion, en disant : *Reviens, reviens, ô Sunamite*;
-dire : âme que le péché voue au malheur.
fie Dieu le Fils dans tous ses saints, car c'est
i, par son enseignement secret, t'a libérée de
vitude du démon, en disant : « *Prends mon*
sur toi et rejette celui du démon. Le sien est
mer, le mien très suave ; le sien mène aux sup-
 et aux tourments éternels, le mien à la récolte
is agréable et au repos abondant ; le sien ne
avoir qu'une douceur mensongère et momen-
 la joie que donne le mien est vraie et salutaire.
lève parfois quelque peu ses serviteurs, c'est
es confondre éternellement ; celui qui m'honore
être un moment humilié, mais cette humilia-
assagère lui vaudra une gloire éternelle. » Telle
 doctrine que le Fils de Dieu t'a enseignée,
 lui-même, tantôt par la voix de ses docteurs
 ses amis, et c'est ainsi qu'il t'a délivrée des
ches perfides du démon, des séductions déce-
 de la chair et du monde. Bénis et sanctifie
rs Dieu le saint Esprit, qui t'a confirmée dans

le bien par des consolations douces comme le miel en disant : *Venez à moi, vous tous qui peinez et êtes chargés, et je vous soulagerai.* O âme tendre et délicate, fragile et débile, accoutumée aux délices du monde, enivrée des joies de ce siècle comme les pourceaux de lie de vin, au milieu des filets si nombreux et si résistants de l'antique ennemi, au milieu de tant de faux conseils, d'obstacles si divers, d'efforts innombrables de tes amis, de tes parents et de tes proches pour te faire perdre le chemin de l'amour, comment aurais-tu pu te maintenir dans la bonne voie et, entravée par les liens si lourds de tes péchés, y progresser, si l'Esprit saint ne t'avait miséricordieusement assistée de sa grâce et bien souvent consolée et réconfortée de sa douleur ? Ah ! reporte sur lui tout le bien que tu as fait et ne t'attribue rien à toi-même.

De toutes les forces de ton âme pure et dévote, dis au Seigneur : Tout ce que j'ai fait, c'est toi, Seigneur, qui l'as fait ; devant toi je ne suis rien, je ne puis rien ; c'est par un effet de ta bonté que je subsiste, et sans toi je ne fais rien de bon. A toi, très clément Père des miséricordes, j'offre tout ce qui est à toi déjà, je me remets moi-même entre tes mains, quelque indigne que je sois, et je reconnais humblement mon ingratitude pour tous les bienfaits dont tu m'as comblée. A toi la louange, à toi la gloire, à toi l'action de grâces, ô très benoît Père, éternelle majesté, qui m'as tirée du néant par un effet de ta puissance infinie ! Et toi, Fils bienheu-

reux, lumière du Père, toi qui, par un effet de ta sagesse éternelle, m'as délivrée de la mort, je te loue, je te glorifie, je te rends grâces ! Enfin je te bénis, je te sanctifie, je t'adore, ô bienheureux Esprit de rafraîchissement, toi qui, par ta benoîte pitié et ta clémence, m'as appelée du péché à la grâce, du siècle à la vie religieuse, de l'exil à la patrie, du labeur au repos, de la tristesse à la joie et aux délices de la moisson bienheureuse ! Que Jésus-Christ, fils de la Vierge Marie, nous accorde d'y parvenir, lui qui vit et règne avec le Père et le saint Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !



2. LES SEPT LIENS DE LA VIGNE MYSTIQUE (1)

La vigne est liée. Qui ne voit les liens de notre vigne ? Examinons-les en détail.

Le premier lien de Jésus, n'est-il pas vrai, ce fut l'obéissance, car il obéit à son Père jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Il obéit à Marie et

(1) La vigne mystique n'est autre que Jésus-Christ, qui a dit : « Je suis la vraie vigne » (Joan. XV,1). De ces paroles du Maître est sorti l'admirable traité de *la Vigne mystique,* dont on va lire un passage. L'importance singulière qu'y prend le nombre 7 provient de ce que, pour les mystiques, ce nombre rappelle le mystère de la Rédemption, ce qui l'avait déjà fait appeler par saint Augustin : le nombre de la loi de grâce *(Aug. in psalm. 150).* Ajoutons que l'ouvrage du docteur séraphique est la source d'un thème iconographique important : *Le pressoir mystique,* sur lequel on consultera spécialement Emile Mâle : *L'art religieux de la fin du moyen âge en France* (Paris, 1908, pp. 111-118), qui donne toute la bibliographie du sujet.

à Joseph ainsi que le dit l'Evangile : *Il vint avec eux à Nazareth et il leur était soumis.* Il obéit même aux puissances de la terre, à qui il paya l'impôt du didrachme.

Le second lien de Jésus fut le sein de la Vierge, qui a contenu celui que les cieux ne peuvent comprendre, ainsi que le dit le Bréviaire (1).

Le troisième lien fut la crèche, car nous chantons, le dimanche de la Passion : « l'enfant vagit dans une crèche étroite » (2).

Le quatrième lien fut la corde avec laquelle on attacha Jésus lors de son arrestation, ainsi que le dit saint Matthieu : « Les méchants mirent les mains sur Jésus et l'attachèrent. » O Roi des rois et Seigneur des seigneurs, qu'ont donc à faire des liens avec toi ? On attache la vigne de peur que le raisin, traînant à terre, ne se fane ou ne se gâte. Mais toi, dont les fruits étaient incorruptibles, pourquoi donc as-tu été lié ? Alexandre le Grand, ayant été atteint d'une flèche, fut prié de se laisser attacher pendant qu'on la lui enlèverait, le moindre mouvement du patient pouvant alors être mortel. Il n'y voulut point consentir, et dit qu'un roi ne doit pas s'avouer vaincu et doit toujours conserver le libre et plein exercice de son pouvoir. O Dieu des dieux, combien pourtant ta liberté et ta puissance ont subi d'entraves ! Que de liens t'enserrent, toi qui seul es libre, qui seul as le

(1) *In festo Nativ. Domini, II. noct. resp. ad 6. lect.*
(2) Hymne attribuée à Fortunat, évêque de Poitiers. (Migne, *Patrol. lat.*, tome 88, col. 88).

pouvoir de lier et de délier ! Ah ! c'est que par un effet de ta miséricorde tu as voulu être lié pour nous libérer de nos misères. Combien rudes furent les liens avec lesquels tes cruels bourreaux t'attachèrent, ô Agneau plein de mansuétude ! Je te vois des yeux de mon âme, autant que je le puis, ô Seigneur Jésus, meurtri de durs liens, traîné comme un voleur devant le prince des prêtres, puis devant Pilate. Je te vois, je frémis d'horreur et je défaillerais d'étonnement si je ne savais avec certitude que ton cœur fut d'abord enserré dans les liens de l'amour, qui pouvait te rendre légers tous les liens extérieurs. Grâces soient rendues à tes liens, ô bon Jésus, qui ont rompu si complètement les nôtres.

Le cinquième lien de Jésus fut celui qui l'attacha à la colonne, lors de la flagellation, et l'on y pourrait joindre avec quelque raison les lanières des fouets qui déchirèrent son corps. Mais, si cruelles, si dures, si injustes qu'aient été les lanières de ces fouets, je les aime, car il leur a été donné de toucher le corps très saint de mon Sauveur, de se saturer de son sang très pur. O bon Jésus, si, lors de la flagellation, ton sang fut répandu avec tant d'abondance que la colonne sur laquelle il jaillissait en gouttes serrées en conserve encore, dit-on, des traces vermeilles (1), combien de ce sang précieux a dû teindre les fouets qui lacéraient ton corps ! N'oublions pas

(1) Cette croyance, attestée déjà par Bède le Vénérable (675-755), était courante au moyen âge, ainsi qu'on le constate en lisant la *Glose ordinaire (in Luc. XXIII, 22)* et Pierre Comestor *(Historia scholastica : in Evang. c. 167).*

enfin combien cette ligature était appropriée : la vigne en effet s'attache à l'échalas ; or, quel échalas pouvait être meilleur que la colonne à laquelle fut attaché le Seigneur ? C'est pourquoi le Christ fut lié à la colonne comme la vigne à l'échalas.

Le sixième lien de Jésus fut la couronne d'épines qui enserra si cruellement sa tête aimable et y laissa l'empreinte cent fois répétée de ses aiguillons. Ceux-ci firent sourdre de toutes parts des gouttes de sang qui ruisselèrent sur la face vénérable du Sauveur, où venaient à peine de sécher les crachats des Juifs. Combien fut cruel ce lien, symbole d'honneur devenu le comble de l'opprobre. O Roi de gloire, bon Jésus, couronne de tous ceux qui se confient en toi, qui te suivent, qui luttent pour toi, qui triomphent par toi, qui demeurent en toi, qui donc t'a ceint d'un lien de confusion si amer ? Le psalmiste l'a prédit : *La confusion couvre* ta tête et *ta face* aimable ; une race méchante et perverse t'inflige l'honneur dérisoire d'une couronne et la douleur inéluctable de ses pointes épineuses. La confusion et la douleur semblent rivaliser d'ardeur à te frapper, et l'on se demande en vérité laquelle te porte les plus rudes coups ; oui, laquelle te fait le plus souffrir : la dérision de ta couronne ou la morsure acérée de ses épines ? *Sortez de vos demeures, filles de Sion, et voyez le roi Salomon ceint du diadème dont sa mère le couronna au jour de ses fiançailles, alors que son cœur était dans l'allégresse* (Cantique des cantiques, III, 11). O âme, la fille de Sion, c'est toi, fille de

l'Eglise, qui dois quitter les soucis profanes et les vaines pensées pour voir dans la contemplation le véritable roi Salomon, Jésus-Christ, qui est notre paix, détruisant l'inimitié qui séparait Dieu de l'homme et renouant amitié entre eux. Cette mère qui l'a couronné, c'est la synagogue, ou mieux le peuple juif. O mère infortunée, quel crime a donc commis ton fils si bon, pour mériter d'être lié avec des épines ? C'est lui qui a brisé tes entraves ; à sa voix les malades se sont levés guéris, les veuves et les orphelins ont été consolés, et de tels liens l'attachent aujourd'hui ! Serait-ce là sa dot et ses présents de mariage ? Le jour de ses fiançailles est en effet pour lui celui des prémices, et de quelles prémices ! le jour des outrages et du blasphème, de la tribulation et de la misère, de la violence et de la douleur, le jour des liens et de la mort. Voilà le jour de ses fiançailles, ô âme fidèle, et c'est avec de telles arrhes que ton époux, le plus beau des enfants des hommes, a pu te rédimer. Et maintenant il s'avance, vêtu de la robe nuptiale, mais couronné d'épines, et non d'or ou de pierres précieuses. On l'a vêtu d'une pourpre dérisoire, encore que son enveloppe charnelle était déjà teinte de la pourpre autrement noble de son sang très saint. Alors qu'on ne plonge que deux fois les étoffes dans le bain de pourpre, son corps a été teint jusqu'à trois fois par l'effusion torrentielle de son sang : lors de son agonie au Jardin des olives, lors de la flagellation, lors du crucifiement. Voilà, ô âme, ton époux trois fois teint de sang ! Lève les

yeux et vois si tu reconnais ou non sa tunique. Une bête féroce entre toutes, semblable à un chien enragé, la plèbe juive, le dévore, car c'est bien elle qui a condamné ton fils, ton frère, ton époux. Qui ne se lamenterait à ce spectacle ? Qui pourrait retenir ses larmes et ses gémissements ? Ah ! s'il est pieux de se réjouir pour Jésus, il ne l'est pas moins de le pleurer.

Le dernier lien de Jésus fut ce lien de fer qui l'attacha à la croix. Ce fut de beaucoup le plus fort et le plus cruel, non seulement parce qu'il ouvrit une large blessure dans les membres très saints du Sauveur, mais parce qu'il parvint à séparer sa très pieuse âme et son corps très pur. *Sortez* maintenant *de vos demeures, ô filles de Sion, et voyez* le pacifique champion de notre liberté succombant dans le combat. Voyez l'auteur de notre vie franchissant pour nous les portes de la mort afin de nous ramener sur le chemin de la vie. Voyez ces clous de fer, les plus durs de tous les liens, cruellement enfoncés dans les pieds du Sauveur, dont tous les pas tendaient à notre salut ; dans ses mains, qui ne travaillaient qu'à l'accomplir. Voyez sur le bois de la croix le pain des Anges, très blanc, très délicat, descendu du ciel pour se donner à nous en nourriture, afin que nos âmes, soumises à un incessant labeur, n'aient de réconfort qu'en lui ; incarné pour nous, non pour se changer en notre chair, mais pour nous transformer en son esprit. Voyez donc, amis très chers, comment on a lié celui qui seul est libre, comment

on a mis au rang des scélérats celui dont la bonté n'a point d'égale. Ce n'est pas pour son salut qu'il meurt, mais pour le nôtre. Ah ! versez des torrents de larmes sur les liens du divin mourant qui le premier en a versé pour nous. Tenez-vous près de sa croix, demeurez-y et voyez à quelle mort amère et ignominieuse on l'a condamné. Voyez combien attentivement il cherche et considère encore s'il se rencontre quelqu'un pour se lamenter avec lui, s'il se trouve quelqu'un pour lui apporter quelque consolation, pour essuyer son sang qui ruisselle, pour lui fermer les yeux, pour arracher les clous qui l'attachent, pour le descendre de la croix, l'ensevelir, et, le cœur ému de compassion, l'accompagner jusqu'au tombeau en pleurant avec les saintes femmes.

Sortons donc, ainsi que nous y invite le bienheureux apôtre Paul, avec notre Epoux, le bon et excellent Jésus, hors de notre camp, c'est-à-dire : abandonnons les concupiscences du siècle, et portons avec lui le bois d'infamie et les liens douloureux, car il ne convient pas qu'il se rencontre un membre délicat sous un chef crucifié, ni que le membre se targue de faire partie du même corps que le chef, s'il ne partage point les souffrances de celui-ci. Laissons-nous attacher par les liens de la Passion du bon et très aimant Jésus, afin que nous puissions aussi lui être attachés par les liens de l'amour. Ceux-ci l'ont fait descendre du ciel en terre pour y recevoir les liens de sa Passion ; quant à nous, dont l'unique désir est de monter de la terre au ciel, c'est la marche

inverse que nous devons suivre ; mais, attachés d'abord par les liens de la Passion, nous sentirons bientôt sur nous les liens de l'amour, qui nous uniront au Christ à jamais.



APPENDICE

Philomela (1)

Philomèle, messagère du temps amène,
Toi qui annonces la fin des pluies et de la boue
En charmant les esprits de ton doux chant,
Oiseau cher entre tous, viens à moi, je te prie !

Viens, viens ! que je t'envoie là où ne puis aller,
Car tu peux par ton chant apaiser mon ami,
Endormant ses ennuis comme ferait une douce lyre,
Puisque mes paroles, hélas ! ne peuvent aller à lui.

A toi donc, oiseau compatissant, de suppléer à mon impuissance ;
Salue suavement celui que j'aime seul
Et dis-lui combien heureux
Serait toujours mon cœur de le revoir.

Si quelqu'un demande pourquoi je t'ai choisie
Comme messager, qu'il sache que j'ai lu
Sur toi certains traits qui, mystiquement appliqués
A la loi divine, plaisent au souverain Roi.

(1) Ce poème, qui figure parmi les Œuvres de saint Bonaventure, n'est certainement pas de ce docteur, dont le style est très différent. Les Franciscains de Quaracchi (*S. Bonaventuræ Opera omnia*, tome VIII, p. cv) inclinent à l'attribuer à Jean Peckham († 1292), ainsi que l'ont fait, d'ailleurs, deux manuscrits. Le plus sage, actuellement, est de le considérer comme d'auteur inconnu. La présente traduction est basée sur le texte de l'édition de Quaracchi (tome VIII, pp. 669-674).

*
* *

Ainsi, ami très cher, sois maintenant attentif,
Car, si tu gardes en mémoire le chant de cet oiseau
Et si tu te règles sur lui, l'Esprit, soufflant sur toi,
Fera de toi soudain un musicien céleste.

On lit de cet oiseau que, lorsqu'il sent
Sa mort prochaine, il monte sur un arbre
Dès que l'aube commence à poindre, et, regardant le ciel,
Il consume son dernier effort en chants variés.

De douces cantilènes il prévient l'aurore,
Mais, quand le jour rougeoie, aux environs de *prime* (1),
Sa voix se fait plus douce que jamais en mélodie,
Ne mettant en ses chants ni pauses ni retards.

Vers l'heure de *tierce*, il semble qu'il ne connaît plus de mesure,
Car la joie de son cœur déborde toujours plus
A lui rompre presque le gosier; ainsi sa voix s'affermit
Et, à mesure qu'il chante, il s'embrase davantage.

Et quand le soleil brûlant passe au méridien (2),
Alors il se rompt les entrailles à force de chanter,
Criant : *Oci, oci,* comme le veut son espèce;
Ainsi peu à peu décroît sa voix brisée.

On n'entend déjà plus la pauvre Philomèle;
Son bec, qui tant vibrait, devient presque exsangue,
Et quand arrive *none,* elle achève de mourir,
Les veines de son corps se rompant à la fois.

(1) Rappelons ici que la journée solaire est partagée par la liturgie en cinq sections, de trois en trois heures. A six heures du matin correspond *prime ; tierce* à neuf heures ; *sexte* à midi ; *none* à trois heures ; les *vêpres* enfin se placent à six heures du soir. Des prières spéciales marquent le point de départ de chacune de ces divisions.

(2) C'est-à-dire à l'heure de *sexte,* midi.

*
* *

Voilà, (ami) très cher; en peu de mots tu as entendu
Le fait de cet oiseau; si tu t'en souviens,
Nous avons déjà dit au début que ces chants
S'appliquent mystiquement à la loi de Jésus-Christ.

Comprends donc maintenant que Philomèle,
C'est l'âme, pleine de vertus et d'amour,
Qui, tandis qu'elle visite en esprit son aimable patrie,
Tisse une cantilène aux sons mélodieux.

Pour accroître en effet son espérance sainte,
Un certain jour mystique lui est montré,
Dont les bienfaits que de la main de Dieu
L'homme a reçus sont les heures (canoniales).

Le matin ou l'aurore, c'est l'état
Merveilleux dans lequel Adam fut créé;
Prime marque l'incarnation du Christ;
Tierce le temps de son séjour sur la terre d'exil;

Sexte rappelle qu'il fut, par des perfides, ligoté,
Livré, roué de coups, couvert de crachats, tourmenté cruellement,
Crucifié enfin, percé de clous,
Et sa tête très sainte couronnée d'épines.

None remémore son trépassement, quand fut terminé
Le combat, quand eut été vaincu
Entièrement le diable, confondu de sa défaite;
Vêpres est l'heure où le Christ est remis au tombeau.

*
* *

L'âme, méditant au jardin cette journée (symbolique),
Arrive au terme assigné pour sa mort spirituelle,
Et monte sur l'arbre de la croix, par laquelle le Lion redoutable
A vaincu l'adversaire, une fois brisées les portes de la mort.

Portant aussitôt en haut son cœur,
Dès l'aurore elle commence à chanter,
Louant et glorifiant Dieu, revenant sur
Tous les bienfaits dont Il l'a comblée en la créant.

O pieux Créateur, dit-elle, quand tu m'as appelée à l'existence,
Tu as proclamé combien grande était ta bonté,
Car tu as songé à faire partager ta gloire
Gratuitement à cette créature que gratuitement tu aimais.

O quelle étonnante dignité m'a été accordée
Quand l'image de Dieu a été imprimée en moi !
Et cette dignité se fût accrue davantage
Si je n'avais transgressé l'ordre du Seigneur.

Car, ô Christ suprême, tu voulais me rendre
A jamais ton cohéritier, tu voulais que j'eusse
Au ciel mon doux domicile, pour y être avec toi,
Nourrie et instruite comme ta fille.

Ainsi tu avais décrété de me réunir
Aux cortèges célestes et de te donner à moi ;
Et pour te récompenser d'un tel don,
Que puis-je ! je ne sais rien de plus que de t'aimer.

Unique suavité, unique douceur,
Des cœurs aimants bienfaisant ravisseur,
A toi tout ce que j'ai, tout ce que je suis !
Enfin, je te remets le dépôt que tu m'avais confié.

Oci, chante ce cœur, joyeux dans la souffrance,
Proclamant comme il convient que toute créature
Doit aimer sans partage un tel artisan
Qui a pris d'elle si grand soin.

*
* *

Ainsi, l'esprit méditant dépasse l'aurore;
Parvenu à *prime*, il hausse la voix,
Remémorant pieusement l'agréable temps
Où le Seigneur est venu, sous un voile de chair.

Alors l'âme se liquéfie toute par amour,
Considérant avec effroi l'auteur de l'univers
Fait enfantelet vagissant selon la loi commune
Afin de guérir l'antique maladie des siens.

Aussi s'écrie-t-elle en pleurant : O source de pitié,
Qui donc t'a revêtu des haillons d'une dure pauvreté ?
Qui t'a conseillé de te donner ainsi gratuitement
A nous, sinon l'ardeur violente de ton amour ?

C'est une violence bien digne de son zèle, que cette susdite ardeur
Par laquelle le Seigneur des cieux s'est librement laissé vaincre,
Ligoter des liens sacrés chargés de l'enserrer,
Vêtir des langes indigents d'un tout petit.

O très doux enfantelet, enfant qu'aucun n'égale,
Heureux qui peut maintenant te baiser
Les pieds, les mains, prendre en toi consolation;
S'attarder à jamais à ton service !

Malheureux que je suis ! pourquoi n'ai-je pu caresser
L'enfantelet vagissant, accompagner ses pleurs des miens,
Réchauffer dans mon sein ses membres délicats
Et me tenir sans cesse auprès de son berceau ?

Le pieux enfantelet, je pense, eût vu cela sans aversion
Et ne m'eût point empêché, pauvre moi, de le toucher ;
Peut-être même m'eût-il souri à la manière des petits
Et m'eût-il accordé volontiers la faveur demandée.

Heureux qui, priant la Mère unique entre les mères,
Eût pu lors être admis à la servir
Pour être autorisé à baiser mille fois le jour
Les pieds de son enfantelet, et à jouer avec lui.

O combien volontiers j'aurais préparé son bain !
Combien volontiers j'aurais apporté l'eau sur mes épaules !
Combien volontiers, pour servir la Vierge, j'aurais toujours rempli ces tâches
Et nettoyé les langes du pauvre enfantelet !

Ainsi touchée, l'âme pieuse a soif de pauvreté,
De sobriété dans la nourriture, de simplicité dans le vêtement ;
Le labeur se change pour elle en joie,
Elle tient pour vains les agréments du siècle.

*
* *

Repassant ainsi la petite enfance du Christ,
Le cantique de *prime* se tait vite sur la cithare,
Et l'on arrive à *tierce*, où l'on retrace
Ce que le Christ a souffert pour l'instruction des hommes.

L'âme alors en pleurant se remémore les douleurs divines,
La faim, la soif, le froid, le chaud, la sueur

Que, dans sa bonté, le Christ supporta à cause des pécheurs,
Tandis qu'il en voulait renouveler les mœurs.

La voix toute brûlée des flammes de l'amour,
L'oiseau bienheureux crie : *Oci, oci, oci,*
Ne désirant que mourir au monde, parce que la vie facile
Et molle du siècle lui répugne.

C'est que tu l'appelles, ô Seigneur, doux prédicateur,
Refuge des exilés, ami (vrai) des pauvres,
Des pénitents dévoué consolateur
Après qui doivent courir le juste et le pécheur.

Car c'est toi la règle de la justice et la doctrine de la vie,
Le miroir des pécheurs, la discipline admirable,
La résine efficace contre la fatigue et la faiblesse,
Le remède puissant contre la maladie et l'abattement.

Tout d'abord, ici-bas, l'école de la charité
Fut ouverte par toi, et tu y enseignas à chercher de Dieu la seule
Gloire, à déposer le lourd fardeau du monde,
A recouvrer ainsi la (blanche) robe perdue.

Le monde se moquait à la légère de cette école,
Méprisant et tenant pour rien ce qu'elle promettait,
Mais ta bonté ne lui rendait point la pareille;
Que dis-je ? Elle pardonnait tout aux (pécheurs) repentants.

Car il t'appartenait de faire miséricorde,
De désirer davantage être aimé qu'être craint,
D'agir par la persuasion et non par la violence (1), de refuser
L'hommage révérencieux qu'on rend aux maîtres sévères.

(1) Ici se place en réalité dans le texte un jeu de mots intraduisible : *Verba, non verbera proferens.*

Surprise en adultère, Madeleine sut
Combien immense et douce est ta pitié;
Elle l'éprouva en voyant ses offenses
Pardonnées et des grâces multiples fluer sur elle.

Que dirai-je de plus ? Tous ceux qui ont suivi
Ton enseignement, nettoyés de leurs
Vices, sont imprégnés du parfum des bonnes mœurs,
Et se rient des embûches de l'ennemi jaloux.

Heureux qui près d'un tel maître a pu
Elire demeure permanente, et de sa bouche
Sucer le miel céleste, dont la douceur fait paraître
Tout le reste amer et infect.

L'esprit médite ces choses et d'autres semblables
Et se prépare à rendre grâces pleinement;
A la louange divine il s'enflamme davantage.
Ainsi s'achève le chant de *tierce*.

Oci, *oci*, crie l'âme en cet état,
S'interrompant de pleurs sur le Christ exilé,
Le louant et le glorifiant dans un grand élan
D'avoir tout supporté pour la racheter de ses fautes.

*
* *

En cette heure l'âme paraît comme enivrée,
Mais, vers l'heure de midi, quand la chaleur s'accroît,
Comme si l'amour la transperçait de coups plus redoublés,
Elle en vient à méditer sur la passion du Christ.

Elle considère donc en pleurant l'Agneau délicat,
L'Agneau sans tache, couronné d'épines,
Marbré de coups, percé de clous
Et de toutes parts ensanglanté.

7

Alors elle crie mille fois : *oci*; elle se répand en gémissements :
Oci, *oci*, pauvre moi, dont l'esprit
Bouleversé contemple le visage exsangue du (divin) mourant,
Les yeux éteints du (Christ) pendant de la croix.

Convenait-il donc, dit-elle, ô benoît
Agneau, qu'une fin mortelle si indigne te fût réservée?
Mais c'est ainsi que tu avais décidé de vaincre le malin,
Et tout cela a été accompli en témoignage d'amour.

Car c'est le propre de l'amour d'unir aux premiers
Les derniers, d'attacher les plus grands aux plus petits;
Ta mort nous a montré l'excès de ton amour,
Quand tout ton sang flua de tes vaisseaux ouverts.....

...Averti par tant de signes, que l'âme pénitente ne tarde plus à croire
Au prévenant amour avec lequel le Christ se donne.
Puissé-je m'en souvenir, pour me défendre de Satan,
Car rien n'adoucit tant la morsure du péché.

Comme je m'en souviens, je crie : oc*i*, oc*i*,
Me plaignant, ô doux Jésus, de t'aimer trop peu,
Et pourtant j'aspire à sentir le joug de ta discipline (1),
Tout comme pour moi tu t'es fait prendre à l'hameçon de l'amour.

Car c'est l'amour qui t'a présenté cet hameçon
En te demandant de mourir pour l'homme,
Mais l'appât qu'il portait te parut agréable
Quand tu vis que par lui tu gagnerais les âmes.

(1) Littéralement : à être serré dans le *camus* (collier qu'on attachait au cou des esclaves pour les punir).

Tu n'ignorais pas la pointe de l'hameçon,
Mais sa morsure ne t'inspirait point de crainte;
Bien plus, il te plaisait de t'y attaquer,
Tant tu désirais l'appât qui t'entraînait au sacrifice.

Et c'est pourquoi, pour moi, misérable, que tu aimais,
Tu t'es jeté délibérément sur l'aiguillon de la mort,
T'offrant, victime sainte, au Père céleste,
Et lavant nos souillures dans ton sang.

Quoi donc d'étonnant si pour toi je soupire?
Je n'ai point de mérite à m'attacher à ton zèle héroïque,
Car tu sais merveilleusement gagner mon cœur
En achevant pour moi ta vie par une mort si cruelle.

Et vraiment ce n'est plus pour moi le temps de soupirer,
Mais bien, comme le dit Job, de déchirer ma chair,
De me préparer un nid dans la plaie de ton côté
Et d'exhaler là mon dernier soupir.

Si je ne meurs avec toi, je n'aurai plus de plein repos,
Je crierai : *oci*, *oci*, sans me taire jamais,
Et certes mon désir ne s'attiédira pas,
Quelque mépris qu'il me vaille aux yeux du siècle.

L'âme alors s'écrie, comme en démence : Viennent les bourreaux
Pour m'attacher, malheureuse, à ta croix, ô Christ,
Car cette fin me serait douce
Si par elle je pouvais en mourant te serrer dans mes bras...

...Et pourtant il convient que cela soit refusé à ma misère
Et que j'aie à choisir un autre supplice,
D'autres douleurs, et que ma plainte se poursuive
Jusqu'à ce que j'abandonne le dur exil d'ici-bas.

La douce âme alors, brûlant toujours davantage,
Défaille totalement, tandis que décline le corps;
Déjà la voix lui manque, mais, ses transports grandissant,
Elle se dresse sur son séant, comme le font les malades.

Voilà donc sa douce voix brisée;
Sa langue palpite encore, mais ne rend plus de sons;
Ses pleurs pitoyables exprimant alors ce que tait sa voix éteinte,
Elle se lamente sur son Sauveur, le cœur déchiré.

Oui, les pleurs seuls sont permis à sa faiblesse
Ainsi que les soupirs du cœur,
Car ses yeux ne peuvent se détacher
Des blessures du Christ, son cœur ne peut s'en séparer.

Et si fort est l'attrait qu'elle éprouve,
Que le mourant bien-aimé lui devient comme présent
Et que la croix demeure toujours devant elle,
Car nos yeux sont toujours là où est notre cœur.

Gémissements, soupirs, larmes, lamentations
Sont ses délices, sa nourriture;
Elle y aspire toute dans son martyre nouveau
Et ce martyre s'accroît d'autant plus.

*
* *

Parvenue à cet état, elle repousse tout ce qui est de la terre,
Elle tient pour empoisonnées les consolations d'ici-bas,
Et, l'heure de *none* venue, elle achève de mourir,
Un élan d'amour rompant le dernier fil qui l'attache à la chair.

Car, elle s'en souvient, le cri : « Tout est consommé ! »
Fut poussé par le Seigneur à cette heure même, où il expira,
Et, mourant en même temps, elle crie à son tour, et ce dernier accent
Semble pénétrer dans son cœur et le déchirer.

Rendue comme impuissante contre d'aussi rudes coups de javelot,
Elle meurt comme je viens de le dire, mais c'est une heureuse mort
Qui ouvre aussitôt les portes du ciel
A cette âme rendue digne de la destinée des saints.

Pour une telle âme, ne chantons pas le *Requiem*,
Mais plutôt l'introït joyeux : *Gaudeamus*
Car, si nous prions Dieu pour un martyr,
Nous dérogeons à cette règle pour un saint, ainsi que l'établit la Décrétale (1).

O douce âme, douce rose,
Lis des vallées, gemme précieuse,
Qui as pris en horreur les souillures de la chair,
Qu'heureux est ton départ et précieuse ta mort !

Heureuse es-tu, qui jouis du repos désiré,
Doucement assoupie entre les bras de l'Époux
A l'esprit de qui tu es indissolublement unie
Et dont tu reçois les baisers plus doux que le miel !

Que tes yeux soient en repos, que tes larmes s'arrêtent,
Car tu reçois en partage le fruit de ton espérance ;
Celui pour qui tu t'es dérobée aux vaines agitations du siècle
Apaise ta douleur avec ses baisers...

(1) Decret. Gregor. IX, libr. III, tit. 41, c. 6 : *Cum Marthæ*.

...Je mets fin à mes vers, de peur d'être ennuyeux
Car, si j'entreprenais d'écrire combien est délicieux
Cet état de l'âme, et combien glorieux,
On pourrait me taxer de faux et mensonger.

Quoi qu'en disent les autres, frère très cher,
Imite volontiers cette nouvelle martyre,
Et l'imitant, prie le Christ
Qu'il nous enseigne à chanter l'hymne des martyrs.

Que cet hymne nous soit familier, ô pieuse sœur,
De peur que le dégoût de cette vie ne nous arrête en chemin,
Car l'âme qui met sa joie dans cette mélodie
Est reçue au terme de ses jours par Jésus et Marie.

Que ton cœur, ô ma sœur, résonne donc comme la cithare,
Qu'il reçoive le baptême des larmes et le martyre de la douleur,
Qu'il se modèle ainsi de toutes ses forces sur le Christ,
Afin qu'il partage ensuite à jamais la gloire du Christ.

Alors cesseront les gémissements et les sanglots douloureux
Quand tu prendras place dans les chœurs des Anges,
Car c'est en chantant que tu passeras dans leurs rangs,
Epouse du bienheureux Roi des siècles. Amen.





JOANNES DE CAULIBUS

(XIIe Siècle)



Un mystérieux Frère toscan, dont nous ne connaissons le nom qu'en latin : Joannes de Caulibus (en français nous dirions prosaïquement : Jean des choux), est l'auteur des *Méditations sur la vie du Christ*, longtemps attribuées à saint Bonaventure. Ce livre merveilleux, a dit fort bien Emile Mâle, « diffère profondément de tout ce que l'Evan-« gile avait inspiré jusque-là. Les autres livres s'adres-« saient à l'intelligence; celui-là parle au cœur (1). » L'auteur est un grand artiste, à la fois peintre et dramaturge, aussi son influence a-t-elle été double : le théâtre religieux du moyen âge lui a fait de larges emprunts, et, par l'intermédiaire du théâtre, les arts plastiques sont venus puiser en ses visions les éléments d'une iconographie nouvelle.

Les *Méditations* s'ouvrent par le célèbre *Procès de Paradis*, dans lequel plaident la Miséricorde et la Paix contre la Justice et la Vérité. Le point de départ de cette belle scène est le verset 11 du psaume LXXXIV, où il est dit :

(1) Emile Mâle : *op. cit.*, p. 10.

Misericordia et Veritas obiaverunt sibi, Justitia et Pax osculatæ sunt (La Miséricorde et la Vérité se sont rencontrées, la Justice et la Paix se sont embrassées). Ce verset était déjà devenu dans le Talmud un débat entre les Vertus sur la création du monde (1). Saint Bernard, à qui l'auteur des *Méditations* se réfère expressément, a fait porter ce débat sur la Rédemption et l'Incarnation (2).

Après Joannes de Caulibus, Jacopone de Todi a fait du *Procès de Paradis* le sujet d'un important poème dialogué de 448 vers (*L'Omo fo creato uirtuoso*). Puis le *Procès* se retrouve dans le théâtre religieux italien du xve siècle : dans la *Rappresentazione dell'Annunziazione*, de Feo Belcari (1410-1484), publiée par Alessandro d'Ancona (3), et dans la *Passione* de Revello, dont le manuscrit est daté de 1490. Cette Passion a été éditée en 1888 à Turin, mais cette édition, faite à 200 exemplaires, est à peu près introuvable, et Alessandro d'Ancona a bien fait d'en donner un long résumé dans ses *Origini del Teatro Italiano* (4). En Angleterre, le onzième *pageant* ou tableau scénique du cycle de Coventry, dont le manuscrit porte la date de 1468, a pour prologue le Procès de Paradis (5).

Les Mystères espagnols, eux aussi, sont venus emprunter le *Procès de Paradis* aux *Méditations* (6).

Enfin, dans la France du xve siècle, le *Procès de Paradis* se retrouve dans *le Mystère de l'Incarnation et Nativité* de Rouen (Rouen, 1886) et dans les grandes Passions de Mercadé et de Gréban, où le Christ meurt

(1) Levi : *Parabole e leggende raccolte dai libri talmudici ;* Florence, 1861, p. 10.

(2) *Sermones S. Bernardi ;* Vienne, Hölder, 1891, II, 517.

(3) *Sacre Rappresentazioni dei secoli XIV, XV e XVI ;* Florence, 1872, I, 162.

(4) *Origini del Teatro Italiano ;* 2e édit., Turin, 1891, I, 302-330.

(5) A. W. Pollard : *English Miracle Plays, Moralities and Interludes ;* Oxford, 1890, p. 44 ; J. M. Manly : *Specimens of the Pre-Shaksperean Drama ;* Athenæum Press Series, 1897, I, 82.

(6) W. Creizenach : *Geschichte des neueren Dramas ;* Halle, 1893, I, 348.

Pour satiffaire à la requeste
De dame Justice la fiere
Qui pour requeste ne priere
Ne veult riens de ses droits quitter.

Il forme d'autre part le lien entre les scènes très diverses qui composent *le Mistère du Viel Testament*, publié vers l'an 1500 (voir notamment vers 10283-10358).

Le récit que nous donnent de la Passion les *Méditations* a eu sur le théâtre du moyen âge une influence plus grande encore. Je ne puis que renvoyer sur ce point au livre précité d'Emile Mâle, pp. 14-20, qui traite en outre longuement de l'influence des *Méditations* sur les arts plastiques. Signalons seulement ici qu'à la Passion du Sauveur est indissolublement associée, dans les *Méditations*, la *Compassion* de Marie. C'est des *Méditations* que provient notamment la station de nos chemins de croix sur la rencontre de Jésus et de sa mère, et surtout la touchante représentation de Notre-Dame assise, recevant dans son giron le cadavre de son divin fils. C'est dire que la *Pietà* de Michel-Ange a été sculptée d'après le dessin, vieux de trois cents ans déjà, du mystérieux Joannes de Caulibus.

Entre plusieurs traductions recommandables, il convient de placer hors de pair celle qu'un bénédictin de la Congrégation de France, dom François le Bannier, a tentée en français du XVIe siècle : *Méditations sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ par le séraphique docteur saint Bonaventure, traduites en français.* (2 vol. in-12 de XXII-217 et 286 p. Le Mans, Julien, Lanier et Cie ; 1846.) On préférera la deuxième édition (in-4° de XXII-276 p. ; Arras, Imprimerie de la Société du Pas-de-Calais, 1883), qui donne en outre le texte latin de l'édition princeps publiée en 1468 à Augsbourg par Ginther. Les trois morceaux suivants sont empruntés à cette remarquable traduction.



1. DE L'INTERCESSION DES SAINTS ANGES EN NOTRE FAVEUR ET DE LA CONTENTION ENTRE MISÉRICORDE ET JUSTICE, VÉRITÉ ET PAIX

Comme depuis un fort long temps, par de là l'espace de cinq mille ans, le genre humain gisait misérablement, et que nul, à cause du péché du premier homme, ne pouvait monter à la patrie ; les très heureux Esprits Angéliques, compatissant à une si grande ruine, et soucieux d'en voir la restauration, supplièrent plus dévotement et instamment que jamais le Seigneur, sitôt que fut advenue la plénitude du temps, et se prosternant tous ensemble sur leur face devant le trône d'icelui, ils dirent : « Seigneur, il « a plu à votre divine Majesté créer, par sa bonté, une « nouvelle créature raisonnable, à savoir : l'homme ; « à celle fin qu'icelui fût cy, avec nous, et qu'il « nous advînt de par lui une restauration de nos « ruines et diminutions. Or, voilà qu'ils périssent tous « et que bientôt personne n'est sauvé. Depuis tant « d'années, nous voyons nos ennemis triompher en « toutes choses, et non point nos ruines se relever ; « ains les cavernes tartaréennes se remplir de plus « en plus de ces pauvres gens. Pourquoi donc, Sei- « gneur, les hommes naissent-ils ? Pourquoi les âmes « qui peuvent vous louer, sont-elles livrées aux « bêtes (1) ? Et si cela est selon votre justice, encore

(1) Psalm. LXXIII.

« est-il qu'il est temps d'user de miséricorde. Que « si leurs premiers pères ont par imprudence trans- « gressé votre commandement, que votre débonnai- « reté leur subvienne. Remembrez qu'à votre sem- « blance les avez créés. Ouvrez, Seigneur, miséricor- « dieusement votre main, et miséricordieusement « remplissez-nous. Les yeux de tous regardent vers « vous, ainsi que les yeux des serfs regardent vers les « mains de leurs maîtres, jusqu'à ce que vous en « ayez merci (1), et subveniez par un remède salu- « taire au genre humain. »

Cela dit, la Miséricorde, ayant pour compagne la Paix, sollicitait les entrailles du Père à venir au secours de l'homme ; mais la Vérité lui contredisait, ayant, avec soi, la Justice. Et entre elles se fit un grand conteste, selon ce que narre le bienheureux Bernard, dans un bel et long écrit (2). C'est pourquoi, j'en rapporterai succinctement le sommaire suivant mon possible ; d'autant que mon intention est d'amener fréquemment ses discours, plus suaves que le miel ; mais pour le plus souvent, avec réserve, afin d'éviter la prolixité.

En ce lieu donc, tel est le sommaire de son discours : Or, la Miséricorde disait au Seigneur (3) : « Est-ce à tout jamais, Seigneur, que vous rejeterez « et oublierez d'avoir merci ? Et pendant long-temps « elle lui répétait la même chose. »

(1) Psalm. CXXII.
(2) Sermo I de Annuntiatione.
(3) Psalm. LXXVI.

Le Seigneur répondit : « Que l'on fasse venir vos « sœurs, lesquelles vous voyez prêtes à vous tenir « tête, et que nous les oyions pareillement. »

Icelles ayant été appelées, la Miséricorde prit la parole : « La créature raisonnable a besoin de la « commisération divine, pour ce qu'elle est tombée « malheureuse et grandement misérable. Le temps « d'avoir merci est venu ; voire, il est déjà outre- « passé. »

Au rebours, la Vérité disait : « Il faut, Seigneur, « accomplir la parole qu'avez dite, que tout Adam « meure avec tous ceux qui étaient en icelui, quand « il goûta le fruit de l'arbre de prévarication. »

La Miséricorde dit : « Pourquoy donc, Seigneur, « m'avez-vous faite ? car, la Vérité elle-même sait « bien que je suis perdue, si vous ne voulez plus « oncques avoir merci. »

A l'encontre, icelle Vérité disait : « Si le prévari- « cateur échappe à votre susdite sentence, votre Vé- « rité, à son tour, est perdue, et alors on ne peut « plus dire qu'elle est permanente à jamais. »

La question fut donc portée au Fils. Or, la Vérité, ainsi que la Miséricorde, disaient devant lui les mêmes choses, à cela près, que la Vérité ajoutait : « J'avoue, « Seigneur, que la Miséricorde est mue par un bon « zèle, mais il n'est pas suivant justice, puisqu'elle « veut ménager un prévaricateur de préférence à sa « sœur propre. »

A quoi la Miséricorde : « Toi tu ne ménages ni « l'un ni l'autre, et tu sévis avec tant d'indignation

« contre le prévaricateur, que tu enveloppes tout en-« semble ta propre sœur. »

Mais, nonobstant ceci, la Vérité alléguait très fort : « Seigneur, c'est contre vous que cette question est « intentée, et il est tout à craindre que la parole du « Père ne soit sans effet. »

La Paix dit : « Trêve de ces discours : contention entre vertus n'est pas chose honnête. » Adoncques la controverse était grande et les raisons fortes et puissantes de part et d'autre. L'on ne voyait pas comment la Miséricorde et la Vérité pourraient être, tout en même temps, conservées au regard de l'homme.

Cependant, le Roi écrivit la sentence et la donna à lire à la Paix, qui se tenait la plus près de lui ; elle était conçue en ces termes : « Celle-ci dit : je suis « perdue si Adam ne meurt pas, et celle-là dit : je « suis perdue s'il n'obtient miséricorde. Or donc, « que la mort devienne chose bonne, et que par ainsi « toutes deux aient ce qu'elles demandent. »

Tous furent ébahis, à cette parole de la sapience, et l'on consentit qu'Adam mourût en obtenant miséricorde. Mais l'on demanda : « Comment la mort « peut-elle devenir bonne, elle qui est horrible à « l'ouïe même ? »

Le Roi, sur cela, répondit : « La mort des pécheurs « est une chose fort méchante (1), mais la mort des « saints est précieuse (2) ; c'est la porte de la vie. « Que quelqu'un se présente, non sujet à la mort,

(1) Psalm. XXXIII.
(2) Psalm. CXV.

« et qu'il meure par amour, et de la sorte, la mort « ne pourra retenir ce qui est innocent ; ains il fera « une brèche en icelle, par où passeront les hommes « délivrés. »

Ce discours fut agréé. Mais pourtant, où se pourra trouver une telle personne, répondit-on. La Vérité revint donc sur la terre, et la Miséricorde resta au ciel. Suivant la prophétie, qui dit : *Seigneur, au ciel votre miséricorde, et votre vérité jusques aux nuées* (1). Celle-ci donc entreprit le tour du monde. Mais il ne se trouva personne exempt de souillure, pas même l'enfant d'un jour (2).

Cependant la Miséricorde parcourt le ciel et ne trouve personne qui ait un amour suffisant à tel dévouement. Et de vrai, nous sommes tous des serviteurs ; et qui, quand nous venons à bien faire, devons dire cette parole rapportée en saint Luc : *Que nous sommes des serviteurs inutiles* (3).

Et comme il ne s'en trouvait aucun à avoir cette charité majeure, d'abandonner sa propre vie pour des serviteurs inutiles, Justice et Miséricorde, s'étant rendues au jour marqué, se montraient fort en peine. Lors, comme elles n'avaient point trouvé ce qu'elles désiraient, la Paix leur dit : « Vous ne savez rien et « ne pensez à rien. Parmi les hommes, il n'est per- « sonne qui fasse le bien, il n'en est pas même jus-

(1) Psalm. XXXV.
(2) Job. XXV.
(3) Luc. XVII.

« ques à un seul (1) ; que celui donc qui a émis le « conseil, apporte lui-même le secours. »

Le Roi comprit ceci, et dit : « L'homme a été pour « moi sujet de repentir (2). Il faut que je fasse « pénitence pour l'homme que j'ai créé. » Puis, ayant appelé Gabriel, il lui dit : « Va, dis à la fille « de Sion : *Voilà ton Roi qui vient* (3).» Jusques ici saint Bernard.

Tu vois maintenant, ma fille, de quel grand péril fut et est le péché, et combien grande est la difficulté d'y trouver remède. En la présente affaire donc, ce fut pour la personne du Fils que les susdites vertus s'accordèrent de préférence, d'autant que la personne du Père semble en quelque manière terrible et puissante ; et aussi la Paix, la Miséricorde eussent-elles pu avoir quelque méfiance. Quant à la personne du Saint-Esprit, elle est très bénigne, et ainsi la Vérité et la Justice pouvaient l'avoir en suspicion. A ces causes, la personne du Fils, comme mitoyenne, fut acceptée pour faire ce remède. Or, tout ceci, ne l'entends pas en le sens propre, mais par appropriation. Lors donc fut accompli ce dire prophétique : *la Miséricorde et la Vérité se sont rencontrées ; la Justice et la Paix se sont donné le baiser* (4). Et c'est là ce que nous pouvons méditer des choses qui purent se passer ès cieux.

(*Méditations*, chap. I et II.)

(1) Psalm. XIII.
(2) Gen. VII.
(3) Zach. IX.
(4) Psalm. LXXXIV.

2. DE L'ÉPIPHANIE OU MANIFESTATION DU SEIGNEUR

Or, au treizième jour, l'enfant Jésus se manifesta aux Gentils : c'est à savoir aux Mages, lesquels étaient Gentils. Fais attention, quant à ce jour, qu'à peine trouveras-tu aucune fête autant solennisée par l'Eglise, et plantureuse comme l'est celle-ci en antiennes, répons, sermons et autres choses qui appartiennent à une solennité : non qu'elle soit plus grande que toutes autres ; ains parce que maintes grandes choses en ce jour ont été faites.

La première est qu'en ce jourd'huy l'Eglise elle-même a été reçue par le Christ, en la personne des Mages : pour autant que l'Eglise a été composée de la réunion de toutes gents. De fait, le jour de sa naissance, Jésus se manifesta aux Juifs en la personne des bergers, lesquels Juifs ne reçurent point la parole de Dieu ; si ce n'est quelques-uns d'entr'eux ; mais, en ce jourd'huy il s'est manifesté aux nations et c'est là l'Eglise des Elus. Partant, la fête du jourd'huy est proprement la fête de l'Eglise et des fidèles chrétiens.

La seconde est que l'Eglise a été, en ce jour ici, épousée par icelui et lui a été voirement conjointe par le baptême qu'il reçut à pareil jour : savoir, étant révolu son vingt-neuvième an. Et c'est pourquoi l'on chante avec liesse : « *Aujourd'hui au céleste Epoux jointe est l'Eglise*, etc. (1). » Par effet, dans

(1) Antienne des Laudes de l'Épiphanie.

le baptême, les âmes sont mariées à Jésus-Christ : lequel sacrement a puisé sa vertu au baptême d'icelui, et d'autre part, l'assemblée des âmes baptisées est appelée l'Eglise.

La troisième est qu'à pareil jour ; savoir est, un an révolu après son baptême ; il fit son premier miracle aux noces de Cana (1) : ce qui, encore, se peut adapter à l'Eglise et aux noces spirituelles. Il paraît d'abondant, avoir fait, du depuis, à pareil jour, le miracle de la multiplication des pains et poissons (2) ; mais d'Eglise ne représente dans le jourd'huy que les trois premiers, et non point cettui-ci. Par après, tu vois combien vénérable est icelle journée que le Seigneur a choisie pour tant et tant de choses magnifiques et émerveillables. Considérant donc, l'Eglise, tant de hauts bénéfices qui lui ont été baillés en cette présente journée par son Epoux, et voulant être recognoissante, elle exulte, tressaillit et jubile, solennisant magnifiquement ce jour.

Partant, disons un mot de la première chose merveilleuse d'icelui ; car, quant aux autres, il en sera question, suivant l'ordre de la vie de notre Seigneur. Toutefois, pour ce qui est de cette première œuvre ; à savoir de l'advènement des Mages, de vers le Christ, n'est pas de mon intention d'en rapporter les moralités et expositions, qui ont été si diligemment transmises par les Saints. En quelle sorte donc s'envinrent les Mages d'Orient à Hiérusalem ? Que se passa-

(1) Joan. II.
(2) Joan. VI.

t-il entre iceux et Hérode ? Et concernant la conduite de l'étoile ? Pourquoi firent-ils telle oblation ? Pour ces questions et autres de ce genre, lis le texte de l'Evangile et les explications des Saints ; et tu trouveras ce qu'il te faut. Car, quant à moi, en cet acte ici et ès autres de la vie de Jésus-Christ, mon propos est, comme je t'ai dit dans le principe, de toucher quelques méditations, poursuivant en cela certaines imaginatives représentations que l'âme peut concevoir diversement, selon que les choses ont été faites ou qu'on les peut croire avoir été faites. Pour ce qui est des expositions, j'ai proposé m'en mêler rarement : tant pour ce que je suis insuffisant à cela, qu'à raison de ce que trop longue serait la matière. Adonques, en la présente affaire, tiens-toi ès lieux, et regarde bien chacune chose ; car, ainsi que je t'ai dit ailleurs, en cela gît toute la vertu de ces méditations.

Vinrent donc ces trois rois avec grande multitude et honorable cortège, et les voilà devant cette chaumine où est né le Seigneur Jésus. Notre-Dame s'apperçoit du bruit et tumulte, et elle prend son enfant. Iceux entrent en la maisonnette, s'agenouillent et adorent le Seigneur enfant Jésus révéremment. Ils honorent icelui comme roi et l'adorent comme Seigneur. Vois, ma fille, combien grande fut leur foi. Comment, en effet, était-il croyable que ce petit enfançon, si vilement affublé, trouvé en la compagnie d'une mère si pauvrette et en lieu si abject, sans escorte, sans suite, sans aucun aournement, fût

le roi et Dieu véritable ? Et pourtant ils crurent l'un et l'autre. Tels étaient les capitaines et devanciers qu'il nous fallait avoir.

Ils demeurent donc agenouillés devant leur Créateur, devisent avec Notre-Dame, soit par trucheman, soit par eux-mêmes : d'autant que c'étaient des sages et qui, pourrait bien être, savaient la langue hébrieuse. Ils s'enquèrent à icelle des conditions de cet enfant. Notre-Dame leur raconte toutes choses, et ils croient à sa parole. Considère bien iceux, pour ce qu'ils parlent, et écoute avec révérence et courtoisie. Considère aussi Notre-Dame et vois qu'elle leur parle, avec la rougeur sur le visage, les yeux fichés à terre, et avec vergogne. Elle n'aime point à causer, non plus qu'à être vue. Notre Seigneur néanmoins lui a donné du courage, en cette grande conjoncture ; attendu qu'ils représentaient l'universelle Eglise qui se devait former des nations.

Considère, à son tour, l'enfant Jésus. Il ne parle point encore ; ains il se tient, avec maturité et gravité, comme intelligent du fait, et les regarde bénignement. Eux, de leur côté, se délectent moult en icelui ; tant par le moyen de la vue mentale, étant internellement enseignés et illuminés par lui, que par le moyen de la vue corporelle ; pour ce qu'il était beau et plus que tous les enfants des hommes (1). Enfin, en ayant reçu une grande consolation, ils lui offrent or, encens et myrrhe (2). Ainsi

(1) Psalm. XLIV.
(2) Matth. II.

donc ouvrant leurs trésors et mettant quelqu'étoffe ou tapis devant les pieds du Seigneur, ils offrirent (à savoir, chacun d'eux), ces trois choses en grande quantité, surtout quant à ce qui est de l'or. Autrement, pour une petite oblation, pas n'eût été besoin d'ouvrir les trésors ; vu que s'il se fût agi d'une oblation chétive et légère, leurs sénéchaux eussent eu cela à la main. Et lors révéremment et dévotement ils baisèrent ses petits pieds. Qu'eût-ce été si lors le très sage enfant, pour les mieux consoler et par ainsi les renforcer en son amour, leur eût présenté aussi sa main à baiser ? Après ce, il fit sur iceux le signe de croix, et les bénit. Eux donc s'inclinant et lui disant : Portez-vous bien, en partirent avec gaudence nonpareille et retournèrent en leur région par une autre voie.

Mais, que penses-tu que l'on fit de cet or qui était de si grande valeur ? Notre-Dame se le réserva-t-elle pour soi, ou bien le mit-elle en dépôt ? Ou bien encore, en acheta-t-elle maisons, champs ou vignes ? Jà n'advienne ! L'amante de pauvreté n'a souci de tels objets. Or donc, cette chère Dame fortement éprinse de zèle pour la pauvreté et comprenant la volonté de son fils, tant par ce qu'il l'enseignait internellement que par les signes qu'il lui montrait au dehors (en ce que peut-être détournait-il son visage de l'or et le vilipendait) : Notre-Dame, disons-nous, en peu de jours le départit tout en entier aux pauvres ; car ce lui était à charge de posséder ou porter bagage. Partant, si totalement le dépensa-t-elle que

lorsqu'elle entra au temple, elle n'eut pas de quoi acheter un agneau qu'elle pût offrir pour son fils ; ains acheta des tourterelles ou colombes. D'où il est raisonnable de cuider que grande fut l'oblation des Mages, et que Notre-Dame, si chaude partisante de la pauvreté, pour autant qu'elle était pleine de charité, aumôna cela aux pauvres.

Tu vois ici l'éloge et recommandation de la pauvreté. Or, fais cy attention à deux choses : premièrement, que l'enfant Jésus a reçu en ce jourd'huy l'aumône comme pauvre, et aussi sa mère ; secondement, que non seulement ils ne se souciaient d'acquérir ou amasser ; ains encore ne voulaient pas retenir ce qui leur était baillé. Toujours en iceux allait croissant le désir de pauvreté. Mais, as-tu fait aucune attention à leur humilité ? Si donc l'on considère bien, l'on découvrira aussi la profondeur de leur humilité. Il est en effet telles gens qui en leur âme se réputent vils et abjects, et ne s'extollent point à leurs propres yeux ; ains ne veulent aucunement être ainsi aux yeux des autres, ni ne souffrent d'être vilipendés ou moqués par les hommes, et ne veulent pas que leur vileté ou défauts viennent à la cognoissance d'autrui, par crainte d'être déprisés. Ce n'est pas ainsi qu'a fait, en ce jourd'huy, l'enfant Jésus, seigneur de toutes choses ; qui a voulu que ses abaissements parussent, et aux yeux des étrangers et à ceux de ses proches ; et ce, non pas devant gens chétifs ou en petit nombre, ains devant honorables et nombreuses personnes ; c'est à savoir des rois et maints

compagnons d'iceux ; voire, en tel cas et lieu qu'il y avait moult à craindre. Comme, en effet, iceux venaient pour trouver le Roi des Juifs qu'ils pensaient aussi être Dieu, l'on pouvait avoir peur qu'après avoir vu telle pauvreté, ces bons rois ne s'en repartissent sans foi ni dévotion, se réputant pour dupés et joués. Mais l'ami de l'humilité ne s'en désista point en cette occurrence, nous donnant exemple de ne pas, sous prétexte de quelque bien apparent, nous déprendre d'icelle humilité, et nous apprenant à vouloir bien apparaître vils et abjects même aux yeux d'autrui.

(*Méditations*, chap. IX.)



3. MÉDITATION DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST, A L'HEURE DE SEXTE

Comme donc le Seigneur Jésus, mené par une bande d'impies, fut parvenu au lieu très puant du Calvaire, tu peux considérer les ouvriers d'iniquité embesognés, de tous côtés, à opérer leur forfait. Or, à cela, rends-toi présente de tout le regard de ton âme, et envisage diligemment toutes les choses qui sont contre ton Seigneur, et celles qui sont dites et faites par icelui. Vois donc, des yeux de ton âme, les uns ficher la Croix en terre, les autres préparer

les clouds et martels, d'autres apprêter l'échelle et autres instruments, d'autres ordonner tout ce qu'ils doivent faire, d'autres enfin dépouiller le Seigneur. On le dépouille, en effet, et il est nud, ce maintenant, pour la troisième fois, devant toute la multitude. Ses plaies se renouvellent par l'enlèvement de ses habits collés à sa chair. C'est lors la première fois que sa Mère voit son Fils ainsi pris et apprêté, pour subir la douleur de la mort. Aussi est-elle attristée, outre mesure, et rougit-elle de honte de ce qu'elle le voit tout nud ; car ils ne lui ont pas même laissé de fémoraux. Elle court donc vitement et approche de son Fils, l'embrasse et le ceint du voile de son chef.

Oh ! en quelle preignante amertume est maintenant son âme ! Non, je ne crois pas qu'elle lui pût dire une parole. Si elle eût pu faire au-delà, assurément, elle l'eût bien voulu ; ains elle ne put lui aider davantage ; car on lui arrache brutalement son Fils d'entre les mains, au pied de la croix.

Cy, remarque attentivement la disposition de la croix. L'on dresse deux échelles, par derrière, l'une joignant le bras droit, l'autre joignant le bras gauche, sur lesquelles ces malfaisants montent, avec clouds et martels. L'on dresse encore une autre échelle, par devant, atteignant jusques au lieu où doivent être cloués les pieds.

Considère bien, ores, chacune chose. Le Seigneur Jésus est contraint de monter par cette petite échelle : mais lui, sans rébellion ni contradiction aucune, fait

humblement tout ce qu'ils veulent. Lors donc qu'il est parvenu à la partie supérieure de cette petite échelle, il tourne les reins à la croix, ouvre ses bras royaux, et, étendant ses très belles mains en haut, les présente à ses bourreaux. Il regarde au ciel, disant à son Père : « Me voici, mon Père. Vous m'avez « voulu être humilié jusques à la croix, pour l'amour « et salut du genre humain : avec plaisir je l'ac- « cepte et m'offre à vous pour iceux, lesquels m'avez « donnés et avez voulu être mes frères. Acceptez- « moi donc aussi vous-même, et doresnavant, soyez « prompt à appaiser votre courroux, par amour de « moi. D'abondant, lavez et éloignez les macules « anciennes de tous iceux. Je m'offre pour eux à « vous, mon Père. »

Or, voilà que le bourreau qui est par derrière la croix saisit la main dextre du Sauveur et l'attache fortement à ladite croix. Ce qu'étant fait, celui qui est du côté gauche saisit la main gauche, la tire tant qu'il peut, l'étend et y fiche un autre cloud, le frappe et l'enfonce. Ils descendent après cela, et l'on remporte toutes ces échelles.

Le Seigneur est suspendu de toute la pesanteur de son corps, qui tire par en bas ; il n'est soutenu que par les clouds enfoncés en ses mains. Néanmoins se présente encore un autre bourreau, qui le tire par les pieds, tant qu'il peut, et, quand il est bien étendu de la sorte, un autre lui perce les pieds avec un cloud très barbare.

Il en est, toutefois, aucuns lesquels pensent que

ce ne fut point de cette manière qu'il fut crucifié ; ains, qu'après avoir mis bas la croix, les bourreaux l'y ayant attaché, élevèrent icelui, et fichèrent cette croix en terre. Que si la chose te plaît mieux de cette sorte, considère comme ils le prennent dédaigneusement, ainsi que le plus vil ribaud, et avec quelle félonie ils le couchent dessus la croix qui est par terre, saisissant ses bras, et, après une violente extension, les attachant très durement à la croix. Considère qu'il en fut fait mêmement des pieds, lesquels ils tirèrent le plus violemment qu'ils purent.

Voilà qu'il est crucifié, le Seigneur Jésus, et tellement étendu en croix que l'on pourrait dénombrer tous ses os, ainsi que lui-même s'en plaint par son Prophète (1). Des ruisseaux de son très sacré sang coulent de toutes parts de ses larges plaies. Il est tant à l'étroit qu'il ne se peut remuer ; si ce n'est de la tête. Trois clouds lui soutiennent tout le poids de son corps ; il souffre les douleurs les plus aiguës et est tourmenté par-delà tout ce que l'on pourrait dire ou penser. Il pend entre deux larrons. De tous côtés des peines, de tous côtés des opprobres, de tous côtés des injures ; car, malgré sa détresse, ils ne lui épargnent pas les injures. Les uns blasphèment, disant : « Vah ! toi qui détruis le Temple de Dieu, « et, en trois jours, le réédifies, sauve-toi toi-même : « si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix (2). » D'autres disent : « Il ne se peut sauver soi-même ; »

(1) Psalm. XXI.
(2) Matth. XXVII.

et autres maintes injures qu'ils ajoutent à cela : « S'il est, ce disent-ils, le Fils de Dieu, qu'il descende « de croix, afin que nous croyions à lui. » Pour comble d'iniquité, les soldats qui le crucifièrent se partagèrent ses vêtements, en présence de lui-même.

Et tout cela se dit et se fait devant sa Mère, qui est navrée de douleur, et de qui la compassion accroît grandement la Passion de son Fils, et réciproquement. Elle pendait elle-même en croix avec son Fils, et mieux eût aimé mourir avec lui que vivre davantage. Partout ne sont qu'angoisses et tourments. Ils pouvaient être sentis ; mais narrés, en aucune sorte. Cette désolée Mère se tenait debout, tout joignant la croix de son Fils, entre icelle et la croix d'un des larrons. Elle ne détournait les yeux de dessus son Fils. Elle éprouvait les mêmes angoisses qu'icelui et priait de tout son cœur vers le Père, disant : « Père et Dieu éternel, il vous a plu que mon Fils « fût crucifié. Il n'est plus temps que je vous le « redemande. Ains, vous voyez en quelle angoisse « est, à présent, son âme. Je vous conjure de lui « adoucir sa peine, s'il vous plaît. Père adorable, « je vous recommande mon Fils. » Et le Fils, semblablement, priait le Père pour icelle, et il disait tacitement, à part soi : « Mon Père, vous voyez en « quelle affliction est ma Mère. C'est moi qui dois « être crucifié, non pas elle, et ce néanmoins, elle « est en croix avec moi. Il suffit de ma crucifixion, « puisque c'est moi qui porte les péchés de tout le « peuple. Quant à icelle, elle ne mérite rien de tel.

« Vous la voyez désolée, accablée de chagrin, tout « le jour. Je la vous recommande ; rendez-lui ses « douleurs tolérables. »

Or, étaient proche la croix, avec Notre-Dame, Jehan, Magdeleine et les deux sœurs de Notre-Dame : à savoir, Marie mère de Jacques et Salomé, et peut-être encore d'autres Dames ; lesquelles toutes, et signamment Magdeleine, la bien-aimée Disciple de Jésus, ploraient à chaudes larmes et ne se pouvaient consoler de leur cher Seigneur et Maître. Elles compatissaient au Seigneur et à Notre-Dame, et d'abondant, à soi-mêmes. Souventefois se renouvelait leur douleur, pour ce que leur compassion se renforçait toutes fois et quantes qu'une nouvelle souffrance, en injures ou en actes de violence, se venait adjoindre aux tourments de leur Seigneur.





CONRAD DE SAXE

(† 1279)



Le frère Conrad de Saxe, ou plutôt Conrad de Brunswick, est l'auteur du *Speculum Beatæ Mariæ Virginis*, commentaire de l'*Ave Maria* longtemps attribué à saint Bonaventure. Ce traité est l'un des plus beaux ouvrages que le moyen âge ait produits en l'honneur de Marie. « Dans ce livre singulier, écrit Emile Mâle, la scolastique, « les mauvaises étymologies n'arrivent pas à étouffer la « poésie. L'auteur développe avec un véritable emportement lyrique de splendides métaphores. » (Emile Mâle : *L'art religieux du moyen âge en France ;* 2e édition, P. 1902, p. 276.)

La traduction du douzième chapitre, que nous donnons ici, est faite d'après l'édition de Quaracchi (in-16, 1902). Une traduction complète du *Speculum* a été donnée en 1854 par Berthaumier. (Paris, Vivès.)



MARIE, VERGE FLEURIE

Le Seigneur est avec vous. Le Seigneur fut vis-à-vis de Marie dans des rapports analogues à ceux de la fleur avec la tige qui la porte. C'est que Marie est la tige dont parle Isaïe (XI, 1) : *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur s'épanouira*

au sommet de la tige. Ayons ces paroles présentes à l'esprit, et parlons successivement du rejeton et de la fleur.

Considérons d'abord que ce rejeton, verge royale, n'est autre que la Vierge Marie, comme l'a établi saint Ambroise qui, parlant de la bienheureuse Vierge, dit : « Et toi, qui as engendré le Seigneur, tu t'es « élevée comme une verge au milieu du peuple d'Is- « raël, tu t'es dressée et tu as fleuri comme le reje- « ton de la tige de Jessé, tu t'es montrée verdoyante « et féconde comme la verge d'Aaron. » Oui, pour ceux qui débutent dans les sentiers de la pénitence, Marie est comme la colonne odoriférante qui s'élève des parfums embrasés ; pour ceux qui sont plus avancés en chemin, elle est comme une verge de bois ; pour ceux qui ont atteint les sommets de la perfection, elle est comme un sceptre d'or ; enfin, elle est comme une verge de fer pour les démons.

Pour ceux qui débutent dans les sentiers de la pénitence, Marie est comme la colonne odoriférante qui s'élève des parfums embrasés. C'est elle dont parle le Cantique des cantiques (III, 6) en disant : *Qui est celle-là qui monte du désert comme une colonne de fumée, parfumée de myrrhe et d'encens et de toute la poudre du marchand ?* Le désert, c'est le cœur du pécheur, où ne croissent ni la grâce, ni les vertus ; la fumée représente les aspirations de nos âmes au pardon, et la bienheureuse Vierge Marie monte du désert comme une colonne de fumée quand, pour présenter nos hommages à Dieu, elle se charge

de ces aspirations, où entrent la myrrhe avec la contrition, l'encens avec la confession, et toute la poudre du marchand avec la satisfaction aux mille formes. La très pieuse Vierge Marie ne trouve aride aucun désert, méprisable aucun pécheur, et, partout où elle passe, elle laisse, comme le plus exquis des parfums, l'espoir du pardon. « O Marie, dit excellemment « saint Bernard, tu ne te détournes point du pécheur, « si répugnant qu'il soit, tu ne le méprises point, « dès lors qu'il soupire vers toi et que, d'un cœur « pénitent, il te supplie d'intervenir en sa faveur ; « ta main secourable l'écarte du gouffre du déses« poir, tu le nourris d'espérance, et le mépris du « monde entier ne t'empêche point de le tenir dans « tes bras maternels, de le réchauffer dans ton sein, « de ne le rendre à lui-même qu'après l'avoir récon« cilié avec le Juge redoutable. »

A ceux qui s'avancent dans les sentiers de la perfection, Marie apparaît comme une verge ligneuse où les fleurs vont éclore. C'est la verge d'Aaron, dont le bois se couvrit en même temps de fleurs et de fruits. Ces fleurs sont les vertus qui éclosent dans les cœurs, une fois passés les frimas infernaux, et nous pouvons nous écrier avec le Cantique des cantiques (II, 11) : *Voici que l'hiver est passé et que la pluie s'en est allée et a disparu ; dans le pays pointent les fleurs.* Loin de nous l'hiver ! loin de nous l'engourdissement et la tiédeur, qui refroidissent la charité ! aussitôt fleuriront les vertus dans la terre de notre cœur. Oh ! combien de fleurs parèrent la

Vierge féconde, à qui saint Bernard a pu dire : « Dans « le jardin des Saints, tu es un parterre d'aromates « planté par le divin parfumeur ; nos yeux contem- « plent délicieusement en toi les fleurs de toutes les « vertus. » Et, de même que les fleurs désignent les vertus, les bonnes œuvres que celles-ci produisent sont figurées par des fruits, ces fruits dont saint Matthieu a pu dire (VII, 16) : *C'est aux fruits que vous les reconnaîtrez.* Quand donc, grâce aux exemples et aux mérites de Marie, nous produisons les fleurs des vertus et les fruits des bonnes œuvres, c'est que la Vierge Marie nous apparaît elle aussi comme une tige au bois chargé de fleurs et de fruits.

Pour ceux qui ont atteint les sommets de la perfection et que Dieu nourrit des délices de la contemplation, Marie est comme le sceptre d'or qu'Assuérus tendit à Esther, alors que celle-ci, paraissant devant lui avec deux de ses suivantes, s'arrêtait interdite et manquait de s'évanouir. Esther, dont le nom signifie *élevée* ou *cachée*, c'est l'âme contemplative, que Dieu élève jusqu'à lui dans la contemplation et dérobe dans la retraite de sa face aux complots des hommes. Par la contemplation, elle se dirige vers le roi Assuérus, c'est-à-dire vers le Christ roi ; les deux suivantes qui l'accompagnent sont l'intelligence, qui s'avance devant elle par la reconnaissance, et la sensibilité, qui marche derrière elle par l'amour. Parvenue en cette compagnie jusqu'au Christ, l'âme s'arrête interdite et défaut presque dès qu'elle considère la lumière inaccessible de la gloire divine ou la sévé-

rité terrible de la justice éternelle. Le sceptre d'or, le sceptre royal est l'auréenne et royale Vierge Marie, auréenne par la charité et royale par la noblesse, auréenne par la pureté et royale par la justice, auréenne surtout par l'immunité et l'intégrité virginales et royale par l'autorité et la puissance suprêmes. Le Dieu clément tend ce sceptre secourable à l'âme contemplative quand l'heureuse Vierge Marie se présente, pitoyable et douce, à la contemplation et à la dévotion, et rend l'âme capable de n'appréhender plus la justice divine et de supporter la splendeur de la gloire d'en-haut...

La Vierge Marie est enfin comme une verge de fer pour les démons, et vraiment on peut lui dire avec le Psalmiste (Ps. II, 9) : *Tu les gouverneras sous une verge de fer.* O Marie, sceptre d'or pour les âmes pieuses et verge de fer pour les cœurs endurcis, sceptre d'or pour les hommes et verge de fer pour les démons, écarte ceux-ci de notre chemin ! et puisque ta dignité de mère de Dieu te vaut de commander à la fois aux anges et aux démons, empêche ceux-ci de nous nuire et ordonne à ceux-là de nous garder. Sois pour nous une colonne odoriférante au jour de notre conversion, une verge fleurie au temps de nos progrès, un sceptre d'or si nous parvenons à la contemplation, une verge de fer aux heures de danger !...

La Vierge Marie, verge royale, porte quatre fleurs : la fleur de précieuse virginité, la fleur de vertueuse droiture, la fleur de miraculeuse fécondité, la fleur d'immortalité glorieuse.

La fleur de précieuse virginité n'est autre que la virginité même. C'est d'elle que le prophète Isaïe a dit (XXXV, 1) : *La solitude se réjouira et fleurira comme le lys*, car Marie peut vraiment être assimilée à une solitude, elle qui si volontiers se rendait solitaire, elle que l'Ange se réjouit de trouver seule, car, au témoignage de saint Ambroise, « il « n'y eut que lui à la trouver, sans compagne et « sans témoin, dans la retraite où elle se dérobait « à la vue de tous les hommes. » Comment Marie, ce modèle de solitude, s'est réjouie, elle-même l'a dit ; écoutons-la : *Et mon esprit*, dit-elle, *s'est réjoui en Dieu mon Sauveur* (Luc, I, 47). C'est que, grâce à sa virginité, cette solitude a fleuri comme un lis. O lis angélique, fleur céleste, que recherche avec tant de sollicitude l'abeille incomparable dont saint Bernard a dit : « L'abeille qui se nourrit au milieu « des lis, qui habite la patrie fleurie des anges, a « pris son vol vers Nazareth, dont le nom signifie « *fleur*, jusqu'à la fleur de virginité perpétuelle aux « suaves parfums ; elle s'est établie dans son calice « et s'est attachée là... »

Marie a produit une seconde fleur, qui est la vertueuse intégrité des mœurs et de la vie ; écoutons ce qu'elle-même, semble-t-il, en a dit au livre de l'Ecclésiastique (XXIV, 23) : *Mes fleurs sont devenues des fruits d'honneur et de droiture*. Qu'elle est belle, cette fleur de vie vertueuse et honnête, cette fleur des bonnes mœurs et de la droite conduite de la vie ! Et, remarquons-le bien, Marie dit *mes fleurs*, car la

floraison des bonnes mœurs se compose des vertus si diverses dont la présence dans l'âme rend la vie sans reproche. Ce sont elles dont le Cantique des cantiques a dit (II, 12) : *Dans le pays pointent les fleurs*, et ailleurs (I, 16) : *Notre lit est fait de fleurs*. Ah ! puissions-nous trouver ces fleurs dans notre campagne et dans notre lit ! La campagne, c'est l'âme de ceux qui sont engagés dans la vie active ; le lit, celle des contemplatifs. La campagne, c'est l'âme appelée à donner les fruits des bonnes œuvres ; le lit, c'est l'âme admise à jouir du repos de la contemplation. Comme on le voit, que l'âme soit engagée dans la vie active ou dans vie contemplative, elle doit toujours être ornée de vertus... Oh ! combien fleuris furent la campagne et le lit de Marie, puisqu'en elle resplendissait l'éclat de toutes les vertus : « O Marie, « dit saint Bernard, tu es un parterre d'aromates « planté par le parfumeur céleste ; je me réjouis « d'admirer en toi les fleurs merveilleuses de toutes « les vertus, et, parmi elles, l'indicible perfection des « trois plus belles : la violette de l'humilité, le lis « de la chasteté, la rose de l'amour. »

Considérons maintenant en Marie la fleur de miraculeuse fécondité. Cette fleur, c'est le divin Fils de la Vierge lui-même, dont le prophète a dit (Isaïe, II, 1) : *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur s'épanouira au sommet de la tige*. Oh ! qu'elle fut belle à voir, cette fleur, quand elle naquit sans péché, et combien lamentablement elle fut brisée quand elle mourut comme un pécheur, sa naissance

et sa mort étant conformes au texte de Job (XIV, 2) : *Comme une fleur il éclôt et tombe coupé !* Qu'elle fut blanche à l'heure de son épanouissement et vermeille à celle de sa cueille ! Fleur délectable aux anges, fleur indispensable à la vie des hommes, fleur dont saint Bernard a dit : « Le Fils de la Vierge est « une fleur, fleur blanche et vermeille, choisie entre « des milliers, fleur que les anges désirent apercevoir, « fleur dont le parfum seul ressuscite les morts. » Heureuse la forêt qui a produit la tige où cette fleur s'est épanouie ! Plus heureuse la tige qui a donné cette fleur à la forêt ! Heureuse surtout la fleur, sans laquelle ni la tige ni la forêt ne seraient heureuses ! Oui, très heureuse fleur, en laquelle seul l'Esprit du Seigneur s'est reposé, si bien que saint Jérôme a pu dire qu'en dehors d'elle nul ne peut avoir la grâce de l'Esprit saint ! « L'Esprit saint, qui n'avait pu « trouver où se reposer dans la grande forêt du genre « humain, dit en effet le grand docteur, a fait enfin « sa demeure de cette fleur, et maintenant sans le « Christ nul ne peut avoir ni sagesse, ni intelligence, « ni conseil, ni force, ni science, ni piété, ni crainte « du Seigneur... »

Si tu veux tenir cette fleur en main, il te faut fléchir la branche. La fleur est trop haute pour toi, parce qu'elle est divine ; mais la branche peut être fléchie, parce qu'elle est pleine de pitié ; la fleur est rare entre toutes, car elle est unique au ciel et sur la terre ; cependant, comme la plus commune des fleurs des champs, aucune clôture n'en défend l'ap-

proche ; tous les passants peuvent accéder près d'elle ; bien plus : comme la fleur des champs, aucun jardinier ne l'a cultivée. « La campagne, dit saint Ber-« nard, fleurit sans que personne l'y aide, sans que « personne la sème, la bêche, la sarcle, la fume. « Ainsi a fleuri le sein de la Vierge ; ainsi les chastes « et virginales entrailles de Marie ont produit, comme « un pré d'une éternelle verdeur, une fleur dont la « beauté ne se peut flétrir, dont la gloire n'aura point « de fin. »

Considérons enfin en Marie la fleur d'immortalité glorieuse. La verge d'Aaron, dont le livre des Nombres nous dit qu'elle portait à la fois des fleurs et des fruits, semble bien ici l'image de Marie, la verge indiquant la rectitude de Marie, les fleurs la beauté de son corps glorifié et les fruits la béatitude de son âme. Le corps, ou mieux la chair, fleurit au temps de la jeunesse, comme le dit le Psalmiste (Ps. LXXXIX, 6) : *Elle fleurit le matin et passe.* La mort la fait périr, comme le dit Isaïe (XL, 8) : *La fleur s'est desséchée comme le foin et est tombée.* Mais elle refleurira au jour de la résurrection glorieuse, selon ce que dit encore le Psalmiste (Ps. XXVII, 7) : *Ma chair a refleuri.* Or, au témoignage de plusieurs saints docteurs, qui ont vu la probabilité de ce mystère glorieux et se sont attachés à en prouver la convenance, si propre à toucher la piété des fidèles, la bienheureuse Vierge Marie est montée au ciel avec son corps, qui s'est ainsi trouvé glorifié d'avance en même temps que son âme... Marie peut ainsi dire dès maintenant :

Ma chair a refleuri et nous pouvons admirer à la fois sa fleur et son fruit : la fleur de son corps glorifié et le fruit de son esprit béatifié ; celle-là revêtue de splendeur corporelle, celui-ci tout rempli de béatitude spirituelle.

D'ailleurs, à chacune des quatre sortes de fleurs dont est ornée la Vierge Marie correspond un fruit différent : à la fleur de virginité s'associe le fruit de fécondité maternelle ; à la fleur de droiture se mêle le fruit de l'humilité ; la fleur de l'humanité se double chez son fils du fruit de la divinité ; enfin, à la fleur d'immortalité corporelle se joint le fruit des jouissances spirituelles. Qui de nous n'aimerait ces fleurs écloses sur la verge virginale ! qui ne voudrait cueillir dans le jardin immaculé ces fleurs bienheureuses dont la vue et la cueille ont fait dire à saint Bernard : « Tes entrailles sacrées, ô Marie, sont pour nous « un jardin de délices, car nous y cueillons des « fleurs de joie toujours nouvelle, toutes les fois que « nous revoyons en esprit la douceur ineffable qui en « a flué sur l'immense univers. » O très douce Vierge Marie ! le Seigneur est vraiment avec toi dans des rapports analogues à ceux de la fleur avec la tige qui la porte. Obtiens du Seigneur qu'il soit avec moi — que dis-je ? avec nous tous, — et réjouis nos yeux de la plus belle des fleurs : le Christ, ton divin Fils !





JACQUES DE MILAN

(Seconde moitié du XIIIe siècle)



Le frère Jacques de Milan est l'auteur du *Stimulus amoris* (*L'aiguillon d'amour*), petit traité sur la perfection et les obstacles dont il faut triompher pour y atteindre. Cet ouvrage figure souvent parmi les Œuvres de saint Bonaventure, dont il s'inspire d'ailleurs ouvertement. La forme est assez inégale, et l'auteur n'évite pas toujours l'affectation, mais les pages qu'on va lire comptent parmi les plus belles de la mystique médiévale. Elles sont traduites sur le texte de la *Bibliotheca Franciscana ascetica Medii ævi*. (Tome IV, Quaracchi, 1905; p. 77.)



MÉDITATION POUR LE VENDREDI-SAINT

Près de la croix de Jésus se tenait sa mère, dit l'Evangile selon saint Jean (XIX, 25). O Notre-Dame, où vous tenez-vous ? Est-ce bien seulement près de la croix ? N'est-ce pas plutôt sur cette croix même,

avec votre Fils, sur cette croix où vous avez été attachée avec lui ! Il a été crucifié dans son corps, mais vous l'avez été dans votre cœur, et les blessures qui s'étaient éparpillées sur son corps entier n'ont plus formé qu'un tout dans votre cœur. C'est ici, ô Notre-Dame, que votre cœur a été percé d'une lance, après avoir été cloué, couronné d'épines, bafoué, vilipendé, accablé d'outrages, abreuvé de vinaigre et de fiel. O Notre-Dame, pourquoi donc êtes-vous venue vous immoler pour nous ? La passion de votre Fils n'était-elle pas suffisante, sans qu'il fallût y ajouter la crucifixion de sa mère ? O cœur débordant d'amour, pourquoi t'es-tu mué en douleur ? Je regarde en effet votre cœur, ô Notre-Dame, et je vois que ce n'est plus un cœur, mais un mélange de myrrhe, d'absinthe et de fiel. Je cherche la mère de mon Dieu, et je ne vois plus que des crachats, des traces de coups et des blessures, car voilà ce que vous êtes devenue. O mère pleine d'amertume, qu'avez-vous fait ? Pourquoi avez-vous changé le vase de la sainteté en vase du châtiment ? O Notre-Dame, pourquoi n'êtes-vous pas solitaire en votre chambre ? Pourquoi êtes-vous venue au Calvaire ? Ce n'est certes pas votre habitude, ô Notre-Dame, d'assister à de tels spectacles. Pourquoi donc la réserve virginale ne vous a-t-elle pas arrêtée ? Pourquoi n'avez-vous pas été retenue par la crainte féminine, par l'horreur du crime ici perpétré, par l'infamie du lieu, par la plèbe grouillante, par la détestation du mal, par la véhémence des clameurs, par la vésanie de tant d'insensés, par la cohorte des démoniaques ?

Vous n'avez rien considéré de tout cela, ô Notre-Dame, parce que votre cœur ne vous appartenait plus, du fait de la souffrance qu'il endurait ; vous étiez hors de vous, plongée dans l'affliction de votre Fils, dans les blessures de votre unique enfant, dans la mort de votre bien-aimé. Votre cœur ne percevait rien de la foule, de sa poussée, de ses clameurs ; rien de l'horreur du lieu. Il ne voyait que le flanc percé du divin crucifié, les trous creusés par les clous dans ses membres, sa chair livide et douloureuse. Revenez en arrière, ô Notre-Dame, de peur qu'en perdant notre pasteur, nous ne vous perdions, vous aussi ! Que ferions-nous si, en une heure, nous étions privés de nos deux guides ? Il n'est point d'usage, ô Notre-Dame, que les femmes soient condamnées à une telle mort, et nulle sentence n'a été prononcée contre vous.

Mais à quoi bon ces paroles ! vous ne pouvez les entendre, ô Notre-Dame, car vous êtes toute pleine d'amertume et votre cœur est entièrement tourné vers la Passion de votre Fils. O chose étrange ! vous êtes tout entière dans les blessures du Christ, et le Christ crucifié est tout entier au plus profond de votre cœur. Comment peut-il se faire que le contenant soit ainsi dans le contenu ? O homme, que ton cœur soit d'abord brisé par la douleur, si tu veux le comprendre. Laisse-le défoncer par les clous et par la lance, et la vérité entrera par l'ouverture béante des plaies. Le soleil de justice n'entre pas dans un cœur fermé. O Notre-Dame de douleur, blessez notre cœur et renouvelez en lui la Passion de votre Fils. Joignez votre

cœur blessé au nôtre, afin qu'avec vous et comme vous nous soyons atteints par les blessures de votre Fils. Ou plutôt que n'ai-je ce cœur même à la place du mien, ô Notre-Dame ! que ne puis-je, partout où je vais, vous voir toujours sur la croix de votre Fils, percée des mêmes clous que lui ? O Notre-Dame, si vous ne voulez me donner ni votre Fils, ni votre cœur blessé, accordez-moi du moins, je vous prie, les blessures de votre Fils, les outrages, les mépris, les opprobres qui s'abattirent sur lui et l'atroce retentissement qu'eut en vous tout cela. Quelle est la mère, en effet, qui, le pouvant, n'enlèverait un tel fardeau de ses épaules et de celles de son fils pour en charger le dernier de ses serviteurs ? Si vous en sentez trop l'enivrement et ne voulez point vous en priver, vous-même et votre Fils, pour en gratifier autrui, associez-moi du moins, ô Notre-Dame, quelque indigne que j'en sois, à ces ignominies et à ces blessures ! souffrez d'avoir, pour vous et votre Fils, cette consolation de sentir vos peines partagées ! Oh ! quel bonheur serait le mien, si je pouvais du moins être associé à vos propres blessures ! Dites-moi en effet, ô Notre-Dame, s'il peut se rencontrer aujourd'hui rien de plus grand que d'avoir le cœur uni à votre cœur entr'ouvert et au corps perforé de votre Fils ? Votre cœur n'est-il pas plein de grâce ? Et s'il est entr'ouvert, comment cette grâce ne coulerait-elle pas dans un cœur qui lui serait uni ? Votre Fils n'est-il pas la gloire des bienheureux ? Et s'il est perforé, comment la douceur de cette gloire n'embaumerait-elle pas un cœur qui

lui serait uni ? Je ne conçois pas qu'il en puisse être autrement ; je crains seulement d'être parfois bien loin de vous et de votre Fils, alors que je crois être tout près.

O Notre-Dame, pourquoi ne pas m'accorder ce que je demande ? Si je vous ai offensée, que la justice vous fasse blesser mon cœur ! Si je vous ai bien servie, donnez-moi, je vous prie, des blessures pour salaire. Où donc est votre pitié, ô Notre-Dame ! où donc votre clémence sans bornes ? Pourquoi vous montrez-vous cruelle envers moi, vous qui fûtes toujours benoîte envers tous ? Pourquoi devenez-vous avare pour moi, vous qui fûtes toujours libérale et magnifique ? Je ne vous demande, ô Notre-Dame, ni le soleil ni les étoiles, mais seulement des blessures. Que signifie cette étrange avarice, qui refuse des blessures ? Enlevez-moi la vie du corps, ô Notre-Dame, ou blessez mon cœur. J'ai honte en vérité de voir mon Seigneur blessé, et vous, ô Notre-Dame, blessée de ses blessures, et de poursuivre un tranquille chemin, moi, le plus vil de vos serviteurs. Mais je sais ce que je ferai : sans solliciter l'appui de personne, je me jetterai à vos pieds, avec larmes et cris, et je répéterai ma demande jusqu'à ce que vous soyez lassée de mon importunité. Alors vous me donnerez satisfaction, ou bien vous me frapperez pour que je m'en aille, mais je demeurerai là pour recevoir vos coups, jusqu'à ce que je sois blessé de toutes parts, car je ne demande rien d'autre que des blessures. Si, au lieu de me frapper, vous essayez de me blandir,

je demeurerai ferme en mon obstination, je recevrai vos blandices, et ces blandices mêmes blesseront mon cœur de votre amour. Si vous prenez enfin le parti de ne rien dire et de ne rien faire, mon cœur sera blessé de tristesse et de douleur, et de la sorte je ne m'éloignerai pas sans blessure. Ainsi soit-il !





JACOMINO DE VÉRONE

(XIIIe Siècle)



La vie de Jacomino de Vérone est entièrement inconnue, et l'on ignore même le siècle où il vécut. Toutefois Ozanam, qui a révélé son existence, a cru pouvoir le comprendre parmi les *Poètes franciscains en Italie au treizième siècle*, et, plus près de nous, Thode, dans son *Franz von Assisi und die Aufänge der Kunst der Renaissance in Italien*, l'a maintenu au nombre des précurseurs de Dante, ce qui le place avant 1308, dernière date à laquelle peut avoir été achevé l'*Inferno.*

Jacomino est l'auteur de deux histoires rimées, l'une sur l'Enfer, l'autre sur le Paradis. Ces deux compositions, écrites en dialecte véronais, semblent destinées à la foule qui s'attroupait autour des chanteurs populaires sur les places et les marchés. Elles ont en effet, remarque Ozanam, « toute la forme de ces Chansons de Geste qui faisaient « le tour de l'Europe du treizième siècle. Les vers de « treize syllabes, rangés quatre à quatre en stances termi- « nées par les mêmes rimes, rappellent les alexandrins et « les tirades monorimes de nos vieux poèmes. On reconnaît « même, au commencement et à la fin, l'imitation de ces « passages où les romanciers s'efforcent de réveiller la « curiosité de leur auditoire par les grands récits qu'ils

« promettent et par le mépris qu'ils font de leurs devan-
« ciers et de leurs rivaux (1). »

La présente traduction du poème sur l'Enfer a été faite sur le texte donné par Mussafia : *Monumenti autichi di dialetti italiani*; Vienne, 1864. Ce texte est plus correct et plus complet que celui d'Ozanam, publié dès 1850 dans les *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie, depuis le VIII*e *siècle jusqu'au XIII*e. Celui-ci pourra cependant être consulté pour ses rapprochements avec la *Divine Comédie*.

Un bon résumé du poème sur le Paradis a été donné par Ozanam dans ses *Poètes franciscains en Italie au XIII*e *siècle* ; 6e édition, P., 1882 ; pp. 125-129.



DE BABYLONE, CITÉ INFERNALE, DE SA TURPITUDE ET DE QUELLES PEINES LES PÉCHEURS Y SONT PUNIS A JAMAIS

A l'honneur du Christ, Seigneur et Roi de gloire,
Et pour le bien de l'homme je veux conter une histoire ;
Qui souventes fois l'aura bien en mémoire
Contre le faux ennemi remportera grande victoire.

Voici l'histoire : je vais vous dire des nouvelles
De la cité d'enfer, combien elle est fausse et félonne ;
Babylone la grande est le nom dont elle s'appelle,
Suivant ce que les saints ont dit et raconté.

(1) Ozanam : *Les poètes franciscains en Italie au treizième siècle ;* 6e édition, P., 1882, p. 116.

Or, quand vous aurez entendu l'histoire et commentaire,
Comment cette cité est construite en chacun de ses cantons,
Peut-être obtiendrez-vous de Dieu quelque pardon
De vos péchés, par un vrai repentir.

Et ce que je vais dire, prenez-y bien garde,
Ce seront paroles exprimées en langage figuré ;
Je veux vous en faire une lecture
Dont l'audition ou la vue vous paraîtront fort dures.

Néanmoins, quiconque en l'école spirituelle
Voudra entrer, sans s'arrêter au seuil,
Pourra bien en appliquer au moins une petite ligne
A sa propre vie, je crois, avant qu'il meure.

Commençons donc à lire cet écrit nouveau
Sur la cité du mal, par figure et par glose,
Et prions le divin Docteur de tout art
Qu'il rende cet écrit profitable en nous !

Le roi de cette terre est cet ange rebelle
De Lucifer, qui dit : « Au ciel je placerai mon trône
« Et je serai semblable au haut Seigneur Dieu »,
Ce qui le fit chasser du ciel avec tous ses suivants.

La ville est grande et haute et longue et compacte,
Pleine de tout mal et de toute misère ;
Tous les saints tiennent pour certain et pour assuré
Que quiconque entre là en doit sortir en hâte.

Au profond de l'enfer elle est placée,
De résine et de soufre toujours embrasée,
A ce point que si toute l'eau de la mer y était jetée,
Elle brûlerait aussitôt comme cire fondue.

Au milieu coulent des eaux troubles,
Plus amères que le fiel, mêlées de poisons,
De toutes parts entourées d'orties et d'épines
Aiguës comme des couteaux et plus tranchantes que des épées.

Au-dessus de la cité s'étend un ciel rond
D'acier et de fer, d'andragène (1) et de bronze,
Appuyé sur un cercle de rochers et de montagnes
Sans issue permettant de s'enfuir au pécheur.

Une porte est dans ce roc, avec quatre gardiens :
Triphon et Mahomet, Barachin et Satan,
Si agressifs, si cruels et si grossiers
Qu'on peut tenir pour bien malheureux ceux qui tombent entre leurs mains.

La porte est surmontée d'une tour très élevée
Sur laquelle se tient une sentinelle
Qui ne laisse jamais passer qui que ce soit
Dont le destin n'ait été de venir là, de quelque point de l'univers.

(1) Métal ou alliage non identifié.

Et voici chose étrange et digne de tout étonnement :
Ce gardien ne dort jamais, mais tout le temps veille,
Faisant nuit et jour fonction de portier
Et ne laissant point aller ses gens à l'aventure.

Qui plus est : sans cesse on l'entend dire et crier :
« Prenez garde qu'entre vous ne règne félonie !
« Tenez la porte close et gardez bien les passages et le chemin !
« Que nul de vos gens ne s'échappe !

« Mais si quelqu'un vient à vous, comme s'il s'agissait d'un grand personnage
« Allez à sa rencontre avec l'allégresse au front !
« Que la porte soit ouverte et le pont baissé,
« Et qu'il entre dans la ville au milieu des chants de triomphe !

« Mais qu'on le fasse assavoir au roi Lucifer
« Afin qu'il s'occupe de le faire pourvoir
« D'un réduit ténébreux fait pour l'expiation,
« Conformément à ses méfaits et à ses démérites ! »

O malheureux, mauvais, dolent, maudit
Quiconque aura le triste honneur d'être mis là !
Il ne m'appartient point d'en parler, mais je peux bien vous assurer
Que je ne l'en féliciterai pas ; qu'il s'en charge lui-même !

Que ce spectacle pourtant me soit présent à l'esprit
et au cœur,
Si la loi du haut Seigneur Dieu n'est point mensongère,
Afin que me semble cruel et mauvais ce lieu
D'où la louange est bannie à tout jamais !

A peine est-il entré, qu'aussitôt
On lui lie les mains et les pieds derrière le dos,
Puis on le présente au roi de la mort
Sans rémission, en le battant très fort.

Celui-ci fait venir un de ses perfides ministres
Qui le met en prison, selon ce qui est écrit,
En un puits plus profond que le ciel n'est élevé
au-dessus de l'abîme,
Pour y être à toute heure tourmenté et affligé.

Si grande est la puanteur qui sort de l'orifice
Que tout ce qu'on peut dire équivaut à rien,
Que l'homme qui seulement en approche ou le touche
N'a plus jamais en aucun temps le souffle libre.

Jamais on ne vit, en aucun temps,
Lieu ou quoi que ce soit si fétide,
Si bien que, de mille lieues de distance et plus, on sent
La puanteur et l'infection qui sortent de ce puits.

Là sont en grand nombre couleuvres, lézards, crapauds et serpents,
Vipères et basilics et dragons mordants,

Dont la langue et les dents sont plus affilés qu'un rasoir,
Qui mangent tout le temps et tout le temps ont faim.

Là aussi des démons avec de grands bâtons
Qui rompent les os, les épaules et les flancs du damné ;
Ils sont cent fois plus noirs que des charbons,
Si les récits des saints sermons ne sont pas mensongers.

Si horrible à voir est cette cruelle compagnie
Qu'il serait plus agréable d'être, par monts et par vaux,
Chassé à coups d'épines de Rome jusqu'en Espagne
Que de rencontrer un seul de ceux-ci dans la campagne.

Ils sont là à toute heure, celle du coucher comme celle du réveil ;
Un feu horrible s'échappe de leur bouche ;
Ils ont le front cornu, les mains velues ;
Ils hurlent comme les loups et aboient comme les chiens.

Quand le coupable est là et qu'il leur est remis,
Ils le jettent en une eau d'une si grande froidure
Qu'un jour y semble un an, comme le dit l'Ecriture,
Puis ils le mettent dans une fournaise.

Et quand il est dans le feu, il voudrait retourner
dans l'eau,
Tant ce feu lui paraît cruel, féroce, ardent et âpre,
Car il n'a jamais le moindre instant de répit
Sans pleurs, sans misère, sans peine atroce.

Tandis qu'il est ainsi tourmenté, survient un cuisinier
Nommé Beelzébut, un des pires de l'endroit,
Qui le met à rôtir, comme porc gras, au feu,
Traversé d'un grand épieu de fer pour qu'il cuise
plus vite.

Puis ce diable prend de l'eau, du sel, de la suie,
du vin,
Du fiel et du fort vinaigre, du poison et du venin,
Et en fait un plat si bon et si fin
Que tout chrétien lève les yeux vers le divin Roi.

Au roi de l'enfer il l'envoie en suprême hommage ;
Celui-ci y mord et crie de toutes ses forces au valet :
« Je ne donnerais pas de ce plat une figue sèche,
« Car la chair en est crue et le sang vermeil et frais.

« Mais retourne-t'en bien vite
« Et dis à ce félon cuisinier que je ne trouve pas le
morceau bien cuit ;
« Qu'il doit le mettre, en l'autre sens,
« Dans ce feu qui brûle sans cesse, jour et nuit.

« Et surtout dis-lui bien encore de ma part
« Qu'il ne me l'envoie plus et le laisse brûler toujours,
« Et qu'il ne soit si négligent ni paresseux à ce faire
« S'il ne veut s'exposer à pareil sort, et pis encore. »

Beelzébut n'est point contrarié de ce message ;
Il met sa victime en un feu qui brûle de si terrible
façon
Qu'il n'est homme vivant ici-bas sous le ciel
Qui puisse en éteindre une seule étincelle.

Jamais on ne vit, jamais on ne verra
Feu si grand ni si terrible que ce feu ;
Ni or, ni argent, ni château, ni ville
N'y peuvent soustraire ceux qui meurent en péché.

Si grand est ce feu, si grandes sa flamme et son ardeur,
Que la pensée défaut à le décrire :
Il ne rend nul éclat, car telle est sa nature,
Mais il est noir, fétide, et plein de toutes sortes de
choses malpropres.

Et de même que n'est rien, comparé au feu terrestre,
Celui qu'on peint sur du papier, sur un mur ou sur
quoi que ce soit,
Tel le feu de l'enfer, quand on le compare au nôtre.
Que Dieu nous garde de ses flammes, afin qu'elles
ne puissent nous nuire !

Et de même que dans l'eau vivent les poissons,
Ainsi vivent dans ce feu d'horribles vers
Qui s'attachent aux pécheurs jetés là
Et leur mangent les yeux et la bouche, les côtes et les jarrets.

Là tous les démons se crient entre eux à tue-tête :
« Attise, attise le feu ! Malheur à qui s'arrête ! »
Jugez quelle doit être la délectation
Du misérable pécheur, héros de cette fête !

Un diable crie, l'autre lui répond ;
L'un bat le fer, l'autre coule le bronze,
D'autres attisent le feu, d'autres courent tout autour,
Pour tourmenter le pécheur et la nuit et le jour.

En dernier lieu sort un grand et affreux diable
Du profond de l'abîme ; ce compagnon de Satan
A trente pas de haut et un bâton à la main,
Comme pour bénir l'escarcelle du faux chrétien.

Il dit à haute voix : « Que chacun accoure au gain,
« Car il importe fort qu'aucun de nous ne soit en perte ;
« Malheur à celui qui ne veut pas nous suivre
« Et qu'il ne s'étonne pas s'il subit quelque dommage ! »

Tous les diables répondent : « Très bien ! très bien !
« Voilà une bonne nouvelle ! puisse-t-elle se réaliser vivement !

« Tu te mettras à notre tête pour être notre guide
« Et maudit soit celui qui ferait le couard ! »

Et voilà qu'accourent en foule sur les lieux des diables
plus terribles,
Les démons ordinaires ne convenant pas pour cette
tâche.
Ils se crient entre eux : « Tue-le ! Tue-le ! Tue-le !
« Que cette tête de faux bonhomme ne puisse s'échap-
per ! »

L'un saisit une pelle, l'autre prend un râteau,
Celui-ci un tison enflammé, celui-là lance ou couteau ;
Ils ne cherchent point la protection d'un bouclier,
d'un casque ou d'autre coiffure,
Pourvu qu'ils aient un couperet, une pioche, une
fourche ou un marteau.

Ils sont si cruels et si coutumiers de mal faire
Qu'aucun de ces mal-nés ne daigne attendre l'autre ;
Ceux qui sont en avant sont les plus enragés,
Courant comme chiens dressés à la chasse.

Le damné pense alors qu'il ferait bon sortir du jeu,
Quand il voit tant de démons courir à sa poursuite
Qu'on s'étonnerait d'en voir un seul rester en place
Et ne point le poursuivre en criant : « Au feu !
au feu ! »

Ainsi font-ils tous, et le vacarme est tel
Qu'il suffirait à punir grandement le pécheur ;
Un diable est-il mauvais, l'autre est de beaucoup pire,
Et que Dieu confonde le moins mauvais d'entre eux !

Je ne veux ni ne peux dire qui sont le meilleur et le pire,
Car tous sont diables et ministres de l'enfer ;
L'été, tout aussi bien que l'hiver,
Ils tourmentent l'homme en ce feu éternel.

Ceux qui sont les plus coupables
Au milieu de la cité ont placé leur résidence ;
Tous les autres les adorent comme s'ils étaient Dieu,
Se tenant à genoux à leurs pieds.

Aussi chacun emploie-t-il toute sa volonté
A faire le plus de mal qu'il peut, et ne s'épargne guère,
Ce qui donne au damné profonde douleur
De se voir entouré de cette gent cruelle.

On le vise horriblement en pleine face,
On le prend par la tête pour le jeter à terre ;
Celui qui est loin voudrait être tout près
Pour assouvir furieusement sa haine sur lui.

L'un le frappe aux bras, l'autre le frappe aux jambes,
D'autres lui rompent les os à coups de bâton, d'épieu,
De pioche, de pelle, de couperet, de bêche.
Son corps se couvre tout entier de larges plaies.

Le pauvret, quasi mort, tombe à terre ;
Il pleure, mais en vain : le pire des démons est devant lui,
Qui lui passe un licol au cou et une corde dans le nez
Et le traîne au grand trot à travers la ville entière.

Pensez combien alors le pécheur se désespère
De ne pouvoir attendre pardon de cette gent féroce,
Mais bien peine sur peine, feu et prison cruelle,
Qu'il a le triste espoir d'être à jamais son partage.

Aussi serait-il meilleur pour le malheureux damné
D'être mort mille heures que vivant une seule ;
Il n'a ni parents, ni proche, ni ami
Qui puissent lui donner aide qui vaille une figue.

Voulez-vous avoir idée des moqueries
Dont use l'horrible gent à chaque instant du jour ?
Les diables se disent l'un à l'autre : « Il l'a bien mérité !
« Tant il aimait peu sur terre l'œuvre de Dieu !

« Mais le temps est venu pour lui d'être déçu,
« Où rien de bien ne lui arrivera plus,
« Car, même s'il nous donnait une montagne d'or,
« Il ne sortira jamais plus de ce lieu.

« Et dès lors, tant que les masses et les armes ne viendront pas à manquer,
« Nous le ferons souffrir avec ce qui lui servit à faire le mal. »

C'est pourquoi commence alors à soupirer très fort
Le malheureux pécheur, et à dire à haute voix :

« O misérable, méchant, dolent et malotru que je suis !
« A quels cruels ministres me voici donc livré !
« Plût au Créateur que je ne fusse jamais né !
« Je ne serais pas venu en ce triste lieu.

« Maudits soient l'heure, la nuit, l'instant
« Où ma mère et mon père me conçurent !
« Et celui qui me tint aux fonts du baptême
« Et ne m'y noya pas, pourquoi n'est-il pas là ?

« Mais j'en suis venu à ce point que rien ne m'est plus,
« Qu'il n'y a plus pour moi de Noël, d'Epiphanie ou de Pâques.
« Ah ! celui qui cherche la mauvaise fortune
« S'épuise bien vainement, car je l'ai bien toute, à moi seul ! »

Combien volontiers le misérable prendrait la fuite !
Mais il est impuissant, et la voie fait défaut,
Car une fois que le diable tient quelqu'un en sa baillie,
Tout l'or du monde ne l'en pourrait jamais tirer.

C'est pourquoi l'infortuné tourne et vire,
Ne trouvant repos, ni lieu bon ou beau,
Car tout ce qui est là lui est mort et fouet ;
Il est comme la chèvre qu'attendent seulement le bâton et le coutelas.

Tous les démons l'entourent de tous côtés
Avec bâtons de fer plus pesants que le plomb
Et lui en donnent tant de coups en long et en large
Qu'il vaudrait mieux qu'il fût encore à naître en ce monde.

« Prends donc maintenant, disent-ils au damné, tes fils et ta femme,
« Tes amis et tes parents, tes armes et tes destriers,
« Les manoirs et les châteaux que tu as laissés !
« Tout cela doit venir en aide à son seigneur et maître. »

Mais c'est là déception, car mon cœur me le dit,
Si l'on doit tenir pour vraie la parole du haut Seigneur Dieu
Que rapportent les saints Jean, Luc, Marc et Matthieu,
Que l'homme qui va en enfer ne revient jamais en arrière.

De tous ceux qui sont là, nul ne peut aider l'autre,
Car chacun a déjà trop de pourvoir à soi-même.
Et laissez-moi vous dire encore une chose, qui me semble
Ne pas être de nature à faire rire ou plaisanter :

Il en est des damnés comme du pré
Que les bêtes tondent tout le jour jusqu'au plus ras du sol

Et qui, tout aussitôt, comme vous le savez bien,
Fournit une nouvelle pâture, plus drue et plus verdoyante.

La plus grande peine dont souffre le misérable,
C'est de penser que jamais ne finiront
Le feu de l'enfer et l'ardent chemin
Dans lequel il brûle jour, nuit et matin.

Encore en ce lieu, qu'on ne sait comment nommer,
Le fils rencontre son père, et maintes fois ils se querellent :
« Père, dit le fils, que Dieu, qui porte couronne au ciel,
« Te maudisse dans ton âme et dans ton corps !

« Car tant que je fus au monde tu ne me châtias point,
« Mais tu m'encourageas toujours à progresser dans le mal
« Et me donnas à foison de l'or et de l'argent ;
« C'est ce qui m'a jeté en si cruel brasier.

« Et je me rappelle bien avec quel empressement
« Tu me poursuivais à grands coups de bâton
« Distribués à ta guise, à tort ou à raison,
« Quand je ne trompais point nos amis et voisins. »

Le père lui répond : « Fils maudit,
« C'est pour t'avoir voulu trop de bien que je me vois mis en ce lieu.

« J'ai abandonné Dieu et jusqu'à moi-même
« Pour me livrer à la rapine, à l'usure et aux maltôtes.

« Jour et nuit j'endurai de grandes peines
« Pour acquérir les châteaux, les tours et les palais,
« Les monts et les campagnes, les bois, les vignes, les clos,
« Afin que, dans ta vie, tu sois plus grandement à l'aise.

« J'ai tant pensé à toi et tant peiné pour toi,
« Beau doux fils, (que Dieu te maudisse !)
« Que des pauvres de Dieu je n'eus jamais souvenance,
« Si bien que je les ai laissés mourir dans la rue, de faim et de soif.

« Mais à quoi bon ! je me trouve fol et dément,
« Car il ne me sert de rien de me plaindre et de discuter,
« Et je suis bien payé de tout ce que j'ai fait
« Puisque je reçois au quadruple la monnaie de ma pièce. »

La lutte entre eux est grande et forte
Comme s'ils voulaient se donner l'un à l'autre la mort ;
S'ils pouvaient l'un l'autre en venir aux dents,
Ils se mangeraient le cœur dans la poitrine.

Si grandes sont les peines de ce feu ardent
Que si j'avais mille ou cinq cents bouches

Parlant tout le temps, nuit et jour,
Je serais impuissant à les décrire, n'en doutez nullement.

O vous, gent cruelle qui demeurez dans le péché,
Comment pourrez-vous endurer ces peines auxquelles vous ne voulez penser ?
Le moindre mal de dent vous fait crier tout le jour,
Comment endurerez-vous jamais la souffrance éternelle ?

Mais je veux vous donner un conseil, que vous suivrez si vous voulez :
Faites pénitence, tant que vous le pouvez !
De vos péchés repentez-vous devant Dieu !
En persévérant dans ce sentiment vous éviterez les peines de l'enfer.

Car le mal et le bien sont là, devant vous ;
Rejetez l'un, attachez-vous à l'autre !
Le mal mène à la mort avec l'ange perdu,
Le bien donne vie au ciel avec le bon Jésus.

Et pour que vos cœurs ne s'endorment point dans une sécurité trompeuse,
Sachez que ce ne sont pas là fables ou dits de jongleur ;
Jacomino de Vérone, de l'Ordre des Mineurs,
L'a composé de textes, de gloses et de sermons.

Mais vous avez tout à fait compris les raisons qui
m'appuient ;
Maintenant prions tous ! qu'à celui qui a fait le sermon
Et à vous, qui l'avez entendu avec grande dévotion,
Le Christ et sa Mère donnent rétribution !



SALIMBENE

(Né le 9 Octobre 1221 — Mort après le 8 Septembre 1287)



Salimbene est un Franciscain de si peu stricte observance qu'il semble ne pouvoir être admis ici que par suite d'une de ces inconséquences dont il s'est d'ailleurs fort bien accommodé de son vivant. « Il est amusant, par exemple », dit de lui E. Jordan, « de comparer le gré in- « fini qu'il se sait de professer la pauvreté absolue, avec « l'idée tout à fait médiocre qu'il se fait de cette pauvreté. « Il la considère surtout comme un titre aux faveurs tem- « porelles de la Providence et une créance sur la richesse « des autres ; elle consiste à ne rien posséder, mais à rece- « voir beaucoup ; et si le monde allait comme il le doit, « les frères mineurs vivraient *convenablement et décem-* « *ment, avec tout le nécessaire en abondance*. Avec tous « les menus défauts dont il n'a garde de se corriger : « l'amour de ses aises, la gourmandise, la paresse, la curio- « sité, le goût des médisances et des propos salés, il offre « l'image d'un homme resté très attaché aux petites choses « de ce monde, après avoir, par état, renoncé aux plus « grandes. » L'historien s'en réjouit assez volontiers, car Salimbene a promené ses yeux de bien des côtés, ses oreilles ont recueilli tous les échos du chemin et sa plume s'est montrée inlassable à tout transcrire, ce qui fait de sa *Chronique* un document d'un incomparable intérêt. Puis, si l'écrivain paraît très loin de nous par l'incroyable faci-

lité avec laquelle il accueille les histoires les plus invraisemblables, à d'autres égards il est presque un de nos contemporains. Dans les milieux qu'il nous montre, comme le remarque encore E. Jordan, « on pratiquait ces qualités « que l'Italie moderne a conservées, et qui atténuent chez « elle les conflits les plus fondamentaux : la facilité des « rapports privés, la répugnance à pousser les choses à « l'extrême, la faculté de se contenter du vague et du « provisoire, et d'user par l'ajournement les questions irri« tantes, au lieu de s'acharner à en découvrir ou à en « imposer une solution (1). »

Pendant longtemps la *Chronique* de Salimbene n'a été connue que par l'édition assez incomplète publiée à Parme en 1857. De 1905 à 1913 Holder-Egger en a donné le texte complet dans les *Monumenta Germaniae Historica* (Scriptorum vol. XXXII). Malheureusement cette publication n'a pas été faite avec tout le soin désirable, et l'on attend avec impatience l'édition que prépare depuis de longues années déjà A. Boselli pour la collection des *Fonti per la Storia d'Italia.*



LE ROI SAINT LOUIS CHEZ LES MINEURS

L'an du Seigneur 1248, vers la fête de la Pentecôte ou peu après, je passai du couvent d'Auxerre à celui de Sens, où le chapitre de la province de France devait se tenir en présence de Monseigneur Louis, roi de France. Le chapitre étant convoqué, le ministre pro-

(1) E. Jordan : *Les origines de la domination angevine en Italie.* (Paris, 1909, pp. CL et CLI).

vincial, accompagné des définiteurs de l'Ordre, dit au frère Jean de Parme, ministre général, qui était au couvent :

— Père, nous avons examiné quarante frères, qui étaient venus au chapitre pour être autorisés à se livrer à la prédication, nous leur avons donné l'autorisation demandée, et les avons renvoyés à leurs couvents respectifs, de peur que la maison n'eût à supporter l'entretien d'un trop grand nombre de frères.

Le ministre général leur répondit qu'ils avaient mal fait, le droit qu'ils s'étaient arrogé n'appartenant aux ministres provinciaux et aux définiteurs qu'en l'absence du ministre général. Il ajouta :

— Je tiens pour approuvé l'examen que vous avez fait des candidats à la prédication, mais je veux qu'on les fasse tous revenir et qu'ils soient investis par moi-même du droit de prêcher, ainsi que le prévoit la règle.

Ainsi fut fait, après quoi les nouveaux prêcheurs assistèrent au chapitre jusqu'à sa clôture.

Le roi de France avait quitté Paris pour y assister aussi. Quand il fut en vue du couvent, tous les frères Mineurs sortirent à sa rencontre pour le recevoir avec honneur. Le frère Rigauld, de l'Ordre des Mineurs, maître de l'Université de Paris et archevêque de Reims, vêtu des ornements pontificaux, sortit comme les autres du couvent et, d'un air fort affairé, cherchait le roi en disant :

— Où est le roi ? où est le roi ?

Je marchais à sa suite. Le pauvre frère s'en allait seul, tout interdit, la mitre en tête et le bâton pastoral à la main. Il s'était mis en retard en s'habillant, si bien que les autres frères étaient déjà dehors, rangés des deux côtés de la rue, le visage tourné du côté où l'on attendait le roi, que chacun d'eux espérait bien voir. Quant à moi, j'étais plus étonné que je ne puis le dire, et je pensais en moi-même :

— Certes, j'ai lu plus d'une fois que les gens de ce pays furent si puissants que jadis ils prirent Rome sous la conduite de leur chef Brennus. Maintenant au contraire leurs femmes ont pour la plupart l'air de servantes. Si le roi de France devait passer par Pise ou par Bologne, il verrait accourir à sa rencontre toute la fleur des châtelaines.

Mais je me rappelai qu'en France les bourgeois seuls habitent les villes, les nobles et les châtelaines ayant pour demeure leurs châteaux et leurs domaines.

Le roi parut enfin. Je le trouvai mince et élancé, long et grêle, avec un air angélique et un visage plein de grâce. Il venait à l'église des frères Mineurs sans pompe royale, en habits de pèlerin, portant au cou un menu reliquaire et la gourde traditionnelle, magnifique parure pour ses épaules royales. Il n'était point à cheval, mais à pied, suivi de ses trois frères germains : Robert, comte d'Artois ; Alphonse, comte de Poitiers, et Charles, comte d'Anjou et de Provence, lequel a fait tant de choses grandes et louables. Tous trois lui ressemblaient par l'humilité de leur tenue, si bien qu'ils eussent vraiment pu dire avec le Psal-

miste (Ps. XIX, 8) : *Que ceux-ci célèbrent leurs chars et ceux-là leurs chevaux ; nous vanterons, nous, le nom du Seigneur notre Dieu.* Quant au roi, il se préoccupait moins des quartiers de noblesse de son entourage que des prières et des suffrages des pauvres, réalisant ainsi la parole de l'Ecclésiastique (IV) : *Rends-toi agréable à l'assemblée des pauvres.* Et, à dire vrai, la dévotion de son cœur le faisait plus ressembler à un moine que ses armes à un chevalier.

Il entra dans l'église des frères, fit avec grande dévotion une génuflexion devant l'autel et pria, puis il revint dehors et s'arrêta sous la porte, de sorte que je me trouvais près de lui. On lui offrit, de la part du trésorier de l'église de Sens, un superbe brochet vivant, qui nageait dans un de ces baquets de sapin qui servent à laver et baigner les enfants au berceau. En France en effet le brochet passe pour un poisson cher et précieux. Le roi remercia le donateur et son messager, puis il dit à haute et intelligible voix que nul ne devait entrer dans la maison où le chapitre allait se tenir, s'il n'était chevalier, exception faite des frères, à qui il voulait parler.

Quand nous fûmes rassemblés au chapitre, le roi prit la parole et dit ce qu'il voulait dire, se recommandant lui-même, ainsi que ses frères, Madame la reine mère et toute la cour, et, fléchissant les genoux, il sollicita les prières et les suffrages des frères avec de si grandes marques de dévotion que des frères français, qui étaient près de moi, ne tarissaient pas de larmes devant une telle piété.

Après le roi, messire Odon, cardinal de la Curie romaine, ancien chancelier de l'Université de Paris, qui devait ensuite accompagner le roi à la croisade, nous adressa une brève allocution. Puis le frère Jean de Parme, ministre général de l'Ordre des Frères mineurs, à qui il appartenait de répondre en vertu de sa charge, prit la parole et dit :

— Comme nous l'apprend l'Ecclésiastique, au chapitre XXXII : *C'est à toi, notre ancien, qu'il appartient de parler. La première parole doit sortir de la bouche de celui qui aime la science.* Notre roi, qui est en même temps notre seigneur, notre père et notre bienfaiteur, qui s'est rendu agréable à l'assemblée des pauvres, est venu à nous humble et serviable, magnifique et bienveillant, et nous a d'abord adressé la parole, ainsi qu'il convenait ; il ne nous demande point l'or et l'argent, dont, par la grâce de Dieu, ses trésors sont abondamment remplis, mais il sollicite les prières et les suffrages des frères pour une entreprise à bien des titres recommandable. Le seigneur roi a entrepris en effet un pèlerinage et une croisade pour honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour secourir la Terre Sainte et en chasser les ennemis de la foi et de la croix du Christ, pour glorifier l'Eglise universelle et la foi des chrétiens, pour le salut de son âme et de celle de tous ceux qui passeront la mer avec lui. C'est pourquoi, comme il a été très spécial bienfaiteur et protecteur de notre Ordre, non seulement à Paris, mais dans tout son royaume, et comme il est venu si humblement à nous ainsi que

sa noble suite, afin de solliciter les suffrages de l'Ordre pour son entreprise, il est digne et convenable que nous fassions quelque chose en échange des bienfaits que nous avons reçus de lui. Les frères de France étant plus intéressés que les autres à la croisade et certainement disposés à faire plus que je ne saurais leur imposer, je m'abstiens de leur rien ordonner. Mais, maintenant que j'ai commencé la visite de l'Ordre, j'ai décidé dans mon esprit d'imposer à chacun de nos prêtres de dire pour le roi et pour tous ses compagnons quatre messes : la messe du Saint Esprit, la messe de la Croix, la messe de la bienheureuse Vierge et la messe de la Sainte Trinité. Et quand, rappelé par le Fils de Dieu, le roi passera de ce monde au Père céleste, les frères devront dire encore d'autres messes. Et si ma réponse ne remplit pas suffisamment ses désirs, que le roi veuille bien ordonner lui-même, car notre rôle est de réaliser et non de commander.

A ces paroles le roi remercia fort le ministre général et se montra si satisfait de ce qu'il avait entendu, qu'il pria le frère Jean de Parme de le confirmer par lettre scellée du sceau de l'Ordre, ce qui fut fait.

Le roi prit ensuite avec les frères un repas dont il fit tous les frais. Ce repas fut servi au réfectoire du couvent. Il y avait là les trois frères du roi ; le cardinal de la Curie romaine ; le ministre général ; le frère Rigauld, archevêque de Reims ; le ministre provincial de France ; les custodes, les définiteurs, les discrets, tous les frères du chapitre, ainsi que les

frères chargés des rapports avec les personnes étrangères à l'Ordre, que nous appelons frères du dehors. Le ministre général, étant donné la noblesse et la dignité des trois princes du sang, du cardinal légat de l'Eglise romaine et de l'archevêque de Reims, compagnons du roi, refusa de prendre place à la table haute, comme le voulait sa charge, bien que le roi l'eût invité à s'asseoir auprès de lui. Il aima mieux accomplir en ses actes ce que le Seigneur enseigna dans ses paroles, et il nous montra par son exemple comment la noblesse peut s'unir à l'humilité. Le Seigneur nous dit en effet, dans l'Evangile selon saint Luc, chap. XIV : *Quand tu seras invité à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'un plus digne que toi n'ait été invité par le même, et que celui qui vous a invités, toi et lui, ne vienne te dire : Fais place à celui-ci, et qu'alors tu n'en arrives, pour ta confusion, à occuper la dernière place. Mais lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place, afin que, quand celui qui t'a invité sera venu, il te dise : Mon ami, monte plus haut. Alors ce sera pour toi un sujet d'honneur devant tous ceux qui seront à table avec toi. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.* Le frère Jean choisit donc la table la plus éloignée et y prit place, mais cette table fut ennoblie par sa présence même, et beaucoup d'assistants furent édifiés de ce bon exemple...

On nous servit d'abord des cerises avec du pain très blanc. De nombreux serviteurs nous versaient un

vin abondant et digne de la magnificence royale, et, selon la coutume des Français, ils invitaient à boire les convives qui s'en abstenaient et leur faisaient une agréable violence. Vinrent ensuite des fèves fraîches, cuites au lait, du poisson et des écrevisses, des boulettes d'anguilles, du riz aromatisé avec du lait d'amandes et de la cannelle, des anguilles rôties, servies avec une sauce excellente, des tourtes, des caillebottes et des fruits aussi abondants que bien choisis. Le tout était disposé avec un grand luxe et le service était parfait.

Le lendemain le roi poursuivit sa route. Le chapitre terminé, je pris le même chemin, car j'avais reçu du ministre général une obédience pour aller résider en Provence. Je n'eus pas de peine à rejoindre le roi, car il ne manquait pas de quitter la route publique, toutes les fois qu'il apercevait, à droite ou à gauche, un ermitage de frères Mineurs ou d'autres religieux, afin de se recommander à leurs prières. Il continua d'ailleurs d'agir ainsi jusqu'au moment où il parvint au port d'embarquement pour la Terre Sainte.

En allant visiter les frères du couvent d'Autun, dont j'avais fait partie, je m'étais donc arrêté une journée à Vezelay, belle abbaye de Bourgogne que l'on disait posséder le corps de sainte Madeleine. Le lendemain, qui était un dimanche, le roi vint de grand matin solliciter les suffrages des frères conformément à ce qu'enseigne le livre des Proverbes, en son chapitre XI : *Celui qui cherche le bien a raison*

de se lever dès l'aurore. Il laissa toute sa suite au pied des remparts, dont le couvent était très peu distant, et ne prit avec lui que ses trois frères et quelques serviteurs chargés de garder les chevaux. Arrivé devant l'autel, il fit une génuflexion et inclina la tête ; les frères s'occupaient déjà de chercher des sièges, afin de s'asseoir, quand le roi s'assit par terre, dans la poussière, comme je le vis de mes yeux (je dois vous dire en effet que l'église n'était pas pavée), et il nous appela à lui en disant :

— Venez à moi, mes frères très doux, et écoutez mes paroles !

Nous fîmes aussitôt cercle autour de lui, assis par terre comme il l'était lui-même ainsi que ses frères germains. Il se recommanda à nous et demanda les prières et les suffrages des frères ainsi qu'il l'avait fait au chapitre de Sens. Il en obtint la promesse, puis sortit de l'église, où toutefois son frère Charles demeura plongé en de ferventes prières. On signala le fait au roi, qui s'apprêtait à partir ; celui-ci se réjouit fort de cette nouvelle et attendit patiemment que la prière de son frère fût finie avant de monter à cheval. Ses deux autres frères, les comtes Robert et Alphonse, également dehors, attendaient avec lui. Charles était le plus jeune frère du roi, comte de Provence, et avait pour femme la sœur de la reine. Il faisait de nombreuses génuflexions devant un autel, proche de la porte, dans une des nefs latérales. Je le vis prier, et je vis également le roi l'attendre patiem-

ment dehors, près de la porte, et je fus grandement édifié. Et je connus la vérité de ce qui est écrit au chapitre XVIII du livre des Proverbes : *Le frère que son frère aide est comme une forteresse où la crainte n'a point lieu d'entrer.*





JACOPONE DE TODI

(† 1306)



Malgré les nombreux et importants travaux dont il a été l'objet au cours des dernières années, Jacopone de Todi est peut-être moins bien connu qu'il ne l'était alors qu'Ozanam eut parlé de lui dans ses *Poètes franciscains en Italie au XIIIe siècle.* Alessandro d'Ancona voit surtout en lui un poète populaire (1), tandis que Francesco Novati salue le poète philosophe, théoricien du mysticisme (2). L'auteur du présent livre espère montrer plus tard, dans un travail d'ensemble sur Jacopone, dans quelle mesure ces deux opinions peuvent être conciliables.

On ne manquera pas de remarquer que, sur les six poésies traduites ici, cinq ont un caractère dramatique très accusé. Ozanam avait déjà dit de la cinquième : « Supposez cette « scène représentée le vendredi saint, sous le portique « d'une église, par des paysans italiens, les plus passionnés « des hommes, et vous avez les commencements de la « tragédie chrétienne. »

L'authenticité des *laude* de Jacopone a fait l'objet d'un

(1) Alessandro d'Ancona : *Jacopone da Todi, il giullare di Dio del secolo XIII,* 2e édition ; Todi, 1914. Voir notamment la conclusion, pp. 106-107.

(2) Francesco Novati : *Freschi e minii del Dugento ;* Milan, 1908, p. 245.

travail approfondi de Biordo Brugnoli (1). Quant au texte même de ces poèmes, le seul dont on puisse faire état est celui des deux éditions de Giovanni Ferri, basées sur l'édition florentine de 1490 : la première, établie pour la *Società filologica romana* (2) contient une grammaire et un lexique très complet; la seconde, parue dans la collection des *Scrittori d'Italia* (3), ne donne que le texte des *laude* et un lexique plus sommaire.



1. SUR LA PARURE PERNICIEUSE DES FEMMES (4)

O femmes, considérez
Les mortelles blessures que vous faites ;
Dans vos regards
Vous portez la puissance du basilic.

Le serpent basilic
Tue l'homme rien qu'en le regardant ;
Son œil empoisonné
Fait mourir le corps ;
Pire est votre aspect,
Qui fait périr les âmes
Que le Christ, doux sire,
A chèrement achetées.

(1) Biordo Brugnoli : *Le satire di Jacopone da Todi ricostituite nella loro più probabile lezione originaria con le varianti dei mss. più importanti e precedute da un saggio sulle stampe e sui codici Jacoponici*; Florence, 1914.

(2) *Laude di frate Jacopone da Todi secondo la stampa fiorentina del 1490, con prospetto grammaticale e lessico ;* Rome, 1910.

(3) Jacopone da Todi : *Le Laude secondo la stampa fiorentina del 1490 ;* Bari, 1915.

(4) *O Femene, guardate.*

Le basilic se cache,
Il ne se fait pas voir ;
Quand il reste sans regarder
Il ne fait point de mal ;
Pires que ceux du basilic
Sont vos déportements,
O vous qui blessez les âmes
Avec vos perfides œillades.

Comment ne pensez-vous pas, ô femmes,
Qu'avec votre mise provocante
D'innombrables âmes de ce siècle
Sont envoyées par vous à leur perte ?
Par le seul désir,
Sans autre contact,
Dès qu'elles sont occupées de vous
Ces âmes sont tourmentées.

Ne pensez-vous pas, ô femmes,
A la grandeur du butin que vous enlevez
Au Christ, doux amour,
Que vous frappez de blessures mortelles ?
Serves du diable,
Vous vous empressez à le servir ;
Avec vos minauderies
Vous lui envoyez une foule d'âmes.

Tu dis que tu te pares
Pour plaire à ton mari ;
Mais ta pensée te trompe,
Car tu ne gagnes point son amour ;

Si tu regardes quelque sot,
Ton mari se demande en son cœur
Si contre son honneur
Tu ne cherches point complot.

Puis tu te plains s'il te frappe,
S'il te garde avec jalousie,
S'il veut savoir les lieux que tu hantes
Et en quelle compagnie,
S'il te tend des embûches,
S'il te tient pour suspecte et même coupable,
Si tu discours vainement
Pour chercher à t'excuser.

Considère maintenant tes actes, ô femme !
Combien tu sais contrefaire,
Combien ta personne si petite
Excelle à se produire,
Comme tu mets sous tes pieds
De quoi paraître une géante
En recouvrant d'une longue traîne
De hauts talons de liège.

Si la femme est pâle
Par un effet de sa nature,
Elle se rend rose, la misérable,
Avec je ne sais quelle teinture ;
Est-elle brune, elle se blanchit
A l'heure de sa toilette ;
Et l'exhibition de son visage peint
Fait tomber beaucoup d'âmes en enfer.

Elle fait voir, la misérable,
Qu'elle a de longues tresses de cheveux ;
Mais sa tête est ornée
De tresses ramassées on ne sait où,
Ou de pommade avariée
Dans laquellé macèrent mille saletés,
Et c'est ainsi que les imbéciles
Par la femme se laissent duper.

S'il arrive par aventure
Qu'un homme la surprend à sa toilette,
Il faut la voir faire la démone
Avec Dieu sait quelle volubilité !
Elle accommode ses faux cheveux
Avec un incroyable tour de main
Et en fait un tout si parfait
Qu'on les croirait poussés sur sa tête.

Que fait-elle, la misérable,
Pour avoir le visage frais ?
Elle s'applique de la pelure
Obtenue en grattant le vieux cuir ;
Une fois enlevé ce cuir moelleux,
Elle paraît toute rajeunie ;
Ainsi l'imbécile se laisse attraper
Par ses falsifications...

J'en sais beaucoup qui pour leur mari
N'apprêtent rien à la maison ;
Elles s'amusent entre elles
Et mènent grand luxe ;

Comment ne vois-tu pas, misérable,
Que ces vains amusements
Frappent le cœur
De nombreuses infirmités ?

Tu n'as pas la force, ô femme,
De pouvoir combattre ;
Mais ce que tu ne peux faire avec les mains,
Tu sais le faire avec la langue ;
Tu n'as pas la langue liée,
Et tu sais fort bien lancer
Des paroles cruelles
Qui transpercent les cœurs.

Il ne pourra plus dormir,
Celui que tu auras frappé ;
Mais tel te donnera des coups
Qui t'enlèveront envie de rire ;
Certains diront de toi des infamies
Qui te feront mépriser ;
Puis tu mèneras une vie
Remplie de nombreuses traverses.

Ton mari se demandera
Si c'est lui qui t'a rendue mère ;
Il lui viendra telle tristesse
Qu'elle lui desséchera toutes les veines ;
Il te traînera dans une chambre
D'où le voisinage ne puisse t'entendre,
Et là tu trouveras Dieu sait quelle sorte
De mort au milieu de l'angoisse.

2. DE LA CONTEMPLATION DE LA MORT (1)

Dans tes amusements, homme plein d'orgueil,
Va, mets ton esprit en face du tombeau.

Et là arrête-toi à contempler
Et dis-toi bien que tu dois retourner
A cet état, où tu vois réduit
L'homme qui gît dans la fosse obscure.

LE VIF

Réponds-moi, homme enseveli,
Toi qui si vite es disparu de ce monde,
Où sont les belles étoffes dont tu étais vêtu,
Car je te vois pour ornement de la fange en abondance ?

LE MORT

O mon frère, ne me querelle pas;
Car mon exemple peut t'être utile ;
Mes parents m'ont fait dépouiller
Et m'ont couvert d'un vil cilice.

LE VIF

Où est ta tête si bien peignée ?
Avec qui te bats-tu, qui t'arrache le poil ?
Est-ce de l'eau bouillante qui t'a rendu si chauve ?
Tu n'as plus besoin de miroir (pour te coiffer).

(1) *Quando l'alegri, homo de altura.*

LE MORT

Ceci est ma tête, que j'avais si blonde,
La chair en est tombée et les cheveux qui la cou-
vraient ;
Je ne pensais point à cela quand j'étais dans le monde
Alors que j'y faisais la roue comme un paon.

LE VIF

Où sont tes yeux si limpides,
(Maintenant) jetés hors de leur orbite ?
Les vers, je crois, les ont mangés ;
De ton orgueil ils n'ont guère eu peur.

LE MORT

J'ai perdu ces yeux, jadis instruments de péchés,
Dont les regards faisaient des signes ;
Hélas ! pauvre moi, je connais le malheur,
Car mon corps est dévoré et mon âme est en feu.

LE VIF

Où donc est ton nez, si sensible aux odeurs ?
Quelle infirmité l'a fait tomber ?
Les vers t'ont pu aider en cela ;
Combien grandement est abattu ton orgueil !

LE MORT

Mon nez, si sensible aux odeurs,
S'en est allé, avec grande puanteur ;
Je ne pensais point à cela quand j'étais amoureux
Du monde mensonger, plein de vanité.

LE VIF

Où est ta langue si acérée ?
Ouvre la bouche ! tu n'as rien dedans ;
A-t-elle été tranchée, ou bien d'aventure est-ce tes dents
Qui l'ont si affreusement rongée ?

LE MORT

J'ai perdu ma langue, avec laquelle je parlais
Et semais tant de discorde ;
Je ne pensais point à cela quand je mangeais
Et buvais outre mesure.

LE VIF

Ferme tes lèvres pour couvrir tes dents ;
Il semble que tu veuilles te moquer de qui te voit ;
J'ai vraiment peur, rien qu'à les voir,
Ces dents qui ne tiennent plus, sans pourtant qu'on les ait arrachées.

LE MORT

Comment pourrais-je fermer mes lèvres, puisque je n'en ai plus !
Je ne pensais guère à cette aventure ;
Hélas ! pauvre moi, comment ferai-je encore
Quand il me faudra accompagner mon âme dans la fournaise ?

LE VIF

Où sont tes bras, qui montraient tant de force
A menacer les gens, à faire voir tes prouesses ?
Gratte-toi la tête, si tu en as la facilité !
Mène la danse et fais voir ta belle prestance !

LE MORT

Ma belle prestance gît dans cette fosse ;
Ma chair est tombée ; il n'est resté que les os ;
Toute gloire s'en est allée de moi
Et je suis devenu le réceptacle de tous les malheurs.

LE VIF

Allons ! lève-toi, il y a bien assez de temps que tu gis ici ;
Apprête tes armes ; prends ton bouclier ;
En trop d'abjection tu me sembles tombé,
Ne supporte plus cet abaissement !

LE MORT

Comment pourrais-je me tenir sur mes pieds ?
A te l'entendre dire on voudrait te croire à cette heure ;
Combien est fou qui ne prévoit
Pendant sa vie quelle sera sa fin !

LE VIF

Appelle tes parents pour qu'ils te viennent en aide
Et te gardent des vers qui te dévorent !
Mais ils furent plus prompts à venir te dépouiller,
A partager tes terres et tes vêtements.

LE MORT

Je ne puis les appeler, car je suis bâillonné,
Mais fais-les venir pour qu'ils voient quel fut mon gain
Et que la vue du gisant soit devant qui s'efforce
D'acheter des terres et de les bien enclore.

Contemple-moi à cette heure, homme mondain,
Tandis que tu es sur terre ; ne sois plus aussi vain ;
Dites-vous, insensés, que petit à petit
Vous en viendrez à si grande détresse.



3. LE JUGEMENT PARTICULIER (1)

LE PÉCHEUR

O Christ pitoyable,
Pardonne-moi mon péché,
Car me voici devant le destin
Auquel je ne puis plus échapper.

Je ne puis plus lui échapper
Parce que la mort m'a abattu ;
Elle m'a enlevé aux plaisirs
De ce monde où j'ai vécu ;
Je n'ai pu rien faire d'autre
Que de venir devant toi ;
J'ai besoin de ton aide,
Car l'ennemi veut m'accuser.

(1) *O Christo pictoso.*

DIEU

L'heure n'est plus pour moi d'avoir pitié
Du pécheur après sa mort ;
On te fit rappeler
D'avoir à te confesser ;
Tu refusas fidélité
Aux ordres qui te furent donnés ;
Maintenant règne la justice,
Qui te veut examiner.

(Arrive l'ennemi
Pour prendre part au débat.)

LE DIABLE

O Seigneur, je te prie de mon mieux
De m'entendre selon la justice,
Car il convient que cet homme
Soit par moi mené en prison,
Si je démontre la raison
Qui doit le faire condamner.

(Le Seigneur, qui est la justice même,
Répond à ces paroles :)

DIEU

Ta preuve, si elle est vraie,
Je l'entendrai impartialement ;
Il faut que tout homme de bien puisse croire
Que je suis véridique et juste ;
Si tu as écrit ce qu'a fait cet homme,
Dis-moi ce qu'il t'en semble.

LE DIABLE

Seigneur, c'est toi qui l'as créé
Selon ton bon plaisir ;
De tes grâces tu l'as orné,
Tu lui as donné la raison ;
Il n'a rien observé
De tes commandements ;
Celui qu'il entreprit de servir
Doit lui donner sa récompense.

Car il savait fort bien ce qu'il faisait
Quand il pratiquait l'usure
Et qu'au pauvre il donnait
Beaucoup moins que la juste mesure ;
Aussi, à ma cour,
Je le payerai de telle sorte
Qu'il n'a point senti jusqu'ici
Les délices que je lui ferai goûter.

Lorsque quelqu'un lui disait :
« Pensez à vos fins dernières ! »
Il en riait,
Comme s'il eût cru n'avoir point à mourir ;
Je suis courtois chez moi,
Aussi le ferai-je bien servir ;
Puisqu'il a voulu venir à moi,
Je ne saurais renoncer à lui.

S'il voyait une assemblée
De dames et de demoiselles,
Il y allait avec un instrument (de musique),

Et (faisait entendre) des airs nouveaux ;
Il achetait (ainsi les faveurs)
Des misérables pour en jouir ;
J'ai dans ma cour des jouvenceaux
Qui lui apprendront à chanter.

Si je raconte toute son histoire,
Vous en aurez de l'ennui,
Car à elle seule la vaine gloire
Remplit un épais dossier ;
Afin qu'il l'ait en mémoire
J'y fais une simple allusion ;
Sans lui faire payer d'honoraires,
J'en ai fait dresser le constat.

Je fais appel au témoignage
De son ange gardien ;
Qu'il dise si j'ai accusé faussement
Cet homme mondain ;
J'ai foi en sa loyauté
Car il a le mensonge en horreur ;
Je te prie donc, ô Dieu souverain,
De daigner me faire raison.

(L'ange vient incontinent
Apporter son témoignage :)

L'ANGE

Sache-le, Seigneur, en vérité
Le diable a dit ce qui est certain ;
Il n'a dit à peu près rien

De la perversité de cet homme,
Qui m'a tenu pour vil
Tandis que j'assumais sa garde.

DIEU

Réponds, scélérat,
Si tu as quelque excuse !
Je veux faire justice
De ce qui vient d'être prouvé ;
Tu n'as point eu raison
De montrer tant d'arrogance ;
Je veux en tirer vengeance,
Car je ne puis l'endurer davantage.

LE PÉCHEUR

De ce qu'on a prouvé contre moi
Je n'apporte aucune excuse,
Mais je te prie, Dieu benoît,
De m'assister en ce passage,
Car je suis rempli d'épouvante
Du voyage dont je suis menacé ;
Le diable a si sombre visage
Que j'en suis tout angoissé.

DIEU

Longtemps je t'ai attendu
Dans l'espoir de ta repentance ;
A bon droit tu es condamné,
Aussi tu ne dois plus être devant moi ;

Tu seras privé de me voir,
Car jamais tu ne le pourras ;
Faites venir ses ennemis,
Qui doivent l'accompagner.

LE PÉCHEUR

O Seigneur, comment me séparer
De ta vision !
Comme se sont vite réunis
Ceux qui me mènent en prison !
Avant que de toi je m'éloigne,
Donne-moi ta bénédiction ;
Accorde-moi cette consolation
En ce mien trépassement !

DIEU

Et moi je dis : Sois maudit !
De tout bien sois privé !
Va, pécheur inique
Qui m'as tant méprisé !
Si tu étais demeuré mon ami,
Tu ne serais pas ainsi mené
En enfer, où tu es condamné
A rester éternellement.

LE JONGLEUR

L'ennemi fait assembler
Mille des siens armés de fourches,
Et mille autres se tiennent prêts,
Qui ressemblent aux dragons ;

Chacun cherche à l'empoigner
Et ils chantent leurs chansons,
Disant : « Mets-toi bien dans la tête
« Qu'il te faut demeurer avec nous. »

Avec une chaîne interminable
Ils l'ont étroitement lié ;
En enfer, non sans grande peine (pour lui),
Ils l'ont rudement mené ;
Puis ceux qui ont des fourches s'écrient :
« Venez dehors au devant du condamné ! »
Tout le peuple s'est rassemblé
Et dans le feu le fait jeter.



4. LE PÈLERINAGE DU CHRIST EN CE MONDE (1)

LES ANGES

O Christ tout-puissant,
Quel voyage faites-vous ?
Pourquoi pauvrement
Cheminer comme un pèlerin ?

LE CHRIST

J'avais pris une épouse
A qui j'avais donné mon cœur ;
De joyaux je la parai

(1) *O Christo onnipotente,*
Que sete enuiato ?

Pour en tirer honneur ;
Elle m'a quitté à ma honte,
C'est pourquoi je vais tout en peine.

Voici comment je l'ornai
De joies et d'honneur :
Je lui prêtai ma forme
Afin qu'elle eût ma ressemblance,
Elle m'a fait trahison,
C'est pourquoi je vais tout en peine.

Je la gratifiai de la mémoire
De ma béatitude,
De la céleste gloire
Je lui donnai l'entendement,
Et la volonté, au centre
De son cœur, est représentée.

Puis je lui fis don de la foi,
Qui parfait l'entendement ;
A sa mémoire je donnai
L'espérance véritable,
Et l'amour de charité
Vint diriger sa volonté.

Afin que toutes ces vertus
Eussent leur complet emploi,
Le corps, comme serviteur
Lui fut donné, comme ornement aussi ;
C'était un bel instrument
Si elle ne l'avait désaccordé !

Afin qu'elle eût lieu
D'exercer ses puissances,
Toutes les créatures
Pour elle furent créées ;
De tout cela, pour lequel elle devait m'aimer,
Elle s'est servi pour me faire la guerre.

Afin qu'elle sût
Comment exercer ses puissances,
Des quatre vertus (cardinales)
Je la voulus revêtir ;
Par sa grande trahison
A toutes quatre elle a fait adultère.

LES ANGES

Seigneur, si nous la trouvons
Et qu'elle veuille revenir,
Permettez-vous que nous lui disions
Que vous lui voulez pardonner ?
Pouvons-nous la retirer
De son état lamentable ?

LE CHRIST

Dites à mon épouse
Qu'elle veuille bien revenir,
Qu'elle ne me fasse point souffrir
Une mort si douloureuse ;
Pour elle je veux mourir,
Tant je suis épris d'amour.

Avec grande joie
Je lui donne pardon,
Je lui rends ses ornements,
Je lui fais don de mon amitié ;
De toute sa félonie
Je n'aurai plus souvenir.

LES ANGES

O âme pécheresse,
Epouse du grand époux,
Comment est plongé dans cette fange
Ton beau visage ?
Comment l'as-tu fui,
Lui qui t'a porté tant d'amour ?

L'AME

Quand je pense à son amour,
Je me sens morte de honte ;
Il m'avait mise en grand honneur ;
Où suis-je tombée maintenant !
O mort douloureuse,
Comment m'avez-vous encerclée ?

LES ANGES

O pécheresse ingrate,
Retourne à ton Seigneur ;
Ne désespère point,
Car pour toi il meurt d'amour ;
Pense à la douleur qu'il ressent
A cause de la blessure d'amour que tu lui as faite.

L'AME

Je l'ai tant offensé,
Peut-être ne voudra-t-il plus de moi !
Je suis comme morte et anéantie ;
Combien triste est ma vie !
Je ne sais où j'en suis,
Tellement il m'a liée d'amour.

LES ANGES

N'aie point de doute
Súr son accueil,
Ne tarde plus,
Tu n'en as pas sujet ;
Crie ta résolution
Avec des pleurs amers.

L'AME

O Christ pitoyable,
Où te trouverai-je, mon amour ?
Ne te tiens plus caché,
Car je meurs de douleur ;
Si quelqu'un a vu mon Seigneur,
Qu'il dise où il l'a trouvé !

LES ANGES

O âme, nous l'avons trouvé
Suspendu à la Croix ;
Nous l'y avons laissé mort,
Couvert de coups et tout rompu ;
Pour toi il a voulu mourir,
Il t'a rachetée bien cher.

L'AME

Et moi je commence les lamentations
D'une douleur cruelle ;
Amour, qui donc t'a tué ?
Tu es mort pour mon amour ;
O amour en ivresse,
A quel gibet as-tu pendu le Christ ?



5. LES LAMENTATIONS DE NOTRE-DAME (1)

LE MESSAGER

Dame du paradis,
Voici que ton fils est pris,
Jésus, le Christ bienheureux.

Accours, ô Dame, et vois
Comme ces gens le frappent !
Je crois qu'ils le tuent,
Tant ils l'ont flagellé !

NOTRE-DAME

Comment cela peut-il arriver ?
Celui qui ne s'écarta jamais du droit chemin,
Le Christ, mon espérance,
L'homme l'aurait arrêté ?

(1) *Donna del paradiso.*

LE MESSAGER

Notre-Dame, on l'a trahi ;
Judas l'a si bien vendu
Qu'il en a eu trente deniers ;
Le beau marché qu'il a fait là !

NOTRE-DAME

Viens à mon aide, Madeleine !
Mon âme est maintenant en peine,
Le Christ mon fils est emmené
Comme on vient de me l'annoncer.

LE MESSAGER

Au secours, Notre-Dame ! viens à l'aide,
Car on crache sur ton fils
Et la gent (ennemie) l'échange (contre Barabbas)
Et l'a livré à Pilate.

NOTRE-DAME

O Pilate, ne fais pas
Livrer mon fils aux tourments,
Car je puis te montrer
Qu'à tort il est accusé.

LA FOULE

Crucifie-le ! crucifie-le !
L'homme qui s'est fait roi,
Conformément à notre loi,
Contredit au Sénat.

NOTRE-DAME

Je prie que vous m'entendiez,
Pensez à ma douleur !
Peut-être vous changerez
Ce à quoi vous avez songé.

LE MESSAGER

On pousse dehors les larrons
Pour être ses compagnons.

LA FOULE

Qu'on le couronne d'épines,
Puisqu'il s'est appelé roi !

NOTRE-DAME

O mon fils, mon fils, mon fils,
Mon fils, lis bien-aimé,
Mon fils, qui pourrait donner conseil
A mon cœur angoissé !

O mon fils, joie de mes yeux,
Mon fils, pourquoi ne réponds-tu pas ?
Mon fils, pourquoi te caches-tu
Du sein où tu fus allaité ?

LE MESSAGER

Notre-Dame, voici la croix
Que le peuple amène,
Sur laquelle la vraie lumière
Doit être élevée.

NOTRE-DAME

O croix, que vas-tu faire ?
Vas-tu m'ôter mon fils ?
Et que vas-tu lui reprocher,
Puisqu'en lui le péché n'est pas ?

LE MESSAGER

Viens au secours, (mère) pleine de douleur,
Car on dépouille ton fils,
Et l'on dirait que ces gens veuillent
Qu'il soit cloué sur la croix.

NOTRE-DAME

Si vous lui enlevez son vêtement,
Laissez-moi voir
Comment les blessures cruelles
L'ont tout ensanglanté.

LE MESSAGER

Notre-Dame, voici qu'on lui prend la main
Et qu'on l'étend sur la croix ;
Un énorme clou la fend,
Tant on a enfoncé le fer.

Voici qu'on lui prend l'autre main,
Qu'on l'étend sur la croix,
Et la douleur s'embrase
A mesure qu'elle se multiplie.

Notre-Dame, on lui prend les pieds
Et on les cloue au bois ;
Toutes ses jointures s'ouvrent,
(Ses bourreaux) l'ont tout disloqué.

NOTRE-DAME

Et moi, je commence le chant funèbre :
O fils qui fus ma joie,
Mon fils, qui t'a séparé de moi par la mort,
Mon fils, mon enfant si délicat ?

Ils auraient mieux fait
De m'arracher le cœur
Que de te disloquer sur la croix
Où tu gis en si triste état.

LE CHRIST

Maman, où donc en es-tu venue ?
Tu me portes un coup mortel,
Car tes pleurs m'anéantissent
Et me semblent un fer aigu.

NOTRE-DAME

Mon fils, combien j'ai de douleur !
Mon fils, mon père et mon époux,
Mon fils, qui t'a blessé ?
Mon fils, qui t'a dépouillé ?

LE CHRIST

Maman, pourquoi te plains-tu ?
Je veux que tu survives,
Que tu sois auxiliatrice aux compagnons
Qu'en ce monde je me suis acquis.

NOTRE-DAME

Mon fils, ne dis pas cela !
Je veux mourir avec toi,
Je ne veux pas partir d'ici
Jusqu'à ce que mon dernier souffle expire.

(Je veux) que nous ayons une même sépulture,
O fils d'une mère obscure,
Puisque dans le même malheur
La mère et le fils sont plongés.

LE CHRIST

Maman au cœur affligé,
En tes mains je remets
Jean, mon (disciple) choisi ;
Qu'il soit appelé ton fils !

Jean, voilà ma mère ;
Reçois-la charitablement,
Prends pitié d'elle,
Car elle a le cœur percé.

NOTRE-DAME

Mon fils, ton âme s'est envolée,
Fils d'une mère égarée,
Fils d'une mère disparue (à tous les regards),
Fils empoisonné (par le fiel) !

O mon fils blanc et vermeil,
Fils qui n'as point de semblable,
Mon fils, à qui m'appuierai-je,
Puisque toi-même tu m'as laissée ?

O mon fils blanc et blond,
Mon fils au visage plein de joie,
Mon fils, pourquoi le monde t'a-t-il,
Mon fils, ainsi méprisé ?

O mon fils doux et charmant,
Fils de la désolée,
Mon fils, comme cette gent
T'as méchamment traité !

Et toi, Jean, mon nouveau fils,
Voici qu'est mort ton frère ;
J'ai senti la pointe du glaive
Qui (me) fut prophétisé.

Il a tué le fils et la mère,
Transpercés d'une mort cruelle ;
On trouverait embrassés
La mère et le fils sur la croix.



6. L'AMOUR DE CHARITÉ (1)

L'AME

Amour de charité,
Pourquoi m'as-tu ainsi blessé ?
J'ai le cœur fendu en morceaux
Et brûlant d'amour.

Il brûle et s'incendie, il ne trouve aucun lieu (où reposer),
Il ne peut fuir, parce qu'il est lié ;
Il se consume comme la cire au feu ;
Tout en vivant il meurt, il languit tout en se fondant,
Il demande de pouvoir fuir un peu
Et se trouve enfermé dans la fournaise ;
Hélas ! où suis-je conduit
A si grandement m'affaiblir ?
Vivre ainsi, c'est mourir,
Tant s'élève l'ardeur !

Avant que de l'éprouver, je demandais
A aimer le Christ, croyant que c'était douceur ;
En paix de douceur je pensais m'établir,
Hors de toute peine posséder un haut refuge ;
Je subis un tourment auquel je ne pensais point,
Car mon cœur se fond par l'ardeur (qu'il supporte) ;
Je ne peux indiquer d'image
Que je voie à ma ressemblance,
Car je meurs dans les délices
Et je vis n'ayant plus mon cœur.

(1) *Amor de caritate.*

J'ai perdu mon cœur et tout jugement,
Vouloir, plaisir, et tout sentiment ;
Toute beauté me paraît ordure immonde ;
Délices et richesses (me semblent) perdition ;
Un arbre d'amour chargé de mille fruits
Est planté en mon cœur et me nourrit ;
Voilà le changement qu'il a fait
En moi sans retard,
Jetant tout dehors,
Volonté, jugement et vigueur.

Pour acheter l'amour, j'ai tout donné :
Le monde et moi-même, tout entier, en échange ;
Si tout était à moi de ce qui est créé,
Je le donnerais pour l'amour sans aucune condition ;
Et je me trouve comme trompé par l'amour,
Car, ayant tout donné, je ne sais où je suis entraîné ;
Par l'amour je suis détruit ;
On me tient pour fou,
Mais, puisque je (me) suis vendu,
De moi je ne tiens pas compte.

La foule de mes amis d'autrefois
Croyait pouvoir me faire quitter ce chemin ;
Mais qui s'est donné ne peut se donner encore,
Ni le serf s'enfuir de la glèbe seigneuriale ;
La pierre pourrait plutôt s'amollir
Que l'amour qui me tient en sa baillie ;
Toute ma volonté
Est si enflammée d'amour,

Unie, transformée :
Qui pourrait éloigner l'amour ?

Ni le feu, ni le fer ne les peuvent détacher,
(Car) on ne divise point choses si bien unies ;
Ni la souffrance ni la mort ne peuvent atteindre
A cette hauteur où mon âme est ravie ;
En bas elle voit toutes choses s'agiter
Et par-dessus toutes elle est élevée ;
O âme, comment t'es-tu élevée
Jusqu'à posséder un tel bien ?
Le Christ, de qui il te vient,
Baise-le tendrement !

Désormais je ne puis plus voir de créatures ;
C'est vers le Créateur que crie tout mon esprit ;
Ni ciel ni terre ne me donnent plaisir ;
Quand je songe au Christ, tout (autre) amour me donne la nausée ;
Et combien la lumière du soleil me semble obscure
Quand je vois cette face resplendissante !
Les chérubins, dont la science est si belle,
Les séraphins, dont l'amour est si fort,
N'existent plus
Pour qui voit le Seigneur.

Que nul donc désormais ne me reprenne plus
Si un tel amour me fait aller comme un fou,
Car il n'est pas de cœur si épris d'amour
Qui puisse s'en défendre et qui puisse s'enfuir ;

Que chacun y pense : comment le cœur ne se fendrait-
il pas
Et pourrait-il endurer une telle fournaise ?
Que ne puis-je trouver
Ame qui me comprenne
Et de moi ait pitié !
Car mon cœur se consume.

Car le ciel et la terre crient et proclament sans cesse,
Et toutes choses (disent) que je dois aimer.
Chacune crie de toutes ses forces : « Aime
« L'Amour qui a tenté de t'embrasser,
« Car cet Amour, parce qu'il te désire ardemment,
« Nous a tous créés pour t'attirer à lui. »
Je vois surabonder
Bonté et courtoisie
De cette lumière bienfaisante
Qui s'épand au dehors.

Je veux aimer davantage, si davantage se peut,
Mais, en aimant davantage, j'ai déjà perdu mon cœur ;
Donner plus que moi-même et mon vouloir
Est impossible, et cela n'a certes point besoin de
preuve ;
J'ai tout donné pour posséder
Cet amant qui tant me renouvelle ;
O bonté ancienne et (toujours) renouvelée
Depuis que je t'ai trouvée,
O lumière sans mesure,
De si douce splendeur !

De voir une telle beauté, je suis tiré
Hors de moi, je ne sais où je suis porté ;
Mon cœur se fond comme cire molle,
Et l'image du Christ s'y trouve empreinte ;
Jamais ne se trouva plus complet échange
Que de vêtir le Christ après s'être totalement dépouillé ;
Le cœur ainsi transformé
Crie l'amour dont il brûle ;
L'intelligence est submergée,
Tant elle sent de douceur.

L'intelligence est liée avec douceur ;
Elle se distend toute pour embrasser (l'Amour) ;
Et plus elle regarde la beauté
Du Christ, plus elle jette hors d'elle-même
En ce Christ tout (son) pouvoir, toute (sa) richesse ;
Elle ne peut garder de soi nulle mémoire ;
Désormais, d'acquérir davantage
Elle n'a ni vouloir ni souci ;
Elle n'a (d'ailleurs) plus rien à perdre
En fait de sentiment personnel.

Transformée dans le Christ, elle est presque le Christ ;
Unie avec Dieu, elle devient toute divine ;
Au-dessus de toute noblesse est la grandeur de posséder
Le Christ et de régner sur tout son empire ;
Comment donc mon âme pourrait-elle encore être triste
De ses fautes et en demander le remède ?

Il n'est plus de sentine (en moi) ;
Là où l'on eût trouvé le péché,
Le vieil homme est anéanti,
Toute puanteur disparue.

Dans le Christ est née nouvelle créature ;
Le vieil homme dépouillé, l'homme s'est renouvelé ;
Mais, tant l'amour monte avec ardeur,
Mon cœur semble fendu au couteau ;
L'intelligence et le sentiment sont supprimés par une telle ardeur ;
Le Christ me tire (à lui) tout entier, tant il est beau !
A lui je me tiens embrassée,
Et par amour je m'écrie :
Amour, que tant je désire,
Fais-moi mourir d'amour !

Par toi, Amour, je me consume et languis,
Et je vais (t') appelant pour t'embrasser ;
Quant tu me quittes, je meurs tout en vivant,
Je soupire et je pleure pour te retrouver ;
Quand tu reviens, mon cœur se détend,
Car en toi il peut se transformer tout entier ;
Aussi, ne tarde plus,
Amour, viens maintenant à mon secours,
Tiens-moi bien lié,
Consume-moi le cœur !

Regarde, doux Amour, quelle est ma peine !
Je ne puis endurer une telle ardeur ;

L'amour m'a saisi ; je ne sais où j'en suis ;
Ce que je fais ou dis, je ne puis le comprendre ;
Comme étourdi je vais par le chemin,
Souvent angoissé par un si fort languir ;
Je ne sais comment se peut
Souffrir un tel tourment,
Car j'en ai perdu le sentiment,
Mon cœur étant desséché.

Mon cœur est desséché, je ne puis voir
Ce que je dois faire ni ce que souvent je fais,
Et qui me voit dit qu'il veut savoir
Si l'amour sans les actes peut te plaire, ô Christ !
S'il ne te plaît point, que puis-je valoir ?
Combien fortement mon esprit est attaché
Par l'Amour qui m'embrasse !
Il m'enlève le parler,
Le vouloir et l'agir ;
Je perds tout sentiment.

J'ai su parler ; maintenant je suis devenu muet.
Je voyais ; maintenant je suis devenu aveugle.
Si profond abîme ne se vit jamais :
En me taisant, je parle ; je fuis et suis lié ;
En m'abaissant, je monte ; je tiens et suis tenu ;
Je suis libre et prisonnier ; je chasse et suis chassé.
Amour sans mesure,
Pourquoi me rendre fou ?
Me faire mourir en fournaise
Par si brûlante ardeur ?

LE CHRIST

Ordonne cet amour, ô toi qui m'aimes !
Il n'est point de vertu en dehors de l'ordre.
Puisque de me trouver tu as si grand désir
Que ton esprit est renouvelé par la vertu
Dans mon amour, je veux que tu aspires
A une charité qui soit ordonnée ;
L'arbre est jugé
Par la parfaite convenance de ses fruits,
Laquelle démontre toujours
La valeur de toute chose.

Toutes les choses que j'ai créées
Sont ainsi faites avec nombre et mesure,
Et sont toutes ordonnées à leur fin ;
C'est l'ordre qui leur fait conserver leur valeur.
Bien plus encore la charité
Est ainsi ordonnée par nature.
Comment donc, par trop d'ardeur,
O âme, es-tu devenue folle ?
Tu es sortie de l'ordre,
Ta ferveur n'a pas eu de frein.

L'AME

O Christ, tu m'as dérobé le cœur,
Et tu dis à mon âme d'ordonner son amour !
Comment, après m'être en toi si grandement transformé,
Pourrais-je encore marchander avec toi ?

De même que le fer tout en feu
Ou l'aurore illuminée par le soleil
Perdent leur forme
Et prennent autre figure,
Ainsi l'âme pure
Se revêt de toi, ô Amour !

Mais, dès qu'elle perd sa qualité propre,
Elle ne peut plus agir d'elle-même ;
C'est de sa forme qu'elle tient son pouvoir
Et qu'elle tire les actes et les fruits qu'elle peut produire ;
C'est pourquoi, si elle s'est transformée véritablement
En toi seul, ô Christ, qu'il est si doux d'aimer,
A toi se peut imputer,
Non à moi, ce que je fais ;
Et donc, si je te déplais,
C'est toi-même qui te déplais, ô Amour !

Tu sais bien que, si je suis en démence,
C'est toi, ô souveraine Sagesse, qui en es cause ;
Et cela remonte au moment où tu m'as blessé
Et où j'ai fait avec l'Amour l'échange
Par lequel, en me dépouillant, de toi je fus revêtu
Et vers une vie nouvelle entraîné je ne sais comment ;
Totalement dépris de moi
Je suis maintenant, par un amour véhément ;
Les portes sont rompues,
Et je suis dans tes bras, ô Amour !

A une telle fournaise pourquoi m'avoir mené,
Si tu voulais que la tempérance fût pratiquée par moi ?
Quand tu te donnais à moi sans mesure,
Tu ôtais de moi toute mesure ;
Puisque tu m'as créé si petit,
Je n'ai point le pouvoir de contenir ton immensité ;
C'est pourquoi, s'il y a erreur,
C'est la tienne, Amour, non la mienne,
Puisque cette voie,
C'est toi qui l'as tracée, ô Amour !

Toi-même, tu n'as pas su te défendre de l'amour :
Du ciel en terre il t'a fait venir ;
O Amour, tu es descendu jusqu'à cette bassesse
D'aller par le monde comme un homme méprisé ;
Tu n'as voulu ni maison ni terre,
Mais la pauvreté pour nous enrichir ;
Dans la vie comme dans la mort,
Tu n'as montré de manière évidente
Que l'amour sans mesure
Qui brûlait dans ton cœur.

Souvent, quand tu t'en allais par le monde,
L'amour te menait comme un homme vendu ;
En toutes choses, Amour, tu te montrais toujours
Comme ne te souvenant jamais de toi,
Car, te tenant dans le temple, tu t'écriais :
« Qu'il vienne boire, celui qui a souffert
« De la soif d'amour qui le possédait,

« Car il lui sera donné
« Un amour sans mesure
« Qui réconforte délicieusement ! »

O Sagesse, tu ne pus te contenir,
Si bien que ton amour se répandit à flots ;
De l'amour, non de la chair, tu es né,
O Amour fait homme pour nous sauver ;
Pour nous mieux embrasser tu es monté sur la croix,
Et je crois que tu ne parlas point
Et ne cherchas point à t'excuser, ô Amour,
Devant Pilate,
Afin de conclure sur la croix
Le marché de l'amour.

Ta sagesse, je le vois, se dissimulait ;
Seul l'amour se pouvait voir,
Et ta puissance ne se montrait plus,
Comme si cette vertu eût encouru ta disgrâce ;
Immense était cet amour qui se déversait ;
Nul autre que l'Amour ne pouvait avoir,
Dans ses actes et dans le vouloir,
Un amour toujours se liant
A la croix et embrassant
L'homme avec tant d'amour.

Or donc, ô Jésus, si je suis si enamouré,
Enivré par tant de douceur,
Pourquoi me reprends-tu si je vais comme un fou,
Et si je perds toute raison en même temps que ma force,

Alors que l'amour t'a si fortement lié
Que tu as paru quasi privé de toute ta grandeur !
Quelle force de contradiction
Pourrait jamais être en moi
De sorte que je ne veuille plus de la folie
De t'embrasser, ô Amour !

Car cet amour, qui me fait déraisonner,
Te paraît m'avoir enlevé toute sagesse,
Et le même amour, qui tant me fait languir,
T'a dépouillé pour moi de ta puissance ;
Je ne veux désormais ni ne peux souffrir (davantage) ;
Par l'amour je suis pris, point ne fais résistance ;
Prononce la sentence
Qui me condamne à mourir d'amour,
(Car) je ne veux plus d'autre réconfort
Que de mourir, ô Amour !

Amour, Amour, qui tant m'as blessé,
Nul autre mot qu'Amour ne puis crier ;
Amour, Amour, à toi je suis uni,
Nul autre que toi ne puis embrasser ;
Amour, Amour, qui m'as ravi si fort,
Que mon cœur toujours se répand pour aimer ;
Pour toi je me veux pâmer,
Amour, pour être avec toi,
Amour, je t'en prie,
Fais-moi mourir d'amour !

Amour, Amour, Jésus, j'atteins au port,
Amour, Amour, Jésus, tu m' (y) as mené ;

Amour, Amour, Jésus, donne-moi réconfort,
Amour, Amour, Jésus, que tu m'as enflammé !
Amour, Amour, Jésus, songe à ce que j'endure,
Fais-moi rester, Amour, toujours dans tes bras,
Avec toi transformé
Dans la vraie charité,
Dans la souveraine vérité
De l'amour transformé !

Amour, Amour, tout le monde t'appelle,
Amour, Amour, toute chose te proclame ;
Amour, Amour, telle est ta profondeur
Que te posséder te fait désirer plus ;
Amour, Amour, tu es le cercle parfait
Où qui entre de tout cœur est sûr de toujours t'aimer ;
Tu es le fil et la trame,
Et qui t'aime revêtir
Eprouve si doux sentir
Qu'il crie sans cesse : « Amour ! »

Amour, Amour, tu me fais tant souffrir,
Amour, Amour, (que) je ne puis l'endurer ;
Amour, Amour, tu t'es tellement donné à moi,
Amour, Amour, (que) j'ai bien cru en mourir ;
Amour, Amour, (puisque) tu m'as si bien pris,
Amour, Amour, fais-moi trépasser en toi ;
Amour, doux languir,
Amour, mon désir,
Amour, mes délices,
Que je sois noyé par toi dans l'amour !

Amour, Amour, mon cœur se brise tellement,
Amour, Amour, j'en sens tellement la blessure ;
Amour, Amour, ta beauté m'attire,
Amour, Amour, c'est toi qui me ravis ;
Amour, Amour, vivre méprisé,
Amour, Amour, (mais) avoir l'âme unie à toi ;
Amour, tu es la vie de mon âme,
Désormais elle ne se peut séparer (de toi) ;
Pourquoi la fais-tu languir
Et la comprimes-tu tant, ô Amour ?

Amour, Amour, Jésus désirable,
Amour, je veux mourir en t'embrassant ;
Amour, Amour, Jésus, mon doux époux,
Amour, Amour, c'est la mort que je te demande ;
Amour, Amour, Jésus, si délectable,
Fais-moi passer en toi, transforme-moi en toi ;
Pense que je suis haletant,
Amour, je ne sais où je suis ;
Jésus, mon espérance,
Abîme-moi dans l'amour !



LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNO

(† Janvier 1309)



Le peu qu'on sait sur Angèle de Foligno tient tout entier dans un petit livre « nous montrant la vraie voie où nous pouvons suivre les traces de notre Rédempteur », comme le proclame le titre d'une vieille édition (1). L'ouvrage, dicté par la bienheureuse à un excellent franciscain qui avoue ingénuement ne l'avoir pas toujours comprise, est nécessairement assez inégal, mais des pages comme celles qu'on va lire « dépassent toute littérature, s'affirment « comme les plus belles qu'on ait écrites ». J'emprunte ce jugement à Huysmans (*En route*, p. 109), à qui l'on doit encore un merveilleux portrait d'Angèle (même ouvrage, pp. 271-273) : « Son œuvre, y dit-il, est une série de liba- « tions spirituelles et de caresses ; il semble qu'à côté d'elle « les volumes des autres mystiques charbonnent, tant le « foyer de ce livre est vif. »

Les lecteurs français connaissent Angèle de Foligno par la traduction qu'en a donnée Ernest Hello. Dans un avertissement écrit pour la quatrième édition de cet ouvrage, Georges Goyau n'hésite pas à dire que personne « ne « pourra rivaliser avec Hello dans l'exactitude selon l'es- « prit, qui essaie même de traduire les larmes ». L'enthousiasme de Huysmans devant le texte original de la sainte

(1) *B. Angela de Fulginio, ostendens nobis veram viam qua possumus sequi vestigia nostri Redemptoris.* (Cologne, 1601.)

le rendait à bon droit plus exigeant. Hello, écrit-il, « était « possédé par la manie d'élaguer, d'édulcorer, de cendrer « les mystiques. Il a mis sous pressoir une œuvre ardente, « pleine de sève, et il n'en a extrait qu'un suc incolore « et froid, mal réchauffé, au bain-marie, sur la pauvre « veilleuse de son style ». (Préface d'*A Rebours*, p. XVI.)

La présente traduction suit le texte de l'édition Boccolino : *B. Angelæ Fulginatis vita et opuscula.* (Foligno, 1714.)



1. COMMENT JÉSUS A SATISFAIT POUR NOUS

Un jour, dans ma prière, je méditais sur la Passion de Jésus-Christ avec la plus grande douleur et la plus grande compassion de mon cœur, considérant combien grande était l'iniquité de chacune de mes fautes, la pesant au poids que je connais, puisque, pour me réconcilier avec Dieu le Père, me rédimer, me rendre agréable à ses yeux, il a fallu que Dieu le Fils priât, suppliât tout en larmes ; que dis-je ! qu'il mourût en croix pour moi. Je soupesais aussi le poids de la damnation, je voyais son étendue, l'infinie misère, les innombrables tourments destinés à l'expiation de chacun de mes péchés mortels, me souvenant que satisfaire pour ce péché était au-dessus du pouvoir du plus haut des Anges, du plus haut des Archanges, et que seul y avait pu parvenir le vrai Dieu, Jésus-Christ, fils de Dieu, en passant par l'affreux abandon de la mort, en subissant

les tourments de la crucifixion. Je soupesais aussi mon ingratitude envers le Sauveur, si grande que, pour le remercier d'avoir tant fait pour moi, je me refuse encore à faire quoi que ce soit pour lui ; bien plus, hélas ! je l'offense chaque jour, je ne veux ni me souvenir du bienfait de sa Résurrection, ni coopérer à son œuvre rédemptrice en travaillant, par la pénitence, à mon salut. Je m'étonnais de toutes ces choses : de l'infinie bonté de Dieu, de sa miséricorde inlassable, de mon iniquité sans pareille, de mon insurpassable démence. Et tandis que je m'abîmais en cette pensée, j'eus la révélation de la manière dont la Passion du Christ nous a libérés des péchés de toute espèce, des tortures, des peines que nous avions méritées. Je le vis avec une telle clarté que j'eus peine à m'empêcher de le crier à la face de tous ceux qui m'entouraient. Jésus crucifié m'apparut, attaché au bois d'infamie comme il le fut pour nous, et me dit : « Personne ne peut trouver d'excuse à ne point « travailler à son salut, car, pour être sauvé, il n'y « a rien de plus à faire que de se conduire comme le « malade vis-à-vis du médecin. S'il veut recouvrer « la santé, le malade fait voir au médecin son infir- « mité et se met en devoir d'exécuter les prescrip- « tions de l'ordonnance. De même aujourd'hui per- « sonne n'a rien à dépenser en traitement, rien de « plus à faire que de se montrer au médecin en « reconnaissant ses péchés et en les confessant, de « se mettre en état de suivre les conseils pénitentiels « et d'éviter les occasions de rechute. »

A ces paroles, mon âme comprit que le remède à nos maux est le sang du Christ, remède que le Christ lui-même délivre gratuitement. Le pécheur n'a d'autre chose à faire que de donner son consentement ; aussitôt le Christ, son médecin, lui apporte le salut et guérit son mal. A mon âme furent alors montrés tous mes péchés, et je vis que chacun de mes membres était atteint d'une infirmité spirituelle particulière. L'oreille pleine encore de ce que je venais d'entendre, mon âme se mit sans désemparer à montrer au divin médecin tous les péchés de chacun des membres de mon corps, de chacune des puissances de mon âme, et je m'écriai : « Seigneur mon maître, « médecin du salut éternel, ô mon Dieu, puisque « vous avez établi que la guérison de mes infirmités « et de mes plaies n'exigeait de moi que de vous les « montrer en pleurant, voici, Seigneur, que je suis « devenue la plus infirme des femmes, et que tout « en moi est corrompu et infecté. Ayez pitié de moi « et laissez-moi vous montrer, Seigneur, toutes mes « infirmités et tous les péchés de chacun de mes « membres, de chacune des parties de mon âme et « de mon corps. » Et je commençai à dénombrer la multitude de mes fautes et je dis : « Seigneur, méde- « cin miséricordieux, regardez ma tête, et voyez avec « quelle fréquence je l'ai parée des hochets de la « vanité, j'ai contraint mes cheveux au rythme de « torsades prétentieuses, j'ai commis bien d'autres « péchés encore. Regardez, Seigneur, mes yeux misé- « rables, pleins d'impudicité, infectés d'envie, etc. »

Et je continuai mon dénombrement, montrant au Seigneur chacune des parties de mon corps et chacun de ses péchés.

Le Christ écouta très patiemment toute cette confession et me répondit tout joyeux, me montrant avec quel ordre il avait pourvu à la guérison de chacune de ces tares. Plein de compassion pour mon âme, il me dit : « Ne crains ni ne désespère, ma fille. « Quand bien même tu serais atteinte de mille maladies et morte mille fois, le remède que je te donnerai suffirait à te guérir, pourvu seulement que « tu consentes à l'appliquer dévotement sur ton âme « et sur ton corps. Tu m'as dit et fait voir en détail « les infirmités de ta tête, qui te rendent déplaisante « à Dieu, et tu t'en es lamentée en mon sein. Tu « nettoyais tes cheveux, tu les peignais, tu les parfumais, tu les teignais, tu les ornais, tu les torsadais, tu rejetais ta tête en arrière fièrement, « orgueilleusement, ivre de vaine gloire, avide de « t'opposer à Dieu même devant les hommes, et « pour tout cela tu devais être jetée dans le lac « très profond, pour y être abreuvée d'humiliations « et à tout jamais considérée comme la plus vile des « pécheresses. Mais j'ai satisfait pour toi, j'ai porté « ta pénitence, j'ai souffert les peines les plus cruelles, « car, pour les lotions, les coiffures, les onguents « dont se parait abusivement ta tête, la mienne, si « sainte qu'elle fût, a été tirée en tous sens, saisie « par les cheveux et la barbe jusqu'à l'arrachement, « percée d'épines aux pointes redoutables, frappée à

« coups de roseau, toute maculée de sang, bassement « bafouée et méprisée, affublée d'une couronne déri- « soire.

« Ta face était couverte d'infirmités, car tu n'épar- « gnais point non plus pour elle les lotions et les « onguents, que tu jugeais indispensables pour t'exhi- « ber devant les hommes misérables et mendier leurs « faveurs. Mais moi, j'ai préparé le remède à ton « mal, car j'ai satisfait pour les péchés de ta face « quand la mienne a été toute souillée et défigurée « par les plus sordides et les plus vils crachats, « tuméfiée et bouffie par les soufflets, couverte d'un « voile sordide.

« Tes yeux jetaient des regards vains et pervers, « débordants d'une joie déicide, mais j'ai satisfait, « car les miens ont versé les plus amères des larmes, « ont été voilés par le sang qui coulait sur eux de « ma tête en bain de pourpre.

« Tes oreilles te servaient à offenser Dieu, car tu « te délectais à entendre des propos vains et pervers, « mais j'ai fait pénitence pour toi, et quelle péni- « tence ! J'ai entendu de mes oreilles mille choses « de nature à m'attrister autant qu'il est possible de « l'être : les accusations mensongères, les dénigre- « ments, les injures, les malédictions, les moqueries, « les rires, les blasphèmes, l'inique sentence de mort « portée contre moi, les pleurs de la plus pitoyable « des mères, associée si douloureusement à ma souf- « france.

« Ta bouche et ton gosier péchaient, car tu te

« délectais aux plaisirs d'une table abondante et sa-
« voureuse, tu poussais l'amour de la boisson jusqu'à
« l'ivresse. J'ai eu la bouche desséchée par la faim,
« la soif et le jeûne, et j'ai connu l'amertume d'un
« breuvage fait de vinaigre, de myrrhe et de fiel.

« Ta langue péchait, car elle avait toute licence
« pour les médisances, les calomnies, les moqueries,
« les malédictions, les blasphèmes, les mensonges,
« les parjures et autres péchés. La mienne est demeu-
« rée muette devant les juges et les faux témoins ;
« elle n'a point cherché d'excuses ; je n'ai fait que
« prier Dieu de tout mon cœur pour mes persécu-
« teurs et j'ai toujours prêché la vérité.

« Ton odorat péchait, car tu te grisais de fleurs
« et de parfums amollissants. Mais moi, j'ai senti et
« enduré sur ma face, mes yeux, mes narines, l'abo-
« minable puanteur des crachats.

« Ton cou péchait, car il s'agitait en mouvements
« de colère, d'orgueil et de lascivité ; il se dressait
« contre Dieu même. Le mien a reçu sans compter
« les coups de poing et les soufflets.

« Tes épaules péchaient ; elles te servaient à offen-
« ser Dieu par tout ce qu'elles portaient en violation
« de sa loi. Mais j'ai fait pénitence et soutenu sur
« les miennes la croix à laquelle on devait me sus-
« pendre.

« Tes mains et tes bras péchaient par leurs étreintes,
« leurs attouchements, leurs œuvres mauvaises. Mais
« moi, j'ai eu les mains percées de clous énormes,
« attachées à la croix, écrasées contre elle, déchirées

« par le poids de tout mon corps, qu'elles devaient « soutenir sur le gibet.

« Ton cœur péchait, car tu t'abandonnais à la « haine, à l'envie, à la tristesse, à l'amour mauvais, « aux concupiscences mauvaises, aux passions mau- « vaises. Mais moi, j'ai eu le mien percé d'une lance « aiguë, et de cette blessure a coulé en abondance « le remède le plus efficace de toutes les passions et « de tous les péchés de ton cœur : l'eau qui éteint « le feu des concupiscences mauvaises et des amours « mauvais, et le sang qui efface les colères, les tris- « tesses et les rancœurs.

« Tes pieds péchaient, car tu les faisais servir à de « vaines danses, à des promenades et à des courses « lascives. Mais les miens, qu'on aurait pu se borner « à attacher, ont été percés et cloués sur la croix. « Et pour tes chaussures ajourées, aux bouts recour- « bés et pointus, j'ai eu les pieds teints du sang qui « coulait de leurs blessures et de celui qui fluait sur « eux de tout mon corps.

« Tout ton corps péchait, car tu l'abandonnais « aux délices du sommeil, du repos, des plaisirs de « tout genre. Mais moi, j'ai été attaché à la croix, « couvert de blessures effroyables ; on a tiré sur moi « comme sur une peau, pour m'étendre sur la croix ; « j'ai été tout baigné d'une sueur de sang si abon- « dante qu'elle coulait jusqu'à terre ; j'ai été serré « contre le plus dur des bois, et combien étroitement ! « j'ai souffert enfin le plus atroce tourment, j'ai « crié, soupiré, pleuré, gémi, et je suis mort sous

« les coups des plus cruels bourreaux. Et pour répa-
« rer l'offense faite à Dieu par tes parures, tes vête-
« ments superflus, vains, imaginés pour attirer les
« regards, j'ai été nu sur la croix, tandis que des
« misérables s'arrachaient ma robe et mes vêtements
« et les jouaient sous mes yeux. Nu comme je suis
« sorti du sein de la Vierge, j'ai été exposé et étalé
« au vent, à l'air, aux regards de tous les hommes
« et de toutes les femmes, et ma croix fut plantée
« aussi haut que possible, afin qu'on me vît mieux,
« qu'on se moquât de moi davantage et que je souf-
« frisse plus de honte.

« Et comme tes richesses étaient mal acquises, aussi
« mal dépensées que mal conservées, j'ai été pauvre,
« sans palais, sans maison, sans chaumière où je
« pusse naître et vivre, et, à ma mort, je n'aurais
« pas eu de sépulcre et j'aurais été jeté aux chiens
« et aux oiseaux de proie, s'il ne s'était trouvé un
« homme pitoyable qui, compatissant à ma misère,
« me reçut dans son propre sépulcre. Mon sang et
« ma vie, je les ai dépensés pour les pécheurs, je
« n'ai rien gardé pour moi ; dans la vie et dans la
« mort, j'ai voulu être et demeurer pauvre. »

Comme mon âme avait reçu jusqu'au fond d'elle-même la délectation de tous les péchés de mon corps, je vis comment, elle aussi, l'âme très sainte du Christ avait enduré de mille manières des douleurs dont l'intensité n'avait d'égale que l'horreur. Je vis comment le Christ était indiciblement crucifié dans son âme par la Passion de son corps, par la Compassion

de sa très sainte mère, par le mépris obstiné des pécheurs, par notre misérable refus de compatir. Toutes ces douleurs fondaient ensemble sur son âme très sainte et la crucifiaient avec une indicible horreur. Et le Christ reprit :

« A quoi bon insister ? tu ne peux nommer aucun « péché, aucune maladie de l'âme, dont je n'aie « fourni le remède, dont je n'aie porté suffisamment « la peine. Pour les douleurs et les tourments infinis « que ta pauvre âme devait endurer en enfer en puni- « tion des péchés que tu as énumérés, je me suis « livré tout entier à la douleur et aux tourments. « Si tu ne t'attardes point dans ta négligence, ne « t'afflige donc pas plus longtemps, mais tiens-moi « compagnie, tant que tu vivras, dans la peine, dans « l'ignominie, dans la pauvreté, dans le mépris. « C'est là ce que fit Marie-Madeleine, qui certes était « malade, mais désirait être délivrée de son mal ; « aussi en fut-elle entièrement délivrée. Et quicon- « que agirait comme elle, comme elle aussi pourrait « recouvrer la santé. »



2. LES TROIS COMPAGNES DE JÉSUS

Le très haut Père céleste, par un acte de dispensation souverainement sage, a voulu que son Fils bien-aimé eût en ce monde trois compagnes : d'abord la pauvreté parfaite, continuelle, absolue ; ensuite l'ignominie parfaite, continuelle, absolue ; enfin la douleur

parfaite, continuelle, absolue. Voilà la société dans laquelle le Christ a passé toute sa vie, nous enseignant par son exemple à la choisir, à l'aimer, à la supporter jusqu'à la mort.

*
* *

La première compagne de Jésus-Christ a été la pauvreté continuelle, absolue et parfaite. Celle-ci a revêtu trois formes : l'une grande ; l'autre plus grande, qui s'est unie à la première ; la troisième qui, jointe à la première et à la seconde, a été parfaite.

La première forme de la pauvreté parfaite du Christ consiste dans sa volonté d'être dépourvu de tous les biens temporels. Il n'a eu ni terre, ni vigne, ni jardin, ni propriété quelconque, ni or, ni argent, monnayé ou non, ni rien en propre. Il n'a reçu de secours que dans la mesure strictement indispensable au soulagement de l'extrême indigence corporelle. Il a eu faim et soif ; il a manqué de tout ; il a eu tantôt froid, tantôt chaud ; son labeur était immense, austère et rude, et cependant il a refusé toutes les commodités de l'existence et s'est contenté des choses grossières et communes qui se rencontraient, selon les temps et les lieux, dans la province où il vivait en vagabond et en mendiant.

La seconde forme de la pauvreté du Christ est plus grande que la première : Il a voulu être pauvre d'amis et de parents, sans aucun lien d'intimité avec les grands et les puissants, sans aucune amitié natu-

relle, si bien que, conformément à sa volonté, personne ne s'est trouvé, ni du côté de sa mère, ni du côté de Joseph, son père putatif, ni du côté de ses disciples, pour lui épargner un seul soufflet, un seul coup de marteau, un seul coup de fouet ou un seul mot d'injure. Il a voulu naître de la mère la plus pauvre et la plus humble, avoir pour père putatif un charpentier pauvre. Il s'est dépouillé de l'amour et de la familiarité des rois et des puissants, des pontifes et des scribes, des amis et des parents, si bien que, ni pour sa mère, ni pour un de ses parents, ni pour qui que ce fût, il n'a voulu s'écarter de ce qui satisfaisait ou pouvait satisfaire à la volonté de son très haut Père céleste.

Voici maintenant la troisième et suprême forme de la pauvreté du Christ : il s'est dépouillé de lui-même, et de Tout-Puissant s'est rendu pauvre de puissance. Oui, il s'est fait pauvre de sa puissance propre et incapable de s'en servir. Lui qui était omnipotent, à qui rien n'était impossible, il a voulu paraître et vivre en ce monde impuissant, infirme et débile comme l'un de nous. Il a revêtu en toute vérité les misères humaines, la fragilité de la petite enfance, les faiblesses sans nombre de notre nature, sauf nos fautes et nos péchés. Il a connu la fatigue des courses, des prédications, des soins aux malades, des visites, des opprobres.

Qui plus est : il ne s'est pas borné à donner aux hommes pouvoir sur lui, malgré leurs péchés, mais les choses inanimées et les quatre éléments qu'il

avait créés ont reçu pouvoir de le faire souffrir et de l'affliger. Il a joué l'impuissance, n'a pas résisté, a tout supporté pour nous, comme s'il n'eût pu faire autrement. Il a donné aux épines le pouvoir de pénétrer et de percer, combien cruellement ! sa tête divine et redoutable. Il a donné aux liens et aux chaînes le pouvoir de le serrer à la colonne et de l'y retenir, et Celui qui devait faire trembler la terre à l'instant de sa mort a eu les deux mains attachées ensemble. Donnez-moi, enfants de Dieu, la joie de vous voir rester fidèles à ce Dieu de fidélité ! En présence de tant d'humiliation dans la fidélité et de fidélité dans l'humiliation, arrachez-vous les entrailles ! Voici que pour toi seul, ô homme, et pour te glorifier, l'Auteur de toute vie s'est abaissé au point que les créatures insensibles elles-mêmes le frappent et le déchirent à l'envi, et que l'Incirconscrit est attaché à une colonne ! Il a donné à un voile le pouvoir de le cacher à la lumière, lui, la vraie lumière qui illumine toutes choses. Il a donné aux fouets de le blesser aussi cruellement que possible. Il a donné aux clous de pénétrer et de percer ces pieds, ces mains qui rendaient la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Il a donné à la croix de le tenir suspendu, sanglant, meurtri, percé ; de l'exposer nu aux regards de tous, de lui faire souffrir la plus cruelle des morts. Il a donné au vinaigre et au fiel de remplir sa bouche d'amertume. Il a donné à la lance d'entrer, d'ouvrir et — qui pourrait l'entendre ! — de déchirer ce flanc divin, ce cœur, ces entrailles ; de répandre sur

terre l'eau et le sang sortis du plus profond de ces entrailles et de ce cœur. Les créatures eussent dû obéir à leur Seigneur, à leur Auteur, et non à une autre créature qui abusait d'elles. Que l'humilité très profonde, très fidèle, inouïe du Dieu de très haute majesté abatte du moins et confonde l'orgueil de notre néant. L'Auteur de toute vie, Celui qui seul a la plénitude de l'être, s'est soumis à toutes les créatures, même à celles qui sont dépourvues de sensibilité ; il s'est laissé anéantir par elles afin que l'homme, qui était mort et rendu par là même insensible au divin, recouvrît la vie grâce à cette insurpassable humiliation d'un Dieu. Homme qui ne sais rien, il t'a voué un amour si fidèle et si pur que cet amour l'a conduit à s'anéantir pour t'ouvrir le chemin de la perfection. La lance eût dû se plier et résister à la créature qui abusait d'elle ; elle eût dû ne pas frapper, ne pas percer le flanc divin de son Seigneur et de son Auteur. Les autres choses insensibles auraient de même refusé d'obéir et de se tourner contre leur Seigneur si elles n'avaient reçu pouvoir sur lui.

Il a donné aux bourreaux, aux soldats, aux Juifs, à Pilate, à tous les méchants, le pouvoir de le juger, de l'accuser, de le blasphémer, de l'insulter, de le frapper, de se moquer de lui, de le tuer enfin, lui qui d'une seule parole eût pu tout empêcher, d'un seul geste tout renverser, tout anéantir, ou commander à un seul de ses milliards d'Anges, de Puissances ou de Vertus, au plus petit d'entre eux, de tout précipiter d'un seul coup au fond de la mer.

S'il n'eût lui-même donné pouvoir sur lui à ses créatures, s'il ne se fût montré passible et infirme, assurément elles eussent eu horreur de molester leur Créateur. Que dire de plus ? Il s'est soumis aux éléments, au froid, à la chaleur, à la faim, à la soif et aux autres créatures insensibles ; il a caché sa puissance et s'est dépouillé de tout aux yeux des hommes, pour nous enseigner, à nous, misérables, mortels et passibles, à supporter les tribulations ; pour nous racheter, nous qui nous étions privés de notre propre puissance et nous rendre, par sa Résurrection glorieuse, impassibles et invincibles.

Qui plus est : il a donné pouvoir au diable de le tenter, de l'entourer de ses membres, qui sont les méchants, de le persécuter jusqu'à la mort, afin d'arracher ainsi l'homme aux puissances de l'enfer. Le Seigneur invincible s'est fait passible ; la Cause première de toutes choses, le Créateur de l'univers s'est rendu impuissant ; le Roi très fort est devenu débile ; il n'a point rejété le fardeau qui s'offrait à lui, mais s'est soumis au diable, aux créatures insensibles, à toutes les tribulations, à toutes les injures, à toutes les peines, à toutes les douleurs, à toutes les afflictions. Ainsi a été confondue la délicatesse de l'homme misérable, qui non seulement n'entend point se charger de pénitences et de tribulations volontaires, mais repousse de toutes ses forces les afflictions et les tribulations que Dieu lui envoie et se laisse aller aux plus injustes murmures contre le Tout-Puissant.

Jésus-Christ s'est dépouillé de lui-même d'une se-

conde manière en s'appauvrissant de sa propre sagesse. Il a voulu paraître parmi nous comme un homme simple, ignorant, déraisonnable, le plus insensé des hommes. Il n'a point pris l'attitude d'un philosophe, d'un docteur disert, d'un dialecticien majestueux, d'un scribe, d'un savant ou d'un sage fameux ; il s'est mêlé aux hommes en toute humilité, en toute simplicité, en toute douceur, leur montrant la voie de la Vérité par la vérité d'une vie de vertus et de miracles. Il était la sagesse de son Père, le maître des sciences, l'auteur et l'inspirateur des prophètes ; il eût pu, s'il l'eût voulu, étaler le génie scientifique et philosophique, se montrer et se glorifier ; il a dit la vérité si simplement que tout le monde l'a pris non seulement pour un simple d'esprit, mais pour un insensé, un fou, un blasphémateur. Quand notre Maître a pris une telle voie, comment pourrions-nous nous glorifier, nous enfler de notre science ou de notre sagesse, chercher à passer pour des maîtres aux yeux des hommes, mendier près d'eux une vaine gloire !

Jésus s'est dépouillé de lui-même d'une troisième manière, en s'appauvrissant de son renom de sainteté, de bonté et d'innocence, et c'est là le plus profond des mystères. La voie mystique qu'il a suivie est en effet bien étrange, car, au lieu de passer pour saint, il a voulu être tenu par presque tout le monde pour un pécheur et un ami des pécheurs, pour un traître, un séducteur, un conspirateur, un sans-patrie, un blasphémateur ; il a voulu être mis au rang des voleurs et condamné à partager le supplice de deux

d'entre eux. Et c'est ainsi qu'il entendait nous sauver ! Certes, il eût pu s'acquérir une réputation de sainteté, lui, le Saint des Saints ; il eût pu voir l'univers entier le proclamer juste ; cependant, lui, qui n'a jamais connu le moindre péché, il a voulu porter le poids de tous les péchés ! Il a transféré à Jean-Baptiste, son serviteur, le renom de sainteté qu'il eût pu se réserver pour lui-même aux yeux de tous les hommes, lui, le Saint des Saints et le Roi des vertus. Il s'est conduit de la sorte et s'est dépouillé de son renom de sainteté dans toute la mesure que le permettait la vérité de sa doctrine et de sa vie, afin de mieux confondre notre hypocrisie, à nous qui cherchons à nous glorifier aux yeux des hommes du bien même que nous n'avons pas fait, qui nous efforçons de paraître bons et purs, dussions-nous trouver les pires excuses à nos méfaits et nous vanter à tort et à travers de bonnes œuvres mensongères.

Jésus-Christ s'est dépouillé de lui-même d'une quatrième manière, en abdiquant l'empire qu'il avait sur tout l'univers, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grands des rois. Lui, qui était le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, Celui dont le règne n'aura point de fin, il a voulu vivre au milieu des hommes comme un esclave méprisable, qu'on a vendu et qui a eu des acheteurs. On a voulu le faire roi ; il a préféré être assujetti toujours, jusqu'à la mort, aux plus impies des rois et leur obéir quand ils lui demandaient de payer le tribut ou quand ils faisaient tomber sur lui le poids de leurs jugements et

de leurs décisions. Il a obéi non seulement aux rois, mais aux plus vils de leurs ministres, de leurs sujets, de leurs serviteurs, leur obéissant jusqu'à la flagellation, jusqu'à la mort de la croix. Le Roi des Rois a déclaré devant Pilate que son royaume n'était pas de ce monde, qu'il ne se préoccupait point d'avoir ici-bas une puissance temporelle, qu'il entendait être soumis toujours. Il n'était plus Seigneur, roi, prince, mais le plus humble des serviteurs, et comme tel il s'est anéanti totalement. Il s'est soumis à la plus humble et à la plus pauvre des mères et à son père putatif, qui ont reçu jusqu'à sa trentième année son obéissance et ses services. Parmi les disciples qu'il a choisis, peu nombreux, gens de rien, n'ayant rien à eux, il n'a point voulu paraître comme un roi ou un maître ; il leur a déclaré qu'il était venu pour servir, non pour être servi, et il les a servis jusqu'au jour où il a rendu son âme au Père céleste pour les racheter, eux et tous les pécheurs. Bien plus, il n'a été chef et maître de ces disciples misérables qu'en fait de misère, de faim, de soif et de tribulations, car son magistère ne consistait pas à chercher la première place, mais à être le plus persécuté et le plus méprisé ; il se faisait si humble au milieu d'eux qu'il les servait à table et leur lavait les pieds et les mains...

*
* *

La seconde compagne indissolublement attachée au Fils de Dieu jusqu'au Calvaire a été l'ignominie

volontaire et parfaite, le mépris, l'abaissement, l'opprobre, qu'il a voulu supporter sans cesse en ce monde. Il a vécu méprisé comme un esclave que personne ne veut libérer, et non seulement comme un esclave, mais comme un esclave méchant et pervers. Il a été exilé, couvert d'opprobres, bafoué, lié, souffleté, bâtonné, flagellé, privé de juges et de défenseur comme s'il eût été trop vil et trop misérable pour en avoir, assimilé à d'ignobles voleurs et condamné avec eux à la mort la plus atroce et la plus infamante. Durant ses années de vie publique, si quelqu'un a cherché par hasard à lui donner quelque marque extérieure de déférence, il n'a jamais manqué de s'y opposer par ses paroles ou par ses actes. Toujours il a fui l'honneur du monde pour s'attacher à la honte, dont il a porté volontiers le poids, sans que rien pourtant dans sa conduite pût en être la cause ou l'occasion. Le Dominateur du monde a vu l'univers entier le persécuter, le bafouer, se moquer de lui sans cause ni raison, sans la moindre provocation de sa part. A peine sorti des langes et du berceau, il est persécuté et jeté sur une terre barbare. Devenu grand, il est traité tantôt de Samaritain et d'idolâtre, tantôt de démoniaque et d'agent du démon, de gourmand, de séducteur, de faux prophète. « Voyez », dit-on, « ce viveur et cet ivrogne ; gardez-vous de « le prendre pour un prophète, un juste, un thau« maturge opérant par la vertu de Dieu ; c'est au « nom du prince des démons qu'il chasse les démons. » On le pousse aux abîmes pour l'y précipiter ; on prend

des pierres pour le lapider. Tout cela s'entremêle de clameurs discordantes, de moqueries, de gestes railleurs, de détractions, de complots. On crie au blasphème ; on s'efforce à tout instant de le prendre en défaut dans ses paroles et dans ses actes ; on le repousse de partout, sans que personne s'offre à le recevoir. Traîné ignominieusement de prétoire en prétoire et de juge en juge, il est attaché devant la populace, et chacun de lui cracher en plein visage, de le souffleter, de l'affubler d'un manteau dérisoire, de le couronner d'épines, de le railler en se prosternant à ses pieds ou en fléchissant les genoux devant lui, de lui frapper la tête à coups de bâton, de lui voiler la face pour mieux multiplier de sacrilèges moqueries, de le flageller, de grincer des dents à la manière des chiens assoiffés de sang, de le condamner, de le réprouver comme malfaiteur. Conduit nu à sa Passion, il est abandonné de tous ses disciples. Un d'eux le renie, un autre le trahit, le reste s'enfuit. Il se tient seul et nu au milieu d'une multitude de spectateurs, car c'est un jour de fête, où tout le monde est rassemblé. Comme un méchant on le suspend en l'air entre deux voleurs ; on le livre à une mort infamante. A l'heure suprême de l'agonie, des derniers pleurs, des dernières prières, on le poursuit encore de gestes railleurs, de paroles moqueuses : « Ah ! c'est toi qui détruis le temple ! » On l'accable de mépris : « Il a sauvé des foules entières et ne « peut se sauver lui-même ! » On joue ses vêtements, on abreuve ses lèvres mourantes de vinaigre et de

fiel alors qu'il demande humblement de l'eau à boire. Il succombe ; il se trouve encore quelqu'un pour lui percer le flanc d'un coup de lance. On le descend de la croix ; il doit rester à terre, sans linceul et sans sépulture, jusqu'à ce qu'un homme compatissant ait obtenu l'autorisation de l'enlever et de le mettre au tombeau. On lui cherche encore querelle : « Nous nous souvenons que ce séducteur a dit qu'il ressusciterait. » Les uns cachent la résurrection ; les autres la nient. Dans la vie, dans la mort, après la mort, le Christ a trouvé sans cesse le mépris, l'ignominie, l'avilissement. Voilà ce qu'il a désiré, ce qu'il a porté pour parvenir, en tant qu'homme, à la gloire de la résurrection et nous entraîner à sa suite...

*
* *

La troisième compagne de Jésus a été plus intime et plus assidue que les deux autres. C'est la douleur suprême, à qui l'âme du Christ a été unie dès l'instant de l'Incarnation, car, à cet instant où l'âme du Sauveur s'est unie à la fois à son humanité et à sa divinité, elle a reçu la plénitude de la sagesse. Oui, dès le premier instant de son voyage ici-bas, dès le sein de la Vierge Marie, le Christ a eu toute compréhension et a commencé à sentir la douleur suprême : il a connu, vu, pesé, compris dans leur ensemble et dans leur détail toutes les peines que son âme et son corps devaient éprouver et supporter

pour nous. Plus tard, à l'approche de la mort, il entrera en agonie et suera des ruisseaux de sang sous la pression de la tristesse atroce que lui causera la prescience des tourments prochains ; ainsi, dès le sein de la Vierge, l'âme du Christ a prévu les tourments futurs et connu la douleur suprême, bien que le corps ne fût pas encore associé à ces amères prémices.

Le Christ a vu dans son âme sainte les mouvements perfides des langues acérées, les paroles les plus secrètes de chacune d'elles ; il a su et n'a jamais perdu de vue, avec toute la précision de l'agent, du temps, du mode, de la mesure, la mort, la honte, l'immolation, les supplices pour lesquels il naissait en ce monde. Où pouvait-il habiter, sinon dans la douleur, alors qu'il se voyait vendu, trahi, pris, renié, abandonné, lié, souffleté, moqué, frappé, accusé, blasphémé, maudit, flagellé, jugé, réprouvé, condamné, conduit au Calvaire comme un voleur, dépouillé, mis à nu, crucifié, mort, percé d'une lance. Il a compté chacun des coups de marteau, chacun des coups de fouet, chacun des trous creusés par les clous ; il a connu la moindre des gouttes de sang, la moindre des larmes qu'il devait répandre ; il a perçu d'avance chacune de ses lamentations douloureuses, chacun de ses soupirs, chacun de ses gémissements, et mêmement ceux de sa mère. Toutes ces choses, l'âme sainte du Christ les a vues devant elle et les a considérées sans cesse, ce qui l'eût à coup sûr empêchée d'être sans tristesse, — que dis-je ?

— sans douleur insurpassable du cœur et de l'esprit. Et voilà comment le Christ a été plongé toute sa vie au plus profond de la douleur, de la tristesse et de l'affliction.

Outre les douleurs de l'avenir, Notre-Seigneur Jésus-Christ, véritable livre de vie, a enduré les innombrables douleurs du présent. A sa naissance, il n'a été ni plongé dans un bain, ni couché sur la plume, ni enveloppé de fourrures ; il a été déposé dans une rude crèche de bois garnie de foin, au milieu d'une étable, entre deux animaux, et voilà comment ce très tendre enfantelet a commencé dès sa naissance à être éprouvé dans son corps. Il a dû s'enfuir ensuite à travers un désert immense jusqu'en Egypte, avec la Vierge, sa mère très douce et très tendre, et Joseph. Puis il lui a fallu, encore enfant, s'astreindre régulièrement aux voyages au Temple, ainsi que le prescrivait la loi. Nazareth, où habitaient ses parents, était distant de plus de deux jours de Jérusalem ; cependant il devait faire à pied ce long parcours.

Devenu homme, aussitôt après son baptême il s'est retiré au désert et y a jeûné quarante jours. Il y a senti la faim, si bien que le diable a cru pouvoir profiter de sa fatigue pour le faire tomber dans le péché, car c'est à ce moment que se place la première tentation. Il a parcouru à pied les villes et les campagnes, supportant la faim, la soif, la pluie, la chaleur, le froid, la sueur, la fatigue, d'innombrables ennuis et enfin une mort cruelle. Voilà le fardeau qu'il a porté pour nous montrer la voie de la vérité,

nous délivrer des embûches du démon et briser sa puissance, révéler tout ce que l'acceptation sincère de la douleur et de l'affliction recèle de joie, de bonheur et de gloire et nous donner le modèle d'une telle acceptation.

Quant aux douleurs de la Passion, notre langue est aussi impuissante à les exprimer que notre cœur à les concevoir. Disons seulement qu'elles furent multiples et ineffables.

Le Christ a d'abord souffert des tourments atroces et déchirants du fait de sa compassion pour le genre humain, qu'il aimait souverainement. Et ne croyez pas qu'il ne s'agissait là que d'une compassion générale pour l'humanité perdue, tombée et condamnée. Non ; la compassion du Christ s'est attachée, combien douloureusement ! à chacun de nous. Mieux encore : au lieu d'embrasser nos fautes dans une simple vue d'ensemble, elle a porté séparément sur chacun de nos péchés, qu'elle a mesuré exactement ainsi que le châtiment destiné à le punir ; non seulement sur chacun des péchés passés, mais sur chacun des péchés à venir, car le Christ les connaissait infailliblement en vertu de sa prescience. Oui, chaque homme passé, présent ou futur, chacun des péchés de chacun de ces hommes a fait souffrir le Christ miséricordieux et compatissant, et comme ces hommes étaient innombrables et leurs péchés infinis, infinie aussi a été la souffrance endurée par le Christ par amour pour nous. Il aimait chacun de ses élus d'un amour ineffable, qui lui étreignait les entrailles ; aussi chaque

offense commise ou à commettre par chacun d'eux lui était-elle présente sans cesse ; le châtiment expiatoire de cette offense rejaillissait jusqu'à lui, et telle a été sa compassion qu'il a pris sur lui tout notre poids d'expiation, incomparablement douloureux. Oui, la vue de nos fautes a tant fait souffrir le très doux Jésus et telle a été la compassion souveraine qui l'associait à nos souffrances, qu'il s'est jeté sur la croix, pour y souffrir et y mourir dans l'horreur de tourments infinis, afin de satisfaire ainsi à notre place, de nous racheter, de nous soulager.

Le Christ a souffert encore du fait de sa compassion pour lui-même, car il á eu grande compassion de lui-même quand il a vu la douleur fondre ineffablement sur lui. Voyant et considérant en effet que le Père céleste ne l'avait envoyé sur terre que pour se charger des douleurs et des peines de tous les élus, qu'une douleur exorbitante et indicible devait immanquablement l'atteindre et le posséder sans partage, il a eu grande compassion de lui-même. Supposez qu'un homme sache que la plus effroyable douleur va fondre sur lui immanquablement, indiciblement ; qu'il ait sans relâche cette douleur sous les yeux ; assurément il aurait compassion de lui-même, et la profondeur de sa compassion correspondrait à l'atrocité de la douleur imminente, à l'acuité de son intelligence pour mesurer l'étendue de cette douleur, à la vivacité de sa sensibilité pour en ressentir l'horreur. Voilà l'hypothèse qu'a réalisée le Christ à un point qui dépasse toute parole humaine, qui ne per-

met de garder une aussi déficiente comparaison qu'en raison de la faiblesse de notre esprit.

Le Christ a souffert encore du fait de sa compassion pour le très miséricordieux Père céleste. L'amour du Christ pour son Père, le Dieu de toute miséricorde et de toute pitié, était infini. Voyant que Dieu le Père, qu'il aimait infiniment, était tellement blessé de compassion et de miséricorde pour nous qu'il livrait à la mort son très doux Fils, indiciblement cher à son cœur, et qu'il se fût livré lui-même à cette mort s'il l'eût fallu, le Christ a eu la plus douloureuse compassion de cette compassion de Dieu le Père. Pour soulager ce Père céleste en quelque mesure, il s'est humilié et s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix...

Le Christ a souffert encore du fait de sa compassion pour sa très douce mère. C'est qu'il l'aimait plus que toute autre créature, ayant pris d'elle seule sa chair virginale, et qu'elle-même partageait les douleurs de son Fils plus que toute autre créature, ayant plus que toute autre l'âme noble et profonde. Aussi le Christ a-t-il eu grande souffrance et compassion de la voir à ce point souffrir et gémir en son corps, en son cœur, en son esprit. Sa mère souffrait la douleur suprême, et Jésus portait en lui la douleur de sa mère...

Le Christ a eu encore la douleur de l'offense faite à son Père, qu'il aimait souverainement, car, au temps de la Passion, il a vu combien gravement l'homme offensait Dieu le Père en crucifiant son Créateur et

son Seigneur. C'est que le crucifiement du Fils de Dieu est le plus grand des crimes passés, présents et futurs, l'offense sans égale à la Divinité, pour laquelle le Christ ne pouvait éprouver qu'une immense douleur. Aussi, dans un transport de douleur et de compassion pour son Père offensé et pour l'homme, artisan de l'offense, il s'est écrié : « Mon Père, pardonnez « leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Dieu le Père eût peut-être condamné de nouveau à la damnation tout le genre humain déicide, si le Christ, comme oublieux de toute autre douleur, n'avait pleuré et jeté comme un cri cette benoîte prière au Ciel.

Le Christ a souffert encore du fait de sa compassion pour ses apôtres et ses disciples. Les apôtres, les disciples, les saintes femmes qui l'avaient suivi souffraient autant qu'il est possible de souffrir. L'amour souverain qu'il avait pour les siens a conduit le Christ à porter en lui la douleur de ses disciples dispersés et persécutés.

En plus de ces douleurs, Jésus-Christ, homme-Dieu crucifié, a reçu l'atteinte de quatre glaives :

D'abord la cruauté perverse des cœurs endurcis, dont l'indomptable obstination ne connaissait point de trêve, dont les efforts inlassables ne tendaient qu'à imaginer d'outrageantes et cruelles machinations pour faire disparaître de la face de la terre jusqu'au nom de leur Sauveur et de ses disciples.

Puis la malice de cette fureur sans mesure et de cette haine dont les bourreaux de Jésus ne parvenaient point à s'assouvir, si bien que leurs pensées,

leurs intentions perverses, leurs résolutions iniques, étaient comme autant de poignards dont les coups pénétraient dans l'âme du Christ.

En troisième lieu la malice et la duplicité des langues qui vociféraient contre Jésus, et dont chaque accusation, chaque calomnie, chaque résolution d'iniquité, chaque insolence, chaque moquerie, chaque blâme, chaque blasphème, chaque malédiction, chaque mensonge, chaque faux témoignage frappait douloureusement l'âme du Christ.

Enfin l'atrocité de la Passion même et la cruauté de ses artisans, attestée à chaque heure du drame sanglant. Combien de fois le Christ n'a-t-il pas alors été tiré par les cheveux et par la barbe, bousculé à coups de poing, lié, souffleté, couvert de crachats, fouetté ! Par-dessus tout, combien n'a-t-il pas souffert du fait des clous qui l'attachaient à la croix ! C'étaient des clous énormes, grossièrement équarris, qui traversaient ses pieds et ses mains de part en part, déchiraient cruellement sa chair, la réduisaient en charpie lamentable... Et les bourreaux ne se sont pas contentés d'enfoncer ces clous dans les membres du Sauveur ; pour le mieux attacher au plus dur des bois, pour l'y serrer plus étroitement, ils lui ont tiré violemment les pieds et les mains, de manière à disloquer tout le corps, à rompre les nerfs et faire saillir les os hors des articulations, de sorte qu'on en eût pu dresser aisément le triste inventaire. Et comme si la mesure des tourments n'était point comble encore, on a dressé la croix, de sorte que le Christ a été

exposé nu au froid, au vent, aux regards du peuple ; tout le poids de son corps pesait sur ses mains et ses pieds, afin que la dureté des clous fût sentie par lui plus cruellement, afin que les plaies qu'ils avaient ouvertes en sa chair fussent sans cesse renouvelées et rendissent le sang divin sans intermittence, afin que sa mort fût insurpassable en douleur et ses bourreaux inégalables en malice.

Pour nous manifester quelque chose d'une douleur si excessive, pour bien nous faire comprendre qu'il la supportait pour nous et non pour lui, pour nous apprendre à y compatir au fond de nos entrailles, à nous y associer sans cesse, le Christ a jeté du sein même de cette douleur le cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Assurément il ne pouvait être abandonné de Dieu, puisqu'il possédait en lui la plénitude de la divinité, mais il a manifesté de la sorte qu'il était homme aussi et nous a fait connaître combien son humanité a été livrée à la douleur, à cette douleur suraiguë et ineffable qu'il a endurée pour nous. Ainsi, c'est uniquement pour nous qu'il a crié, pour nous montrer qu'il endurait la douleur suprême pour nous et non pour lui, et nous mieux inciter par là même à nous associer sans relâche à sa souffrance. Et ne croyez pas que cette douleur ait été inconnue au Christ avant son crucifiement : il l'a éprouvée dès l'union de son âme et de son corps, dès l'union de cette âme et de ce corps au Verbe, puisque c'est du fait de cette ineffable union que son âme a été remplie de la sagesse

souveraine et a pu se représenter tout le présent et tout l'avenir. Dès ce moment donc il a vu venir à lui la douleur suraiguë et ineffable, qui lui a tenu compagnie depuis l'union de son âme et de son corps jusqu'à leur séparation. Voilà ce qu'il voulait dire toutes les fois qu'il parlait à ses disciples de la croix qu'il portait déjà par avancement d'hoirie pour eux et non pour lui-même ; voilà le sens de la parole : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », prononcée par notre Maître pour nous mieux inciter à compatir à sa douleur.

Cette douleur, comme toutes les précédentes, a été ressentie par le Christ avec une intensité proportionnée à la noblesse incomparable de son âme. Plus son âme était sainte, douce et noble, plus elle ressentait l'acuité et l'intensité de la douleur, car sa noblesse inégalable la rendait plus douloureusement sensible que toute autre aux injures et aux tourments. Tous ceux-ci, dont l'origine était dans la très haute et ineffable dispensation de Dieu, ont à ce point crucifié l'âme du Christ que son corps même en a reçu le douloureux contre-coup...

Et tandis qu'il était plongé au sein de toutes ces douleurs, Jésus-Christ, Sauveur du monde, s'est gardé de menacer, de maudire, de se défendre, de se venger. On l'accuse, il n'invoque pas d'excuse ; on lui crache à la face, il ne se la cache point ; on lui étend sur la croix les mains et les bras, il ne les retire pas ; on le cherche pour la mort, il ne se cache pas ; il s'abandonne tout entier, sans réserve aucune, à la volonté

de ses ennemis et se sert de leur scélératesse pour accomplir, en dépit de leurs efforts contraires et de leur ingratitude, l'œuvre de la Rédemption. Bien plus, et voici qui dépasse toute pensée : aux heures atroces de la Passion, il donne l'exemple de la patience, enseigne à ses bourreaux la vérité, adresse pour eux à son Père ses pleurs, ses soupirs, ses cris suppliants, et pour leur immense péché, dont l'expiation devrait faire condamner à une juste mort le genre humain tout entier, il les comble de bienfaits sans mesure. Grâce en effet à ses souffrances mêmes, à cette douloureuse Passion dont ses bourreaux étaient les tristes artisans, il a satisfait pleinement pour nous tous, il nous a rédimés tous, il a ouvert le ciel à ceux-là mêmes qui le crucifiaient, il a réconcilié l'humanité avec le Père céleste, il nous a fait rentrer en grâce en qualité de fils de Dieu, et cette réconciliation a eu pour base l'acte qui eût dû vouer à la damnation l'univers entier, puisqu'il constituait, de la part de la créature, le maximum de l'injure envers le Créateur. O pitié ! ô miséricorde immense ! inconcevable bénignité ! Où avait surabondé l'iniquité infinie, la grâce infinie surabonde !



RAIMOND LULLE

(1235 - 29 Juin 1315)



Raimond Lulle, que les Franciscains revendiquèrent aussitôt après sa mort comme appartenant à leur Tiers-Ordre, n'est pas seulement le *doctor illuminatus* des théologiens et des philosophes. Il y a aussi, et peut-être plus encore, en lui un poète de génie, et, comme l'ont écrit les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (tome XXIX, p. 63), « dans l'histoire de la poésie romane, sa place deviendra chaque jour plus insigne, et la valeur de son talent sera de plus en plus appréciée ».

Outre ses poésies, il nous faut citer ici deux romans : *Blanquerna* (1283) et *Le livre des Merveilles*, ou plutôt *des émerveillements* (1286). Celui-ci est souvent mentionné, en raison de la septième partie, où l'on voit « comment dans la conduite des bêtes est signifiée la manière dont un roi doit régner et se garder de mauvais conseils et d'hommes perfides ». Lulle s'y est inspiré du roman indien de Kalilah et Dimnah, qu'il a dû connaître par une traduction arabe. *Blanquerna* paraît cependant supérieur. Il témoigne en tout cas d'un certain effort de création : « Un jeune homme, cherchant le bonheur et la perfection, essaye des divers états du monde ; il éprouve successivement l'état des gens mariés, celui des moines, celui des prélats, celui des cardinaux et même du pape, et finit par se faire ermite dans un bois, reconnaissant que la vie contemplative est au-dessus de toutes les autres. Les péripéties successives de son existence nous transportent dans les diverses couches de la société du XIIIe siècle ; son histoire forme ainsi,

de bien loin, comme une sorte de préparation anticipée à ces romans biographiques dont l'Espagne devait plus tard fournir le premier modèle, et qui, avec une tendance morale infiniment moins ascétique, font également traverser à leur héros toutes les situations sociales et en prennent occasion de peindre plus ou moins satiriquement la société contemporaine sous les aspects les plus divers (1). »

Il existe deux anciennes traductions françaises de *Blanquerna*. La première, due à Gabriel Chapuys, est intitulée : *Trois cents cinquante demandes et responses de l'hermite Blaquerne touchant l'amy et l'aimé;* Paris, 1586, in-16. La seconde est du siècle suivant : *Blaquerne de l'amy et de l'aymé, par le B. Raymond Lull, martyr, du tiers ordre de Saint-François;* Paris, 1632, in-24.

L'autobiographie de Raimond Lulle, ainsi que la poésie : *El Desconort*, avaient été l'objet d'une traduction très exacte, insérée dans l'*Histoire littéraire de la France*. On a cru ne pouvoir mieux faire que de la reproduire ici. Quelques retouches ont toutefois été apportées au texte de l'autobiographie, d'après l'original latin publié par Salzinger (2). Quant à la traduction de la pièce : *Lo Cant de Ramon*, elle est originale et suit le texte de G. Rosselló : *Obras rimadas de Ramon Lull*; Palma, 1859, pp. 365 et suiv.



1. AUTOBIOGRAPHIE

A l'honneur, louange et amour de notre seul Seigneur Jésus-Christ, Raimond, vaincu par les instances de quelques religieux ses amis, raconta et permit

(1) *Histoire littéraire de la France*, tome XXIX, pp. 347-348.

(2) Salzinger : *Beati Raymundi Lulli, doctoris illuminati et martyris, opera.* (Mayence, 1721-1742 ; 8 vol. in-fol. ; tome I, prol.)

d'écrire ce qui suit sur sa conversion à la vie pénitente et sur quelques autres événements de sa vie :

Raimond, sénéchal de la table du roi de Majorque, encore jeune, était assis une nuit à côté de son lit (1), prêt à dicter et à écrire en langue vulgaire une chanson sur une certaine dame qu'alors il aimait d'un amour insensé. Au moment de commencer à écrire cette chanson, se retournant à droite, il vit Jésus-Christ suspendu à la croix. A cet aspect, il fut saisi de crainte, et, laissant ce qu'il avait à la main, il se mit au lit pour dormir. Le lendemain, il se leva, revint à ses vanités ordinaires, ne conservant aucun souci de sa vision, qu'il oublia bientôt. Environ huit jours après, au même lieu et presque à la même heure, il essaya d'écrire et d'achever sa chanson ; mais le Seigneur lui apparut de nouveau sur la croix. Encore plus effrayé, Raimond se mit au lit comme précédemment et s'y endormit. Le lendemain, négligeant encore la vision qu'il avait eue, il ne renonça pas à ses amusements, et même il s'efforça de terminer la chanson commencée, tant que le Seigneur lui apparut une troisième et une quatrième fois, à des intervalles de quelques jours, et toujours avec la forme où il s'était montré premièrement. Donc, à la quatrième ou, comme on le croit plus communément, à la cinquième apparition, saisi d'une frayeur extrême, il entra dans son lit, considérant en lui-même, durant toute la nuit, ce que devaient signifier ces visions tant de fois réitérées ; et sa conscience lui criait

(1) Cette scène se place en 1266.

qu'elles n'avaient pas d'autre but que de le décider à quitter le monde et à servir désormais uniquement le Seigneur. Mais elle lui criait aussi qu'il avait été trop souvent coupable et qu'il était indigne d'un tel service. De la sorte, tantôt agitant avec lui-même ces questions, tantôt priant Dieu, il passa dans l'insomnie cette nuit laborieuse ; enfin, par la grâce du Père des lumières, il prit en considération la mansuétude, la patience et la miséricorde que le Christ a pour certains pécheurs, et comprit ainsi de la manière la plus certaine que Dieu voulait qu'il quittât le monde et se vouât dès lors de cœur au service du Christ. Il commença donc à se demander ce qu'il pouvait faire de plus agréable à Dieu, et il lui parut que c'était de sacrifier sa vie en convertissant les Sarrasins, qui enveloppent de toutes parts les chrétiens par leur multitude. Puis, faisant un retour sur lui-même, il comprit qu'il ne possédait aucune science pour une telle œuvre, ne sachant rien sinon très peu de grammaire. Cette réflexion le consterna et lui causa un violent chagrin.

Pendant qu'il roulait, plein de tristesse, ces pensées, voilà qu'il sentit (il ne sait comment, mais Dieu le sait) son cœur pénétré d'une certaine intention véhémente et captivante de faire dans la suite un livre excellent contre les erreurs des infidèles. Ne voyant encore pour un tel livre ni matière ni forme, il était saisi d'étonnement ; mais plus son étonnement croissait, plus croissait aussi son impulsion vers l'entreprise dont il s'agit.

Alors il lui vint à l'esprit que, quand même Dieu lui accorderait, dans le cours du temps, de composer ce livre, il ne pourrait seul faire que bien peu de chose, d'autant plus qu'il ignorait complètement la langue arabe, qui est celle des Sarrasins. Il eut donc la pensée d'aller auprès du pape et même des rois et des princes chrétiens, pour obtenir d'eux qu'ils établissent, dans diverses provinces bien choisies, des monastères où l'on apprendrait la langue des Sarrasins et celle des autres infidèles ; ce qui permettrait d'avoir toujours sous la main des personnes instruites, pour les envoyer prêcher parmi ces peuples la vérité catholique.

Ayant arrêté dans son esprit ces trois points : 1° de supporter la mort pour le Christ en convertissant les infidèles ; 2° de composer le livre dont il a été question ; 3° d'obtenir la fondation de monastères pour l'enseignement de diverses langues, il se rendit le lendemain à une église qui n'était pas éloignée, et, versant d'abondantes larmes, il pria dévotement Jésus-Christ de daigner conduire à bon effet ces trois résolutions qu'il lui avait inspirées.

Après cela, revenu à ses affaires, et étant encore trop enfoncé dans la vie et dans les vanités du siècle, il fut, pendant les trois mois suivants, c'est-à-dire jusqu'à la fête de saint François, assez tiède et relâché dans la poursuite de ces trois objets. Mais, à l'occasion de cette fête, un certain évêque prêchant chez les frères Mineurs de la ville de Majorque en présence de Raimond et exposant comment saint Fran-

çois avait tout abandonné pour servir uniquement le Christ, Raimond, provoqué de la sorte par l'exemple du saint, vendit toutes ses possessions, ne réservant que peu de chose pour le soutien de sa femme et de ses enfants ; il se remit complètement au Christ, et s'en alla, avec l'intention de ne jamais revenir chez lui, en pèlerinage à Sainte-Marie de Rocamadour, à Saint-Jacques et à divers autres lieux, pour prier le Seigneur et ses saints de le diriger dans les trois résolutions qui lui avaient été inspirées.

Ce pèlerinage achevé, il se préparait à se rendre à Paris pour y apprendre la grammaire et quelque autre science utile à son projet ; mais ses parents, ses amis, et surtout frère Raimond (1), de l'Ordre des frères Prêcheurs, qui avait compilé les Décrétales du pape Grégoire IX, le détournèrent de ce voyage par leurs conseils et le firent revenir dans la ville de Majorque. Quand il y fut revenu, quittant les habits d'apparat qu'il avait jusqu'alors portés, il se fabriqua un vêtement de l'étoffe la plus grossière qu'il put trouver ; il apprit une portion de la grammaire, et, ayant acheté un Sarrasin, il se fit enseigner par lui la langue arabe. Au bout de neuf ans, il arriva qu'un jour, Raimond étant absent, ce Sarrasin blasphéma le nom du Christ ; ce qu'ayant appris, à son retour, de ceux qui l'avaient entendu, Raimond, emporté par un excès de zèle pour la foi, frappa ce Sarrasin à la bouche, au front et à la face. Le Sarrasin, gardant rancune de ce traitement, songea dès lors au moyen

(1) Saint Raimond de Penafort.

de tuer son maître. S'étant procuré clandestinement une épée et voyant un jour son maître seul et assis, il se précipita sur lui, le frappant de l'épée et s'écriant d'une voix terrible : « Tu es mort ! » Raimond écarta un peu, comme il plut à Dieu, le bras de l'assaillant ; il n'en reçut pas moins à l'estomac une blessure grave, sinon mortelle ; mais, doué d'une force supérieure, il renversa sous lui le Sarrasin et lui arracha l'épée des mains. Au bruit, les gens de la maison accoururent ; Raimond leur défendit de tuer le Sarrasin ; cependant il permit de le lier et de le mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur ce qu'il valait le mieux faire de lui. Il lui semblait, en effet, rigoureux de faire mourir celui par les enseignements duquel il savait désormais la langue arabe tant désirée ; mais, de le relâcher ou de le maintenir encore à son service, il s'en donnait garde, sachant que cet homme ne cesserait de machiner sa mort.

Dans sa perplexité, il monta à une abbaye qui n'était pas loin (1). Il y pria Dieu très instamment pendant trois jours au sujet de cette affaire. Au bout de ce temps, sa perplexité restant la même, étonné de ce que Dieu n'avait aucunement exaucé son oraison, il revint affligé chez lui ; mais, s'étant détourné jusqu'à la prison pour y voir le captif, il trouva que cet homme s'était étranglé volontairement avec la corde qui le liait. Il rendit donc grâces à Dieu de lui avoir conservé la main innocente de la mort du Sarrasin et de l'avoir délivré d'une grave inquiétude.

(1) Cette abbaye est nommée plus loin Abbaye del Real.

Après cela, Raimond alla sur une certaine montagne de Randa, peu éloignée de chez lui, afin d'y contempler Dieu plus tranquillement. Le huitième jour de sa résidence n'était pas encore accompli, il était debout et considérait attentivement le ciel, quand tout à coup son esprit fut illuminé par le Seigneur, qui lui donna la forme et la méthode pour l'ouvrage dont il a déjà été question, contre les erreurs des infidèles. Rendant d'immenses grâces au Très-Haut, Raimond descendit de cette montagne, et, revenu à l'Abbaye del Real susdite, il commença à ordonner et à faire ce livre, qu'il intitula d'abord *Ars major*, puis *Ars generalis*. Sous la rubrique de cet Art, il fit dans la suite, comme on verra plus bas, un grand nombre de livres, y expliquant beaucoup de principes généraux et spéciaux mis à la portée des simples, selon ce que lui avait alors enseigné l'expérience. Donc Raimond acheva son livre dans cette abbaye ; puis il retourna sur la montagne, et, dans le lieu où avaient été ses pieds quand le Seigneur lui avait montré la manière de l'Art, il se fit faire un ermitage, où il demeura sans interruption pendant plus de quatre mois, priant Dieu jour et nuit que, par sa miséricorde, il le dirigeât heureusement, lui et l'Art qu'il lui avait donné, à son honneur et à l'avancement de son Eglise.

Pendant qu'il était ainsi priant dans son ermitage, il vit venir à lui un pâtre de moutons, jeune homme d'une figure gaie et agréable, qui, en une heure, lui dit tant de bonnes choses sur Dieu, les anges et le reste

des habitants du ciel qu'un autre, à ce qu'il lui semblait, en aurait à peine dit autant pendant deux jours entiers ; et ce pâtre, voyant les livres de Raimond, s'agenouilla, les baisa, les arrosa de ses larmes et dit à Raimond que, par ces livres, beaucoup de bien proviendrait à l'Eglise du Christ. Ce pâtre bénit aussi Raimond de beaucoup de bénédictions, ce semblait prophétiques, lui signant la tête et tout le corps du signe de la croix, puis il se retira. Raimond, considérant tout cela, était saisi d'étonnement ; car, ce pâtre, il ne l'avait jamais vu et n'en avait jamais entendu parler.

Après cela, le roi de Majorque, ayant appris que Raimond avait déjà fait beaucoup de bons livres, lui manda de venir à Montpellier, où il était lui-même. Raimond y étant venu, le roi fit examiner ces livres par un frère de l'Ordre des Mineurs, mais spécialement certainès Méditations qu'il avait dévotement composées sur tous les jours de l'année, assignant trente paragraphes particuliers à chaque jour. Le Frère trouva, non sans admiration, ces Méditations pleines de philosophie et de foi catholique. Raimond composa, au sujet de l'Art qui lui avait été donné sur la montagne, un livre à Montpellier, le nommant *Ars demonstrativa*, dont il fit même lecture publique. Il y déclare que la forme première et la matière première constituent le chaos élémentaire, et que les cinq universaux et les dix prédicaments proviennent du chaos même et y sont contenus, suivant la vérité catholique et théologique.

Dans le même temps, Raimond obtint du roi de Majorque que ce prince ferait construire dans son royaume un monastère, doté de possessions suffisantes pour y instruire treize frères Mineurs, qui apprendraient la langue arabe en vue de la conversion des infidèles. A ceux-là et à ceux qui leur succéderaient à perpétuité dans ce monastère cinq cents florins seraient alloués annuellement pour leur entretien (1). Ensuite Raimond se rendit à la cour de Rome, afin d'obtenir, s'il pouvait, du pape et des cardinaux qu'on établît dans le monde des monastères semblables à celui de Miramar, pour l'enseignement des langues. Mais, arrivé à Rome, il trouva que le pape Honorius IV venait de mourir ; quittant donc la cour romaine, il se dirigea vers Paris pour communiquer au monde l'Art que Dieu lui avait enseigné.

Venant donc à Paris, du temps du chancelier Berthold, Raimond lut dans une salle à lui le commentaire de l'Art général, d'après le commandement spécial du chancelier. Ayant fait cette lecture à Paris et ayant vu la façon dont les écoliers se comportaient, il retourna à Montpellier, où de nouveau il lut l'Art, et fit même un livre qu'il intitula *Ars veritatis inventiva,* ne mettant dans ce livre, ainsi que dans tous ceux qu'il composa depuis, que quatre figures ; il supprima ou plutôt dissimula, à cause de la faiblesse de l'intelligence humaine dont il avait fait l'épreuve à Paris, douze figures sur les seize qui

(1) Le pape Jean XXI confirma l'érection de ce monastère, ou séminaire de la Sainte-Trinité de Miramar, par lettres du 16 novembre 1276.

étaient d'abord dans son Art. Tout cela bien terminé à Montpellier, il se rendit à Gênes (*1291*), où, peu après, il traduisit en arabe son *Ars inventiva.* De là il se dirigea vers la cour de Rome, désirant obtenir, comme précédemment, l'établissement, dans le monde, de monastères pour l'enseignement de diverses langues. Mais les embarras de la cour l'empêchèrent d'avancer beaucoup son projet ; ce qui le décida à retourner à Gênes, afin de s'y embarquer pour la terre des Sarrasins, voulant éprouver si, même seul, il pourrait gagner quelque chose auprès d'eux en conférant avec leurs sages et en leur manifestant, selon l'Art qui lui avait été donné de Dieu, l'Incarnation du Fils de Dieu, la bienheureuse Trinité des personnes divines dans la suprême unité de l'essence, que les Sarrasins n'adorent pas, disant même, dans leur aveuglement, que les chrétiens adorent trois dieux.

Le bruit s'étant vite répandu à Gênes que Raimond y était venu à l'effet de passer dans la terre des Sarrasins, pour les convertir, s'il pouvait, à la foi du Christ, le peuple en fut très édifié, et il espéra que Dieu ferait, par son entremise, quelque bien notable à l'endroit des Sarrasins. Car les Génois avaient entendu dire qu'après sa conversion à la pénitence, Raimond avait, sur une montagne, reçu du ciel une certaine science sainte pour la conversion des infidèles. Mais si le Seigneur avait visité ainsi Raimond à la grande joie du peuple, il commença à l'éprouver par une très grave tentation. En effet, quand le navire

et tout le reste étaient prêts pour le départ, et que ses livres avec ce qui lui était nécessaire eurent été embarqués, il lui vint une idée fixe, à savoir que, s'il allait chez les Sarrasins, il serait mis à mort peu après son arrivée ou tout au moins confiné dans une prison perpétuelle. Craignant donc pour sa peau, comme l'apôtre saint Pierre dans la Passion du Seigneur, et mettant en oubli sa résolution, qui était de mourir pour le Christ en convertissant les infidèles, il resta à Gênes, où le retenait une lâche crainte. Sans doute c'était par l'effet d'une permission ou dispensation du Seigneur, de peur qu'il n'eût une vaine opinion de lui-même. Et de la sorte il fut laissé ; mais, le navire s'éloignant, il comprit qu'il donnait ainsi au peuple un énorme scandale, et finalement il tomba dans le désespoir, estimant que pour cela Dieu le damnerait. Il en éprouva une si grande douleur au cœur, que la fièvre le saisit et qu'il fit une très grave maladie. Ainsi, il resta longtemps malade, à Gênes, sans s'ouvrir à personne de la cause de son chagrin, si bien qu'il fut réduit à rien. Enfin, lors de la fête de la Pentecôte, il se fit porter ou conduire à l'église des frères Prêcheurs ; et, entendant les Frères chanter l'hymne *Veni Creator*, il soupira et dit en lui-même : « Est-ce que cet Esprit-Saint ne pourrait pas me sauver ? » Et ainsi, tout débile qu'il était, porté ou conduit dans le dortoir des Frères, il se jeta sur un lit qui était là. Il était couché, regardant en haut, lorsqu'il aperçut sur le faîte de la maison une petite lumière, semblable à une pâle étoile, et, de

l'endroit où l'étoile était, il entendit une voix qui lui dit : « Dans cet Ordre tu peux être sauvé. » Là-dessus Raimond fit appeler les Frères de la maison et demanda la faveur d'être revêtu de leur habit ; mais, à cause de l'absence du prieur, les Frères remirent la chose à une autre fois.

Retourné chez lui, Raimond se rappela que l'Art qui lui avait été donné par le Seigneur sur la montagne avait été mieux accueilli par les frères Mineurs que par les frères Prêcheurs. Aussi, espérant que ces frères Mineurs feraient plus efficacement fructifier son Art, à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et au profit de son Eglise, il pensa à laisser les frères Prêcheurs et à entrer dans l'Ordre des frères Mineurs. Pendant qu'il y réfléchissait, lui apparut tout près et comme appendue à la paroi une ceinture ou corde semblable à celle dont se ceignent les Mineurs. Sur l'heure, cette vision le consola, et, regardant de loin, il aperçut au-dessus de lui la lumière, c'est-à-dire l'étoile pâle qu'il avait vue pendant qu'il était couché sur le lit chez les Prêcheurs, et il entendit cette étoile lui dire d'une voix menaçante : « Ne t'ai-je pas dit que tu ne peux être sauvé que dans l'Ordre des frères Prêcheurs ? Vois ce que tu as à faire ! »

Donc Raimond, considérant comme certaine sa damnation s'il ne restait avec les frères Prêcheurs, la perte de son Art et de ses livres s'il ne restait avec les frères Mineurs, choisit (ce qui était admirable !) sa propre damnation éternelle plutôt que de voir perdre ce qu'il savait avoir reçu de Dieu pour le salut de

beaucoup et pour l'honneur de Dieu ; et ainsi, nonobstant la réclamation de l'étoile, il fit appeler le gardien des frères Mineurs et lui demanda d'être revêtu de leur habit ; ce que le gardien lui promit pour le moment où il serait plus près de la mort.

Ainsi Raimond, bien que désespérant que Dieu voulût le sauver, résolut néanmoins, pour n'être pas regardé comme hérétique par les Frères ou par le peuple, de faire une confession générale et d'écrire son testament, ce qu'il exécuta. Lorsque le prêtre eut apporté en sa présence le corps du Christ et, debout, le présenta devant la face de Raimond, celui-ci sentit, comme par l'impulsion d'un homme, sa face se retourner vers l'épaule droite, et il lui sembla qu'au même instant le corps du Christ offert par le prêtre, passant au côté opposé, c'est-à-dire à l'épaule gauche, lui adressa ces paroles : « Tu souffriras la peine méritée, si tu me reçois ainsi. » Mais Raimond, ferme dans sa résolution, qui était d'être plutôt damné éternellement que de laisser perdre par sa mauvaise renommée l'Art révélé pour l'honneur de Dieu et le salut de beaucoup, sentit de nouveau, comme par la main d'un homme, sa face se remettre droite ; et, dans cette attitude, voyant alors le corps du Seigneur dans les mains du prêtre, il se jeta à bas du lit et baisa les pieds du prêtre. Alors il reçut le corps du Christ, afin que, du moins, à l'aide de cette dévotion extérieure, il sauvât l'Art. O tentation admirable, ou plutôt, comme il semble, dispensation d'une divine épreuve ! Le patriarche Abraham crut jadis à l'espé-

rance contre toute espérance ; et Raimond, préférant constamment à son propre salut l'Art ou doctrine par laquelle beaucoup devaient être amenés à comprendre, à aimer, à adorer Dieu, semblable au soleil qui, couvert d'un nuage, n'en est pas moins brûlant en soi, Raimond, dis-je, désespérant étonnamment de Dieu sous cette ombre qui voilait son esprit, fut mis à une torture qui montra qu'il aimait infiniment plus Dieu et, pour Dieu, le prochain que soi-même.

Pendant que Raimond était ainsi gravement malade de corps et d'esprit, il apprit qu'une galère qui était dans le port se préparait à partir pour Tunis. A cette nouvelle, s'éveillant comme d'un profond sommeil, il se fit porter sur ce navire avec ses livres. Mais ses amis, le voyant sur le seuil de la mort, eurent pitié de lui et le retirèrent de la galère malgré lui et à son grand regret. Ayant su peu après qu'un autre bâtiment, de ceux que les Génois appellent vulgairement *barca*, était sur le point de se rendre à Tunis, il se fit transporter sur ce navire avec ses livres et les autres objets nécessaires, contre le désir et l'avis de ses amis. A peine les matelots eurent-ils quitté le port, que Raimond, subitement joyeux dans le Seigneur, recouvra par l'illumination et la miséricorde du Saint-Esprit, avec la santé du corps, la sérénité de conscience qu'il croyait avoir perdue sous ce nuage d'affliction ; si bien que, à l'étonnement de tous ceux qui étaient venus avec lui et au sien propre, il se sentit aussi vigoureux de corps et d'esprit qu'il l'avait jamais été.

Ayant donc rendu, comme il devait, grâces à Dieu, il arriva bientôt à Tunis, et, ayant convoqué les plus habiles dans la loi de Mahomet, il leur dit, entre autres choses, qu'il était fort versé dans les raisons de la loi chrétienne et qu'il était venu pour entendre les raisons de la loi de Mahomet, afin que, s'il les trouvait supérieures, il se convertît à leur doctrine. De la sorte arrivait chez lui un nombre chaque jour plus considérable de docteurs et de gens habiles, qui lui montraient les raisons de leur loi pour le convertir. Lui, répondant brièvement à leurs arguments, leur dit : « Tout homme sage doit tenir pour vraie « la loi qui attribue à Dieu la plus grande somme de « bonté, de puissance, de gloire, de perfection, etc., « et cela dans la plus grande égalité et concordance. « Cette loi est aussi la plus louable qui, entre Dieu, « qui est la cause première et suprême, et son effet « met la plus parfaite convenance. Or, par ce que « vous m'avez proposé, je remarque déjà que vous « tous, Sarrasins, qui êtes sous la loi de Mahomet, « vous ne comprenez pas que dans ces perfections « divines il est des actes propres, intrinsèques et éter- « nels, sans lesquels elles auraient été éternellement « oisives ; je dis actes de bonté, le bonificatif, le boni- « ficable et le bonifier ; actes de grandeur, le magni- « ficatif, le magnifiable et le magnifier ; et ainsi de « toutes les perfections divines. Mais comme vous « n'attribuez ces actes qu'à deux perfections ou rai- « sons divines, ainsi que je le vois maintenant, c'est- « à-dire à la sagesse et à la volonté, il est manifeste

« que, dans les autres raisons susdites, à savoir la « bonté, la grandeur, etc., vous laissez de l'oisiveté, « et par conséquent vous y mettez de l'inégalité et « de la discordance, ce qui n'est pas permis. En « effet, par les actes substantiels de ces perfections, « raisons ou attributs, actes intrinsèques, éternels, « pris, comme il convient, d'une manière égale et « concordante, les chrétiens prouvent évidemment « que dans une essence et nature absolument simple « est la Trinité des personnes, le Père, le Fils et le « Saint-Esprit. Cela, je pourrai vous le démontrer « clairement, avec l'aide de Dieu, par un certain « Art révélé du ciel, selon ce qu'on croit, à un ermite « chrétien, si vous voulez conférer là-dessus avec moi, « d'une âme tranquille, pendant quelques jours ; il « vous paraîtra même de la façon la plus rationnelle, « à l'aide de cet Art, comment, dans l'Incarnation du « Fils de Dieu, par la participation, c'est-à-dire l'union « du Créateur et de la créature dans la personne du « Christ, la première et suprême cause concorde avec « son effet, et comment même cela se manifeste sur« tout et très noblement dans la Passion du Fils de « Dieu, qu'il souffrit, du côté de son humanité, en « daignant volontairement et très miséricordieusement « nous racheter, nous pécheurs, du péché et de la « corruption du premier parent et nous ramener à « l'état de la glorieuse fruition divine, état en vue « duquel et pour lequel, finalement, Dieu a fait tous « les hommes. »

Donc, comme Raimond paraissait déjà éclairer les

esprits des infidèles sur ces points, il arriva qu'un Sarrasin, qui jouissait d'une grande réputation et qui avait compris les paroles et l'intention de Raimond, supplia le roi de faire couper la tête à cet homme, qui s'efforçait de ruiner la gent sarrasine et d'abolir la loi de Mahomet. Un conseil fut tenu là-dessus, et, à l'instigation de cet homme et de plusieurs autres, le roi inclinait à la mort de Raimond. Voyant cela, un d'entre eux, homme de prudence et de science, tâcha de prévenir un si grand crime, en persuadant au roi qu'il ne lui serait pas honorable de mettre à mort un tel personnage, qui, bien que travaillant à répandre sa loi chrétienne, paraissait pourtant abonder en fruits de bonté et de prudence, ajoutant qu'on réputerait aussi bon Sarrasin celui qui oserait aller chez les chrétiens pour imprimer en leur cœur la loi de Mahomet. Le roi, acquiesçant à ces discours, renonça au projet de mettre à mort Raimond ; mais il ordonna sur-le-champ de l'expulser du royaume de Tunis. Au moment où on le tira de prison, Raimond souffrit bien des outrages et des coups.

Enfin, il fut conduit à un navire génois qui était sur le point de partir, et un édit fut rendu qui le condamnait à être lapidé s'il était jamais retrouvé dans le pays de Tunis. Cela lui causait une immense douleur ; en effet, il avait disposé au baptême des hommes de grande réputation et bien d'autres, qu'il désirait de toute son âme conduire avant son départ à la lumière complète de la foi orthodoxe. Pendant

que l'homme de Dieu était ainsi tourmenté par l'aiguillon de la perplexité, le navire sur lequel il avait été embarqué se disposait à partir. A cette vue, Raimond sentait les tribulations de tous les côtés ; car, s'il partait, il voyait les âmes qu'il avait déjà disposées au culte chrétien retomber dans les lacs de la damnation éternelle ; s'il se hasardait à rester, il savait que, dans leur folie, les Sarrasins lui préparaient la mort. Ce n'est pas qu'un homme brûlant tout entier comme lui de l'amour de Dieu craignît de courir de mortels dangers ; mais il voulait du moins qu'il en résultât quelque fruit de salut pour les âmes. Il se décida à quitter le navire qui partait, et il se glissa furtivement dans un autre qui se trouvait dans le port, espérant, s'il pouvait d'une façon quelconque venir à terre sans en être empêché par la violence brutale, achever la bonne œuvre qu'il avait commencée.

Les choses étant ainsi, il arriva qu'un chrétien qui ressemblait à Raimond par le geste et l'extérieur traversa la cité. Les Sarrasins, soupçonnant que c'était Raimond, le saisirent et voulurent le lapider. Celui-ci s'écriait : « Je ne suis pas Raimond. » Examen fait, ils surent que Raimond était dans le navire, et le chrétien se tira de leurs mains. Raimond resta là trois semaines, et, voyant qu'il ne pouvait rien pour le service du Christ, il se rendit à Naples, où il fit des leçons de son Art et demeura jusqu'à l'élection du Pape Célestin (*5 juillet 1294*).

Ensuite il alla à la cour de Rome, afin d'obtenir du

pape une chose longtemps désirée, comme il a été dit, pour la foi du Christ. Mais, au bout de quelque temps, le pape Célestin V fut remplacé par Boniface VIII, à qui Raimond adressa les supplications les plus vives pour certains objets utiles à la foi chrétienne ; et, quoiqu'il éprouvât souvent bien des peines en suivant le souverain pontife, il ne renonçait pourtant jamais à son intention, espérant que le pape daignerait enfin l'écouter, attendu qu'il suppliait, non pour son bien personnel ou pour une prébende, mais pour le bien commun de la foi catholique. Voyant cependant qu'il ne pouvait rien obtenir du souverain pontife, Raimond partit pour Gênes (*fin de 1296*), où il composa quelques livres. Ensuite il se rendit près du roi de Majorque, et, ayant eu une conversation avec lui, il prit le chemin de Paris (*1298*), où, donnant des leçons publiques de son Art, il rédigea beaucoup d'ouvrages. Il tint un discours au roi, lui demandant certains objets singulièrement utiles à la sainte Eglise de Dieu, mais, voyant qu'il n'obtenait à peu près rien, il revint à Majorque, où il s'efforça par ses actes et ses prédications d'entraîner dans la voie du salut les innombrables Sarrasins qui y demeuraient. Il y fit aussi quelques livres.

Pendant que Raimond se livrait à ces travaux, le bruit se répandit que Cassan, l'empereur des Tartares, avait attaqué le royaume de Syrie et l'avait rangé sous sa domination. A cette nouvelle, Raimond, trouvant un navire tout prêt, alla en Chypre (*1300*) ; là il apprit que cette nouvelle était complètement fausse.

Ainsi Raimond fut frustré dans l'espérance qui l'avait fait venir ; il se mit alors à chercher une autre voie où il pût employer le temps prêté par Dieu, non dans l'oisiveté, mais dans une œuvre agréable au Seigneur et avantageuse au prochain.

Raimond alla donc trouver le roi de Chypre, le suppliant avec beaucoup d'affection de forcer à venir à sa prédication et à sa controverse certains infidèles et schismatiques, jacobites, nestoriens, mommines ; lui demandant en outre, après avoir fait là ce qu'il pourrait, d'être envoyé pour leur édification au soudan, qui est sarrasin, et au roi d'Egypte et de Syrie, afin de les instruire dans la sainte foi catholique. De tout cela le roi ne tint aucun compte. Alors Raimond, se confiant en Celui qui donne la parole aux évangélisants, commença à opérer parmi eux, avec le seul secours de Dieu, par les prédications et les controverses. Mais, à force de se livrer à la prédication et à l'enseignement, il tomba dans une assez grave maladie. Il était servi par deux personnes, un clerc et un domestique, qui, n'ayant pas Dieu devant les yeux et oublieux de leur salut, songèrent à s'emparer par un crime des biens de l'homme de Dieu. Sachant qu'il était empoisonné par eux, Raimond se contenta, avec un cœur plein de mansuétude, de les renvoyer de son service.

Arrivant à Famagouste, il fut bien reçu par le Maître du Temple qui était dans la ville de Limisson (*Limassol*), et il resta dans sa maison jusqu'à guérison complète. Puis Raimond revint à Gênes, où il

publia plusieurs ouvrages, et ensuite à Paris, où il fit des leçons de son Art et composa plusieurs livres. Au temps du pape Clément V, il quitta Paris pour se rendre à Lyon (*novembre 1305*). Là il demandait au souverain pontife une chose bien profitable à la foi, à savoir d'ordonner l'érection de monastères où seraient placés des hommes dévoués et capables, qui, apprenant les langues des gentils, pourraient prêcher l'Evangile à tous les infidèles, comme l'a ordonné le Seigneur lorsqu'il a dit : « Allez dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toute créature. » Cette supplication, pour la troisième fois renouvelée, préoccupa peu tant le pape que les cardinaux.

Raimond retourna à Majorque, puis se rendit à Bougie. Là, se tenant sur la grande place, il criait à haute voix : « La loi des chrétiens est vraie, sainte « et agréable à Dieu ; la loi des Sarrasins est fausse « et erronée, et je suis prêt à le prouver. » Comme, ensuite, il exhortait en langue sarrasine la multitude des païens qui s'était rassemblée à embrasser la foi du Christ, plusieurs portèrent la main sur lui, voulant le lapider. Tandis que les furieux l'entouraient, le prêtre ou évêque de la ville envoya des messagers pour qu'on lui amenât cet homme. Raimond ayant été amené, l'évêque lui dit : « Comment peux-tu « pousser la folie au point d'attaquer la loi de Maho- « met, qui est la véritable ? Ignores-tu donc que « quiconque s'y hasarde est passible de la peine capi- « tale ? » Raimond répondit : « Le vrai serviteur du « Christ, ayant éprouvé la vérité de la foi catholique,

« ne doit pas craindre les périls de la mort corpo-
« relle, quand il peut procurer aux âmes des infi-
« dèles la grâce de la vie spirituelle. »

L'évêque lui dit : « Si tu crois vraie la loi du « Christ et fausse celle de Mahomet, allègue une « raison nécessaire qui le prouve. » (Cet évêque était en effet renommé pour ses connaissances dans la philosophie.) Raimond répondit : « Convenons d'un « point commun ; puis je te donnerai la raison néces- « saire. » Cela étant accepté par l'évêque, Raimond l'interrogea ainsi : « Dieu est-il parfaitement bon ? » — « Oui », répondit l'évêque. Alors Raimond, voulant prouver la Trinité, commença d'argumenter ainsi : « Tout être parfaitement bon est en soi telle- « ment parfait qu'il n'a pas besoin de faire le bien « hors de soi et de mendier. Tu dis que Dieu est par- « faitement bon de toute éternité et dans toute l'éter- « nité ; il n'a donc pas besoin de mendier et de faire « le bien hors de soi ; autrement il ne serait pas par- « faitement bon simplement ; et comme tu nies la « bienheureuse Trinité, si nous admettons qu'elle n'est « pas, Dieu ne fut pas parfaitement bon de toute « éternité, avant qu'il eût créé dans le temps le « monde, qui est bon. Or tu crois à la création du « monde, et par conséquent tu crois que Dieu fut « plus parfait en bonté quand il créa le monde dans « le temps qu'il ne l'était auparavant, car la bonté « est *plus bonne* en se répandant qu'en demeurant « oisive. Voilà ce que j'ai pour toi. Mais pour moi, « j'ai que la bonté est diffusive de l'éternité à l'éter-

« nité, et cela est de l'essence du bon d'être diffusif « de soi-même. Aussi Dieu le Père, qui est bon, « engendre de sa bonté le Fils, qui est bon ; et le « Saint-Esprit, qui est bon, émane de tous deux. »

L'évêque, stupéfait de cet argument, ne répliqua pas un mot, mais fit aussitôt conduire Raimond en prison. La foule des Sarrasins était dehors, l'attendant pour le tuer. Toutefois l'évêque rendit un décret portant qu'on ne machinât aucunement la mort de cet homme, car il avait l'intention de lui faire subir un supplice méritoire. Raimond, sortant de la maison de l'évêque et allant à la prison, fut frappé de coups de bâton et de poing, tiré par la barbe, qu'il avait longue, et enfermé dans les latrines de la prison des voleurs, où, pendant quelque temps, il mena une vie misérable ; ensuite il fut mis dans une petite maison qui était dans la prison.

Le lendemain, les clercs de la loi se rassemblèrent devant l'évêque, demandant la mort de Raimond. Ayant tenu un conseil général sur la manière de le perdre, ils décidèrent à la majorité de se le faire amener, et, s'ils pouvaient découvrir qu'il fût un homme de science, de le mettre à mort ; si au contraire c'était un homme sans doctrine et inepte, de le renvoyer comme fou. A cette proposition, un d'eux, qui avait fait le voyage de Gênes à Tunis avec Raimond et qui souvent avait entendu ses discours et ses raisons, leur dit : « Prenez garde de le présenter ici devant le tribunal, car il soulèvera contre notre loi de telles raisons qu'il nous sera difficile ou impos-

sible de les réfuter. » Alors, s'accordant à ne pas l'envoyer quérir, ils le firent peu après transférer dans une prison plus dure. Enfin les Génois et les Catalans qui étaient là, s'étant rassemblés, obtinrent qu'on le mît dans un lieu plus convenable.

Raimond demeura donc incarcéré pendant une demi-année. Souvent des clercs ou messagers de l'évêque venaient le trouver, pour le convertir à la loi de Mahomet, lui promettant des femmes, des honneurs, une maison et beaucoup d'argent. Mais, appuyé sur la pierre solide, l'homme de Dieu répondait : « Moi, si vous voulez croire en Notre-Seigneur « Jésus-Christ, et si vous vous efforcez de détruire « votre loi erronée, je vous promets les richesses « suprêmes de la vie éternelle. » Pour en finir, les deux partis s'accordèrent à faire un livre où chacun soutiendrait sa loi par les raisons les plus efficaces qui pourraient être trouvées, et il fut convenu que l'on regarderait comme la plus véritable la loi de celui qui userait des raisons les plus solides. Pendant que Raimond travaillait à son livre, il arriva de la part du roi de Bougie, résidant alors dans la ville de Constantine, un ordre de le chasser, au vu de la lettre, hors de la ville.

Il fut donc embarqué sur un navire qui se trouvait dans le port, et le maître de ce bâtiment reçut l'ordre de ne plus le laisser revenir en ce pays (*décembre 1306 ou janvier 1307*). Dans la traversée, quand on était à dix milles du port de Pise, il s'éleva une tempête violente ; le navire fit naufrage ; les uns périrent dans

les eaux, les autres, par l'aide de Dieu, échappèrent, et parmi eux Raimond et son compagnon ; mais il perdit tous ses livres, tous ses effets, et il arriva presque nu sur une barque à la rive. A Pise, quelques-uns de la ville l'accueillirent honorablement, et là l'homme de Dieu, déjà vieux et débile, mais toujours attaché à son labeur pour le Christ, perfectionna son Art général (*Ars generalis ultima*). Par l'immense efficacité de cet Art et de quelques autres livres, et par leur excellente et parfaite revision, il est digne de louange éternelle, lui qui, loin d'avoir eu en vue la gloire de ce monde ou une vaine philosophie, tint la ferme dilection et la sagesse de Dieu comme fin dernière et bien suprême.

Ayant complété son Art et achevé plusieurs autres livres, voulant exciter la commune de Pise au service du Christ, il exposa au Conseil qu'il serait bon d'établir un Ordre religieux unique de chevaliers chrétiens à l'effet de guerroyer constamment contre les perfides Sarrasins. Les Pisans, cédant à son éloquence, écrivirent sur un objet aussi salutaire des lettres au souverain pontife et aux cardinaux. Ayant obtenu ces lettres dans la ville de Pise, Raimond prit son chemin vers Gênes, où il obtint des lettres pareilles. Là des femmes pieuses et des veuves, qui accoururent en grand nombre, et des nobles de la cité lui promirent 35.000 florins pour le secours de la Terre Sainte. De Gênes il se rendit auprès du pape, qui résidait alors à Avignon (*milieu de 1309*) ; mais, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir relativement à son projet, il

partit pour Paris, où il fit des lectures publiques de son Art et d'autres livres nombreux qu'il avait composés au temps passé. Ses leçons furent fréquentées par une multitude tant de maîtres que d'écoliers. Non seulement il montrait la doctrine fortifiée par les raisons physiques et philosophiques ; mais encore il professait une sagesse merveilleusement confirmée par les hauts principes de la foi chrétienne. Comme il voyait, en effet, à cause des idées du commentateur d'Aristote, Averroès, beaucoup de personnes s'éloigner de la rectitude de la vérité et particulièrement de la foi catholique, disant que la foi chrétienne est impossible quant au mode de l'intellect, mais vraie quant au mode de la croyance pour des gens que le sort a fait naître au sein du monde chrétien, il s'efforçait, par une voie démonstrative et scientifique, de combattre leur opinion, et il les réduisait souvent à l'impossibilité de répondre, vu que, si la foi chrétienne est improbable quant au mode de l'intellect, il est impossible qu'elle soit vraie, point sur lequel il fit aussi des livres.

Ensuite, Raimond sachant qu'un concile général allait être tenu par le pape Clément V dans la ville de Vienne, l'an 1311, aux calendes d'octobre, il se résolut à y aller, afin d'y obtenir trois choses pour la restauration de la foi orthodoxe : d'abord, qu'on établît un lieu suffisant où des hommes pieux et intelligents étudieraient les diverses langues, pour prêcher la doctrine évangélique à toute créature ; en second lieu, que de tous les Ordres religieux militaires on

fît un seul Ordre, qui combattrait outre-mer contre les Sarrasins jusqu'au recouvrement de la Terre Sainte ; troisièmement, que, contre les opinions d'Averroès, qui sur plusieurs points pervertit la vérité, le pape ordonnât promptement le remède, à savoir que des hommes instruits, catholiques, cherchant non pas leur gloire, mais l'honneur du Christ, réfutassent ces opinions et ceux qui les tenaient et qui paraissaient aller à l'encontre de la vérité et de la sagesse du Fils de Dieu ; et là-dessus Raimond composa un opuscule intitulé *Liber natalis*, promettant en outre de donner contre eux des raisons décisives, tant philosophiques que théologiques ; et il en a traité d'une façon très claire dans quelques-uns de ses livres, car ce serviteur de Dieu, véritable interprète de la vérité suprême et de la très profonde Trinité, a composé, dans ses labeurs quotidiens, plus de 123 ouvrages.

En effet, déjà s'étaient écoulés quarante ans depuis qu'il avait dirigé tout son cœur, toute son âme, toutes ses forces, tout son esprit, vers Dieu ; et dans cet intervalle de temps, il fit continuellement des livres, toutes les fois que cela lui fut possible, et avec diligence. Aussi a-t-il pu prononcer justement le mot du prophète David (ps. XLIV, 1) : *Eructavit cor meum verbum bonum ; dico ego opera regi ; lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (Mon cœur a exprimé une parole bonne ; je veux dire au roi mes œuvres ; ma langue ressemble au calame du scribe diligent).



2. EL DESCONORT (1295)

Ceci est la Désolation de maître Raimond Lulle, composée dans sa vieillesse, quand il vit que le pape et les autres puissances du monde ne voulaient pas mettre ordre à la conversion des infidèles, suivant qu'il les en avait requis maintes et diverses fois.

I. — O mon Dieu, avec votre aide, je commence cette Désolation, laquelle je fais en chantant, afin de me consoler, et d'exposer par elle la faute et le tort que l'on commet envers vous,...

II. — Quand je fus d'âge adulte et goûtai la vanité du monde, je commençai à mal faire et entrai en péché, oubliant le vrai Dieu, suivant la chair ; mais il plut à Jésus-Christ, par sa grande pitié, de se présenter cinq fois à moi crucifié, afin que de lui j'eusse souvenance et fusse épris, et que je fisse en sorte qu'il fût bien prêché partout, et que vérité fût dite sur grande Trinité et la manière dont il s'incarna. C'est pourquoi je fus inspiré d'une volonté telle, que je n'aimai plus rien d'autre que de le voir honoré, et lors donc commençai-je à le servir de cœur.

III. — Quand je me pris à considérer l'état du monde, où il y a si peu de chrétiens et tant de mécréants, alors en mon cœur je conçus la pensée d'aller vers les prélats et les rois, et vers les religieux, dans l'idée de faire préparer un passage outre-mer et une

prédication telle que par le fer et les coups et par de bons arguments, notre foi reçût un grand accroissement, et les infidèles fussent amenés à une conversion véritable. Et j'ai donné à cela trente ans de ma vie, et en vérité je n'ai rien obtenu ; c'est pourquoi j'en suis affligé si fort que souvent j'en pleure et suis en langueur.

. . . .

V. — Comme j'étais ainsi en mélancolie, au loin je regardai, et vis un homme qui venait, un bâton à la main ; sa barbe était longue ; sur les reins il portait un cilice, en son aspect semblable à un ermite. Et quand il fut près de moi, il me dit : « Qu'avez-vous ? » Et il me demanda d'où provenait mon affliction, et s'il pouvait en quelque chose venir à mon aide. Et moi, abattu, je répondis que je me sentais si mal, que ni par lui ni par autre je ne serais soulagé ; « car à proportion de la perte s'accroît le regret ; et ce que j'ai perdu, qui pourrait me le rendre ? »

VI. — « Raimond ! dit l'ermite, qu'avez-vous donc perdu ? Pourquoi ne vous consolez-vous dans le Roi du salut ? Il suffit à tout ce dont il est le principe ; mais celui qui le perd ne peut avoir vertu de consolation, car trop fort est son abattement. Et si vous n'avez aucun ami qui vous aide, montrez-moi votre cœur et dites votre histoire. Car, si votre cœur a défailli, et si vous éprouvez une déception, il se pour-

rait bien que je fusse venu à point pour vous secourir par mon enseignement, tellement que, si vous êtes vaincu, je vous montrerai à vaincre votre cœur accablé de dépit et de douleur, avec l'aide de Dieu. »

VII. — « Ermite, si je pouvais mener à terme l'entreprise qui m'occupe depuis si longtemps en l'honneur de Dieu, je n'aurais rien perdu, et ne ferais entendre aucune plainte. Au contraire, je gagnerais tant, qu'à conversion en viendraient les égarés, et le saint (sépulcre) serait aux chrétiens. Mais, par la défaillance de ceux à qui Dieu a donné le plus d'honneurs, et ne veulent pas m'écouter, et ne tiennent compte de moi ni de mes discours, comme s'il s'agissait d'un homme qui follement parle et ne fait rien suivant la raison, moi, à cause d'eux, je perds tous les efforts que je fais pour l'honneur de Dieu et le salut des hommes.

VIII. — « Encore vous dis-je que je possède un Art général, nouvellement donné par un don de l'Esprit, grâce auquel on peut savoir toute chose naturelle, en tant que l'entendement atteint les choses des sens ; bon pour le droit, et pour la médecine, et pour toute science, et pour la théologie, laquelle m'est plus à cœur. A résoudre questions aucun art tant ne vaut, ni à détruire erreurs par raison naturelle. Et je le tiens pour perdu, car presque personne n'en a souci. C'est pourquoi je m'en plains et en pleure, et en ai un dépit mortel. Car il n'est pas

homme qui, perdant un si précieux trésor, pût jouir d'aucune des choses terrestres. »

IX. — « Raimond, si vous faites ce qui vous incombe pour rendre honneur à Dieu et faire grand bien, et n'êtes point écouté et ne recevez aide de ceux qui ont le pouvoir, nullement pour cela ne faut qu'en soyez dépité, car Celui qui voit tout vous en sait autant de gré que si de fait s'accomplissait tout ce que vous demandez. Celui qui se comporte bien en cherchant à l'honorer obtient en réalité mérite et repentir, faveur, pitié et merci. C'est pourquoi grand péché commet celui qui en son cœur retient dépit et désespoir, Dieu lui faisant un bien qui s'accorde avec joie, espérance et foi.

X. — « Raimond, de votre Art ne soyez en peine ; soyez-en au contraire joyeux et content. Car, puisque Dieu vous l'a donné, justice et courage le multiplieront par des adhérents fidèles. Et si en ce moment vous ne ressentez qu'amertume, en un temps meilleur vous aurez des auxiliaires qui l'apprendront et par lui triompheront des erreurs de ce monde, et feront beaucoup d'œuvres bonnes et fructueuses. C'est pourquoi, je vous prie, mon ami, consolation soit à vous, et d'aujourd'hui en avant ne pleurez contre ce qui se fait de bien ; loin de là, réjouissez-vous contre ce qui se fait de mal, et de Dieu espérez grâce et secours.

XI. — « Raimond, pourquoi pleurez-vous et ne me faites belle mine ? Et comment ne vous consolez-vous

de votre mauvais sort ? A cause de cela vous me faites soupçonner que vous êtes en péché mortel, étant si mal disposé que vous êtes indigne de bien faire quoi que ce soit. Car Dieu ne veut se servir d'aucun homme en état de péché, et si ce que vous désirez tant ne vient à bien, ce n'est point la faute de ceux de qui vous vous plaignez. Dieu ne veut pas que votre entreprise avance, si vous êtes en état de péché ; car un homme qui pèche ne peut être le principe d'un bien quel qu'il soit ; le bien et le péché n'ont rien de commun. »

XII. — « Ermite, je ne prétends point n'avoir pas péché maintes fois mortellement, et je m'en suis confessé. Mais depuis que Jésus-Christ se fut révélé à moi sur la croix, selon ce que je vous ai dit ci-dessus, et qu'en son amour se fut affermie ma volonté, à mon escient je ne péchai en aucun péché mortel. Il se pourrait, à cause de ce qui s'est passé quand j'étais aveugle et aimant la vanité du monde, qu'il ne me soit donné par le Christ aide à bien faire. Mais ce serait tort et péché s'il ne me secourait, depuis que je l'ai aimé et que par amour de lui j'ai abandonné le monde. »

XIII. — « Raimond, un homme négligent ne sait pas bien entreprendre, parce qu'il ne pense point assez à ce qu'il prétend achever ; et c'est pourquoi vous m'induisez grandement à douter que l'affaire publique que vous voulez terminer avec les très

grands seigneurs qui ne veulent point vous aider s'achève ; car avec peu d'amour une grande entreprise ne peut être conduite. Si tu es paresseux, c'est de toi-même qu'il faut te plaindre et point ne dois-tu charger autrui de ta faute. Et toi restant oisif, tu ne dois pas te désoler à cause des autres, mais à cause de toi-même qui ne veux point t'efforcer de faire ton possible afin de pouvoir honorer Dieu. »

XIV. — « Ermite, voyez donc si je suis oisif à procurer le bien commun des justes et des pécheurs. J'ai abandonné femme, enfants et propriétés, et trente ans ai-je passés en labeurs et souffrances, et cinq fois à la cour (de Rome) à mes dépens je suis allé, et encore chez les frères Prêcheurs dans trois chapitres généraux, et encore avec les frères Mineurs dans trois autres chapitres généraux ; et si vous saviez combien j'en ai dit aux rois et aux seigneurs, et combien j'ai travaillé, vous ne demanderiez pas si j'ai été paresseux en cette affaire ; au contraire, vous auriez pitié de moi, si vous êtes un homme pitoyable. »

XV. — « Raimond, tout homme qui veut mener à terme quelque entreprise de grande conséquence doit savoir la conduire avec discernement. Si vous n'êtes discret et entendu suivant qu'il convient à l'entreprise, et que néanmoins vous vous plaigniez, vous vous plaignez à tort et jetez injustement le blâme sur ceux qui agissent avec discernement et font avec sagesse ce qui convient à la glorification de la foi

chrétienne. C'est pourquoi je vous conseille brièvement de vous consoler dans votre défaillance, en réfléchissant que vous n'êtes pas propre à l'entreprise ; et soyez-en vous-même humble et patient. »

XVI. — « Ermite, si je ne suis d'un discernement tel qu'en une entreprise si profitable, ma raison ne suffise, et si mon ignorance me fait faillir envers elle, faute d'intelligence et de discernement, par cela même je veux des auxiliaires qui m'aident à l'accomplir ; mais je ne gagne ni peu ni beaucoup à chercher compagnie ; loin de là, je suis seul et délaissé. Quand je les regarde en face et vais leur dire mon plan, il ne veulent point m'écouter ; la plupart me traitent de fou, parce que je leur tiens un pareil discours. Mais il apparaîtra au jugement de quel côté est le bon sens, et qui de ses péchés trouvera pardon. »

. . . .

XXI. — « Raimond, peut-être n'êtes-vous pas connu, et partant pouvez-vous être déçu dans votre entreprise ; car nul trésor enfoui sous la terre ne saurait être désiré ni recherché. Donc, si votre savoir n'est point en vue, comment pensez-vous qu'on vous donnera créance ? Mais montrez que vous savez, afin que vous aide votre Art et science ; car un homme inconnu n'a point, étant ignoré, honneur et pouvoir. Et si vous, mon ami, aimez le salut des hommes et l'honneur de Dieu,... faites que votre savoir soit bien connu. »

XXII. — « Ermite, comment pensez-vous que j'aie celé un tel savoir, par lequel notre foi si fortement se démontre aux hommes qui sont égarés, afin qu'ils se sauvent par Dieu, qui désire si fort que tout homme l'aime ? Soyez sûr au contraire que je suis las de démontrer. Si l'on étudiait fortement dans mes livres, et qu'on ne les oubliât point pour passer à d'autres, je serais suffisamment connu ; mais ils les lisent en courant comme chat qui passe sur braise ; aussi je n'avance en rien mon affaire ; s'il se trouvait quelqu'un pour les rappeler, qui bien les entendît et en rien ne doutât, on pourrait par mes livres mettre le monde en bon état. »

XXIII. — « Raimond, ce que je dis, c'est pour vous consoler ; mais puisque vous ne voulez pas vous abstenir de pleurer, il pourra se faire que bientôt je me sente ennuyé. Cependant, écoutez et voyez si ce que vous demandez au pape se peut faire ; car il ne paraît pas qu'il soit possible de prouver notre foi, ni qu'un homme puisse rencontrer des hommes tels qu'ils se livrent eux-mêmes de bon gré au martyre des méchants Sarrasins, en allant les prêcher. Vous ne devez point vous étonner, ami, si le pape et les cardinaux ne veulent vous accorder ce que vous leur demandez, puisque cela ne se peut faire. »

XXIV. — « Ermite, si l'on ne pouvait prouver la foi, Dieu ne pourrait donc faire reproche aux chrétiens s'ils ne la veulent point enseigner aux infidèles.

Et les infidèles pourraient à bon droit se plaindre de Dieu, parce qu'il ne laisserait pas démontrer par arguments la grande vérité, afin que l'intelligence ajoute à notre amour envers la Trinité et l'Incarnation de Dieu, et puisse encore plus tenir ferme contre la fausseté. J'ai écrit le passage où j'ai montré tout clair comment on peut recouvrer le saint sépulcre et trouver des hommes qui aillent prêcher la foi sans peur de la mort, et qui saura faire cela. »

XXV. — « Raimond, si l'on pouvait démontrer notre foi, l'homme perdrait tout mérite ; et pour cela il ne convient pas qu'elle se puisse démontrer : car le bien s'en perdrait. Et la cause de la perte de ce bien serait la démonstration, laquelle va contre le mérite. Celui-ci s'acquiert par la croyance en la vérité qui se voit, non par force d'arguments, mais uniquement par foi... C'est pourquoi votre raisonnement ne paraît rien valoir. Et, en ne vous consolant pas, vous faites ce qui messied. »

XXVI. — « Ermite, si l'homme avait été créé pour lui-même, ce que vous entendez prouver contiendrait vérité. Mais Dieu crée l'homme pour en être honoré ; ce qui est une plus noble fin et de plus d'élévation que la fin que l'homme se propose en visant à être glorifié. Donc, telle raison ne vaut, et déjà il a été démontré plus haut que la foi se peut prouver, si bien vous en souvient. Et de ce qu'elle se peut prouver il s'ensuit, non pas que la créature contient et

comprend tout entier l'être incréé, mais qu'elle en entend autant qu'il lui a été donné, pourvu que l'homme tienne de Dieu grâce plénière, mémoire et entendement, puissance et volonté. »

XXVII. — « Raimond, comment pensez-vous qu'un homme par prédication puisse induire les Sarrasins au baptême ? Suivant que Mahomet a voulu le prescrire, qui médit de sa loi ne peut point échapper, et ils ne doivent point disputer sur de telles questions. C'est pourquoi il ne me semble pas utile d'y aller. D'autant plus qu'on ne saurait parler leur langue, qui est le langage arabe ; et, par voie d'interprète, on ne pourrait avec eux obtenir aucun profit. Que si l'on apprenait la langue, ce serait trop de retard. C'est pourquoi je vous donne en conseil que vous alliez prier Dieu sur haute montagne et avec moi le contempler. »

XXVIII. — « Ermite, les Sarrasins se trouvent en tel état, que ceux qui sont savants par force d'arguments ne croient pas en Mahomet ; au contraire, ils ne font aucune estime de son Alcoran, à cause qu'il ne vécut pas honnêtement. C'est pourquoi ceux-là viendraient tôt à conversion, si quelqu'un était avec eux en grande dispute et leur enseignait la foi par force d'arguments ; et, convertis, ils convertiraient la foule. Et pour apprendre leur langue on n'est pas très longtemps ; et il n'est pas nécessaire de blasphémer Mahomet dès l'abord. Et qui fait ce qu'il

peut, le Saint-Esprit lui fait ce qui convient, donnant l'accomplissement (à ses entreprises). »

XXIX. — « Raimond, quand Dieu voudra que le monde soit converti, alors il distribuera (le don) des langues par le Saint-Esprit, pour convertir le monde, selon que vous l'avez entendu du Christ et des apôtres ; de quoi l'on a fait maint écrit. Laquelle conversion sera par le monde sentie, tellement qu'en une foi tous les hommes seront unis. Mais en ce temps-ci chaque homme a failli si fort que Dieu ne veut point qu'il soit exaucé. »

. . . .



3. LO CANT DE RAMON (1299)

J'ai été créé et l'être m'a été donné
Pour servir Dieu — qu'il soit honoré !
Et je suis chu en maint péché ;
Malgré l'ire de Dieu j'ai été lent ;
Jésus crucifié m'a vaincu
Et a voulu que Dieu fût aimé de moi.

Le monastère de Miramar
A été donné sur ma requête aux frères Mineurs
Pour qu'ils priassent pour les Sarrasins ;
Au temps où l'on vendange la vigne
Amour m'a pris (1), m'a fait aimer Dieu
Et m'a plongé dans les soupirs et les pleurs.

(1) Comme on l'a vu, la conversion définitive de Raimond Lulle se place en 1266, le 4 octobre, jour de la fête de saint François.

J'ai trouvé une science nouvelle,
J'ai pu dans l'homme connaître la vérité
Et détruire la fausseté ;
Les Sarrasins seront baptisés,
Les Tartares, les Juifs et maints autres qui sont dans l'erreur
Grâce au savoir que Dieu m'a donné.

J'ai pris la croix ; j'envoie mon amour
A Notre-Dame des pécheurs,
Car il me vient d'elle grand secours ;
Mon cœur est demeure d'amour,
Et mes yeux sont fontaines de pleurs ;
Je vis entre la joie, l'extase et les douleurs.

Je suis vieux, pauvre, méprisé,
Aide n'ai d'homme qui soit,
Et j'ai sur moi trop lourd fardeau ;
J'ai cherché grande chose en ce monde,
Maint bon exemple j'ai donné ;
Je suis peu connu et aimé.

Je veux mourir en mer d'amour ;
Si grands qu'ils soient, je n'ai pas peur
Des mauvais princes ni des mauvais pasteurs ;
J'ai toujours connu le déshonneur
Que font à Dieu les grands seigneurs
Qui mettent le monde dans l'erreur.

Louange, honneur au souverain Seigneur,
Vers lequel monte mon amour,
Qui de lui reçoit sa splendeur ;
Je ne suis pas digne de rendre honneur
A Dieu, tant je suis pécheur ;
Et je suis un faiseur de livres.

Homme vaguant croit faire grand bien
Et à la fin ne fait que peu de chose,
C'est pourquoi il en a ire et peine ;
Tout contrit et tout pleurant
Je veux tant à Dieu crier merci
Qu'il voudra donner l'efficace à mes livres...





HUGOLIN DE MONTE GIORGIO

(Premières années du XIVe Siècle)



Le frère Hugolin de Monte Giorgio avait été désigné par le pape Célestin V pour occuper le siège épiscopal de Téramo (Abruzzes), mais Boniface VIII cassa l'élection le 12 décembre 1295. Nous n'avons aucun autre renseignement sur le rédacteur du recueil de traditions dont les *Fioretti* sont la fidèle et naïve version populaire, mais son livre suffit amplement à le glorifier.

Cependant, pour éviter toute déception au lecteur des *Fioretti*, il importe de noter avec Paul Sabatier que, si « le style est le même à travers tout l'ouvrage, l'attention, « assez vivement sollicitée au début, va s'affaiblissant gra- « duellement à mesure qu'on approche de la fin... D'une « façon générale on voit clairement que les chapitres du « début, ceux qui se rapportent à saint François et à la « première génération de ses compagnons (sauf saint An- « toine de Padoue) sont d'une tout autre envergure que « ceux où paraissent les frères de la Marche. Il y a dans « les premiers une sûreté de dessin, une grâce enjouée, « une fleur de bonhomie, une symphonie toute simple qui « s'empare en quelque sorte de nous et nous poursuit « bien longtemps après que nous avons fermé le livre...

« Dans la seconde partie les belles pages ne sont pas rares, « mais, le dessin prend très vite je ne sais quoi de lâche « et d'appris par cœur; les formules arrivent. Un des « caractères les plus frappants de la première, c'est l'in- « tensité de vie qui y circule... Dès que nous abordons « au contraire l'histoire des frères de la Marche, nous « nous trouvons en face d'êtres (qui) ont tous le même « visage, la même voix, les mêmes visions (1) ».

La présente traduction a pour base celle qu'Ozanam a publiée dans ses *Poètes franciscains en Italie*, revisée sur le texte de l'édition de Cesari (Vérone, 1822).



1. LA JOIE PARFAITE

Saint François allait une fois de Pérouse à Sainte-Marie des Anges avec frère Léon, en temps d'hiver ; et comme le très grand froid le tourmentait fort, il appela frère Léon qui marchait devant, et parla ainsi :

— Frère Léon, quand même il plairait à Dieu que les frères Mineurs donnassent en tout pays un grand exemple de sainteté et de bonne édification, toutefois écris et retiens bien que là n'est pas la joie parfaite.

Et allant plus loin, saint François l'appela une seconde fois :

— O frère Léon, encore que le frère Mineur fît marcher les boiteux, redressât les contrefaits, chassât

(1) Paul Sabatier : *Actus beati Francisci et sociorum ejus*. P., 1902 ; pp. IV et V.

les démons, rendît la lumière aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et, ce qui est une plus grande chose encore, ressuscitât les morts de quatre jours, écris que là n'est point la joie parfaite.

Marchant encore un peu, il s'écria d'une voix forte :

— O frère Léon, si le frère Mineur savait toutes les langues, et toutes les sciences, et toutes les Ecritures, s'il pouvait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais encore les secrets des consciences et des âmes, écris que là n'est pas la joie parfaite.

Et allant un peu plus loin, saint François s'écria encore avec force :

— O frère Léon, petite brebis de Dieu, quand le frère Mineur parlerait la langue de l'ange, quand il saurait le cours des étoiles et la vertu des plantes, et que tous les trésors de la terre lui seraient révélés, et qu'il connaîtrait les propriétés des oiseaux, des poissons, et de tous les animaux, et des hommes, et des arbres, et des pierres, et des racines, et des eaux, écris que là n'est pas la joie parfaite.

Et marchant encore un peu, saint François s'écria à haute voix :

— O frère Léon, lors même que le frère Mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les infidèles à la foi du Christ, écris que là n'est point la joie parfaite.

Or, comme ces discours avaient bien duré l'espace de deux milles, frère Léon, avec un grand étonnement, interrogea le saint et lui dit :

— Père, je te prie, de la part de Dieu, de m'apprendre où est la joie parfaite.

Et saint François lui répondit :

— Quand nous serons à Sainte-Marie des Anges, ainsi trempés de pluie, transis de froid, souillés de boue, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte du couvent, et que le portier viendra en colère nous demander : « Qui êtes-vous ? » et quand nous lui dirons : « Nous sommes deux de vos frères, » et qu'il répondra : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes deux ribauds qui allez trompant le monde et dérobant les aumônes des pauvres ; allez-vous-en ; » et lorsqu'il ne nous ouvrira point, et nous fera rester dehors, à la neige et à la pluie, avec le froid et la faim, jusqu'à la nuit ; alors si nous supportons tant d'injustice, de dureté et de rebuts, patiemment, sans trouble et sans murmure, pensant avec humilité et charité que ce portier nous connaît véritablement, et que Dieu le fait ainsi parler contre nous, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si nous persistons à frapper, et que lui, sortant tout en colère, nous chasse comme des coquins imposteurs, avec des injures et des soufflets, disant : « Hors d'ici, misérables voleurs ! allez à l'hôpital, car vous ne mangerez ni ne logerez ici ; » et si nous supportons cela avec patience, avec allégresse et avec amour, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si, forcés par la faim, par le froid et par la nuit, nous frappons encore, appelant et demandant, pour l'amour de Dieu, avec beaucoup de larmes, que le portier nous

ouvre et qu'il nous mette seulement à l'abri ; et si lui, encore plus irrité, s'écrie : « Voici d'impertinents coquins, je les payerai bien comme ils le méritent, » et qu'il sorte avec un bâton noueux, et que, nous prenant par le capuchon, il nous jette à terre, nous roulant dans la neige, nous battant et nous meurtrissant de tous les nœuds de son bâton ; si nous soutenons toutes ces choses avec patience et allégresse, pensant aux peines du Christ béni, lesquelles nous devons partager pour son amour, ô frère Léon, écris que là et en cela est la parfaite joie. Et maintenant, frère Léon, écoute la conclusion : Au-dessus de toutes les grâces et de tous les dons de l'Esprit-Saint que le Christ accorde à ses amis, est celui de se vaincre soi-même, et, pour l'amour du Christ, de soutenir volontiers les peines, les injures, les opprobres et les mésaises. Car de tous les autres dons de Dieu nous ne pouvons nous glorifier, puisqu'ils ne viennent pas de nous, mais de Dieu, selon cette parole de l'Apôtre : *Qu'as-tu que tu n'aies de Dieu ? et si tu l'as eu de lui, pourquoi t'en glorifier, comme si tu l'avais de toi ?* Mais dans la croix de la tribulation et de l'affliction nous pouvons nous glorifier, parce qu'elle vient de nous et que l'Apôtre dit encore : *Je ne veux pas de gloire, sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* »



2. LE LOUP DE GUBBIO (1)

Au temps où saint François demeurait dans la ville de Gubbio, parut dans les environs un loup monstrueux, terrible et féroce, qui dévorait non seulement les animaux, mais aussi les hommes ; souvent même il s'approchait de la ville, et les habitants, dont la peur était grande, ne sortaient plus des murs que tout armés, comme s'ils fussent allés en guerre. Nonobstant on ne pouvait s'en défendre quand on se trouvait seul sur son chemin ; et par peur de ce loup on en vint au point que personne n'osait sortir de la cité.

Donc saint François, ayant compassion des hommes de ce pays, voulut s'en aller au devant du loup, bien que les habitants ne le lui conseillassent en aucune façon ; il fit sur lui le signe de la très sainte croix, plaça toute sa confiance en Dieu et sortit de la ville avec ses compagnons. Mais les autres craignant d'aller plus outre, saint François prit son chemin vers le lieu où était le loup.

Or, voici qu'à la vue de beaucoup de gens de la ville qui étaient venus pour être témoins de ce miracle,

(1) Comme l'a très bien fait remarquer Paul Sabatier, « ce qui a fait « le succès très mérité de ce récit, ce n'est pas, comme on l'a cru, sa « naïveté, sa beauté littéraire, son élégante simplicité, c'est sa vérité « morale, c'est son inspiration profondément franciscaine, c'est l'idée « des devoirs qu'ont les bons chrétiens de Gubbio vis-à-vis du loup. « D'après la conception juridique du moyen âge, le brigand, le loup, « l'hérétique sont hors la loi. Ils s'y sont mis eux-mêmes par leurs crimes « et n'ont donc pas à se plaindre si on ne leur garde pas la foi. Pour « saint François au contraire, non seulement la justice est due au « méchant, mais cette justice doit avoir pour la précéder, comme une « sorte de héraut d'armes, la courtoisie. » (Paul Sabatier : *op. cit.* ; p. XII.)

le loup alla à la rencontre de saint François, la gueule ouverte ; et comme il s'approchait de lui, saint François lui fit le signe de la très sainte croix et lui dit en l'appelant :

— Viens ici, frère loup ; je te commande, de la part du Christ, de ne faire de mal ni à moi ni à personne.

Chose admirable ! incontinent après que saint François eut fait le signe de la croix, le loup terrible ferma la gueule, s'arrêta de courir, et, obéissant au commandement, vint, doux comme un agneau, se coucher aux pieds de saint François.

Alors saint François lui parla ainsi :

— Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays ; tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu, sans sa permission ; et non seulement tu as tué et dévoré les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les hommes faits à l'image de Dieu, cause pour laquelle tu es digne de la potence comme voleur et homicide très méchant. Les gens crient et se plaignent de toi, et toute cette ville est ton ennemie. Mais je veux, loup, faire la paix entre eux et toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, qu'ils te pardonnent tes offenses passées, et que ni les hommes ni les chiens ne te persécutent plus.

Ces paroles dites, le loup, par les mouvements de son corps, de sa queue et de ses yeux, inclinant la tête, faisait signe d'agréer ce que saint François disait, et de vouloir s'y tenir.

Alors saint François reprit :

— Frère loup, puisqu'il te plaît de conclure et de tenir cette paix, je te promets que je te ferai défrayer de tout, ta vie durant, par les hommes de ce pays. Ainsi tu ne pâtiras plus de la faim ; car je sais bien que la faim t'a fait faire tout ce mal. Mais, puisque je t'obtiens cette grâce, je veux, frère loup, que tu me promettes de n'attaquer jamais aucune personne humaine, ni aucun animal. Me promets-tu ceci ?...

Et le loup, en inclinant la tête, fit évidemment signe qu'il promettait.

Et saint François lui dit :

— Frère loup, je veux que tu me fasses foi de cette promesse, afin que je puisse bien m'y fier.

Et saint François tendit la main pour recevoir la foi du loup. Celui-ci leva la patte droite de devant, et familièrement la posa sur la main de saint François, lui donnant ainsi tel signe de foi qu'il pouvait.

Alors le saint dit :

— Frère loup, je te commande, au nom de Jésus-Christ, de venir avec moi à l'heure même, sans hésiter aucunement, et nous allons conclure cette paix au nom de Dieu.

Et le loup obéissant se mit en route avec lui, doux comme un agneau. Ce que voyant les gens de la ville, ils s'émerveillaient fort ; et soudain cette nouvelle se répandit par toute la cité, et toutes gens, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, se pressaient vers la place pour voir le loup avec

saint François. Et tout le peuple étant réuni, le saint monta sur un lieu élevé pour le prêcher, disant, entre autres choses, comment, pour leurs péchés, Dieu permettait de telles calamités ; mais combien la flamme de l'enfer, qui doit brûler éternellement les damnés, était plus redoutable que la fureur du loup, lequel ne peut tuer que le corps.

— Combien donc est à craindre la gueule de l'enfer, disait-il, quand la gueule d'un pauvre animal tient en crainte et en tremblement une si grande multitude ! Tournez-vous donc vers Dieu, mes bien-aimés, et faites une digne pénitence de vos péchés ; et Dieu vous délivrera du loup dans le temps présent, et du feu de l'enfer dans le temps à venir.

La prédication finie, saint François ajouta :

— Ecoutez, mes frères ! frère loup, qui est ici devant vous, m'a promis, et il m'en a donné sa foi, de faire la paix avec vous, et de ne vous offenser plus jamais en aucune chose. En retour, vous promettez de lui donner chaque jour le nécessaire ; et je me rends caution pour lui, qu'il observera fermement le pacte de la paix.

Alors le peuple, tout d'une voix, promit de le nourrir jusqu'à la fin de ses jours.

Et saint François, devant tous, dit au loup :

— Et toi, frère loup, promets-tu d'observer avec ceux-ci le pacte de la paix, en sorte que tu n'offenses ni les hommes, ni les animaux, ni aucune créature ?

Et le loup s'agenouilla et inclina la tête, et avec les mouvements de son corps, en flattant de la queue

et des oreilles, témoigna autant que possible qu'il voulait observer le pacte.

Saint François dit alors :

— Frère loup, je veux que, comme tu m'as donné foi de cette promesse hors de la porte, de même devant tout le peuple tu me fasses foi de ta promesse, et m'assures que tu ne me rendras pas dupe de la garantie et caution que j'ai donnée pour toi.

Alors le loup, levant la patte droite, la posa dans la main de saint François.

Or cet acte et ceux qu'on a dits ci-dessus causèrent une si grande allégresse et admiration dans tout le peuple, soit pour la dévotion du saint, soit pour la nouveauté du miracle, soit pour la paix du loup, que tous commencèrent à crier vers le ciel, louant et bénissant Dieu de leur avoir donné saint François, qui, par ses mérites, les avait délivrés de la gueule d'une si cruelle bête.

Le loup vécut ensuite deux années à Gubbio ; il entrait familièrement dans les maisons, de porte en porte, sans faire de mal à personne, et sans qu'il lui en fût fait, nourri courtoisement par les gens du lieu ; et tandis qu'il s'en allait ainsi par la ville et par les maisons, jamais aucun chien n'aboya contre lui. Enfin, après deux ans, le loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent beaucoup. Car le voyant aller si débonnairement par la ville, ils se rappelaient mieux la vertu et la sainteté de saint François.



3. LA VISION DE FRÈRE LÉON

Un jour, il arriva que saint François était gravement malade et que frère Léon le servait ; et comme le frère était en oraison près de saint François, il fut ravi en extase, et conduit en esprit auprès d'un très grand fleuve, large et impétueux.

Or, tandis qu'il considérait ceux qui le passaient, il vit quelques frères tout chargés entrer dans ce fleuve ; mais aussitôt ils étaient entraînés par l'impétuosité du courant et se noyaient ; quelques autres s'en allaient jusqu'au tiers, quelques autres encore arrivaient à la moitié du fleuve, quelques autres enfin atteignaient presque l'autre rive ; mais, à cause du courant et du poids qu'ils portaient, ils finissaient par tomber et se noyaient aussi. Voyant cela, frère Léon sentait pour eux une grande compassion et, tandis qu'il était ainsi, soudain voici venir une grande multitude de frères sans aucune charge ; en eux brillait la sainte pauvreté ; ils entrèrent dans le fleuve et passèrent de l'autre côté sans aucun péril.

Ayant vu ceci, frère Léon revint à lui ; et alors saint François, connaissant en esprit que frère Léon avait eu quelque vision, l'appela et lui demanda ce qu'il avait vu.

Lorsque le frère Léon lui eut rapporté toute la vision, saint François lui dit :

— Ce que tu as vu cst la vérité. Le grand fleuve est ce monde ; les frères qui se noyaient dans le fleuve sont ceux qui ne suivent pas la profession évangé-

lique, et surtout la très haute vertu de pauvreté. Mais ceux qui ont passé ce péril, ce sont les frères qui ne cherchent ni ne possèdent en ce monde aucune chose terrestre ni charnelle ; qui, n'ayant que le nécessaire pour la nourriture et le vêtement, se tiennent satisfaits, suivent le Christ nu sur la croix et portent allègrement et volontiers le joug léger du Christ et de la très sainte obéissance ; c'est pourquoi ils passent facilement de la vie temporelle à la vie éternelle.





NICOLE BOZON

(Première moitié du XIVe Siècle)



Nicole Bozon, bien qu'écrivant en français, appartient à l'Angleterre. C'est que la littérature importée dans ce pays par les Normands s'y était imposée peu à peu aux populations, si bien qu'au commencement du XIVe siècle le français était bien près de devenir le langage commun de toute la Grande-Bretagne. Bozon a donné, dans ses *Contes moralisés* (1), l'idée la plus complète que l'on ait de ce qu'était de son temps la prédication populaire. Il procède généralement de la façon suivante : Il expose la « propriété » d'un animal, d'une plante ou d'une pierre, il en tire l'application morale, qu'il accompagne de citations bibliques, puis il confirme son dire par le récit d'une fable ou d'une anecdote plus ou moins historique. Conformément à la tradition franciscaine, exposée ici même à propos de Berthold de Ratisbonne, il y a peu de théologie chez Bozon. Quelques chapitres sur la confession et la contrition, sur la pénitence, sur la béatitude céleste, sur la vertu des messes et de l'aumône comme moyen de sauver les âmes du purgatoire, sur la puissance miraculeuse de la Vierge Marie, des exhortations à l'amour du Christ, à la contemplation de sa passion, à la résignation chrétienne, constituent tout l'élément pieux de l'ouvrage. Par contre, la convoitise est un

(1) *Les Contes moralisés de Nicole Bozon, frère mineur,* publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Londres et de Cheltenham par Lucy Toulmin Smith et Paul Meyer. P., 1889.

des thèmes principaux de l'auteur. Ce sujet lui fournit l'occasion de s'en prendre aux prélats, aux seigneurs, à leurs sénéchaux, aux baillis qui épargnent les forts et oppriment les faibles (pp. 11, 12, 117). Les évêques font la sourde oreille aux réclamations qui leur sont adressées, tant qu'elles ne sont pas appuyées d'un présent (p. 55). Les avocats, les légistes savent accommoder les lois et les décrétales à l'avantage de la partie qui offre la bourse la mieux garnie (pp. 9, 32). Les textes les plus sévères de l'Ecriture sont cités contre les mauvais riches, dont le sort, au jour du jugement, est mis en contraste avec celui des malheureux. Les usuriers sont l'objet des plus violentes attaques de Bozon. Il constate avec douleur qu'on se montre à leur égard moins sévère que jadis (pp. 35-36). Ces attaques violentes n'ont assurément rien de particulier à notre moine, et l'on en trouverait, dès le XIIIe siècle, de non moins âpres chez maint prédicateur français. Mais ici elles sont spécialement appropriées à la société anglaise du temps. De là leur exceptionnel intérêt.



LES SEPT CHIENS DU DIABLE

Quand le lièvre est chassé par le veneur, il court au plus vite vers son terrier, mais, comme ses regards ne portent que de côté, il advient souvent qu'il tombe dans les rets tendus devant lui. Pour nous, le veneur, c'est le mauvais, qui chasse l'homme dans la direction du péché, ce qui a fait dire à Jérémie le prophète (XVI, 16) : *Venabuntur vos de cavernis vestris* (Les veneurs vous chasseront hors de votre refuge). Votre refuge, ce sont les plaies de Jésus-Christ, d'où

plusieurs s'en vont, chassés par l'esprit du mal, qui tend en leur chemin les rets perfides du péché, ainsi que le dit le psalmiste (Ps. CXL, 10) : *Cadent in retiaculu ejus peccatores* (Les pécheurs tomberont en ses rets). Et sachez que ce veneur qui chasse les âmes a quatre couples de chiens, qu'il emploie selon le but qu'il poursuit : Richer et Wilemyn, Havegyf et Baudouin, Trystewell et Glossyn, Beauvis et Trebelyn.

Les deux premiers s'attaquent aux cerfs et aux biches, ce qui veut dire que la Richesse et la Volonté propre (1) s'attachent à la poursuite des grands seigneurs et en font tomber plus d'un dans les rets des mauvais, la richesse mettant souvent l'homme hors de voie et de raison et le conduisant au gré de la volonté propre. C'est dans la bouche de ces égarés que le Saint Esprit, au livre de la Sagesse (II, 11), a mis la maxime : *Sit fortitudo nostra lex justicie* (Que notre force nous tienne lieu de droiture). Tout paraît droit à ceux que mène la volonté propre, ce qui permet à ces deux chiens courants, la Richesse et la Volonté, de les faire tomber dans les rets du mauvais, d'où saint Bernard a dit : *Cessat voluntas propria, et infernus non erit* (Si volonté n'était, enfer ne serait). Que les riches s'appliquent donc à se conduire en sages, et qu'ils sachent résister à la volonté mauvaise comme le cerf échauffé qui tient tête aux chiens. Qu'ils prennent exemple sur l'empereur Constantin, qui disait : « Il est plus difficile de vaincre

(1) *Richer* est évidemment ici pour *Richess* et *Wilemyn* pour *Will.*

« notre volonté mauvaise que de triompher d'une « armée entière par l'épée. » Le roi David voulut maintenir sa volonté propre contre le conseil des sages, et mal lui advint. Il en fut de même de Roboam et de plusieurs autres, c'est pourquoi l'Ecriture dit (Eccli. XVIII, 30, 31) : *A voluntate tua averte, ne faciat te venire in gaudium inimicis tuis* (Prends garde à ta volonté propre, de peur qu'elle ne donne à tes ennemis l'occasion de se réjouir). Le veneur se réjouit fort quand le cerf poursuivi par les chiens va donner droit dans les rets ; ainsi fait le mauvais quand il voit s'acheminer vers l'enfer l'homme que mène la volonté propre. C'est ce dont témoigne Isaïe, qui a dit (IX, 3) : *Exultant victores capta preda quando dividunt spolia* (Les diables ont grande joie quand ils se partagent leur proie).

Le veneur découple un autre chien, nommé Havegyf, ce qui veut dire : « Prenez et donnez (1). » Ce chien est lancé sur les abbés, les prieurs, les chevaliers, les dames qui octroient les bénéfices ecclésiastiques de leur ressort à ceux qui peuvent le mieux les leur acheter. Heureusement que Jésus, fils de Sirach, a dit (Eccli. XVI, 15) : *Omnis misericordia faciet unicuique locum secundum meritum operum suorum et secundum intellectum* (Dieu rétribuera les dons de chacun en tenant compte des intentions du donateur). Ces gens donnent aux fous et aux mauvais pour se les rendre favorables ou obtenir d'eux une

(1) *Havegyf* se décomposant de la manière suivante : *Have e gyf.*

grasse rétribution, alors que leurs dons n'auraient dû aller qu'à prud'hommes de bonne vie, selon ce que dit le Seigneur (Eccli. XII, 5) : *Da bono, et ne receperis peccatorem* (Donne à prud'homme et renvoie les mauvais les mains vides). C'est à ces donateurs simoniaques que parle saint Pierre, quand il dit au livre des Actes : « Vos cœurs ne sont pas ordonnés « selon Dieu quand vous entendez recevoir une récompense temporelle là où vous devriez franchement « donner pour Dieu seul. » Aussi dit-il encore : « Que tourne à votre perdition ce que vous donnez ou « prenez ainsi ! » Comme vous le voyez, Havegyf est un chien bien courant, qui chasse plus d'une âme en enfer avec ses dons.

Le veneur découple ensuite un autre chien nommé Baudouin, qui chasse en enfer les plaideurs, les légistes et les avocats pour baudour (1) de leur sens, c'est-à-dire à cause de la confiance présomptueuse qu'ils ont en leur sens propre, et de la cautèle avec laquelle ils s'ingénient à tourner le droit. C'est d'eux que Job a dit (XII, 6) : *Audaciter provocant Deum* (Par grand baudour ils lèvent le bâton contre Dieu même). Dieu est en effet la droiture même, et comme c'est lever le bâton contre le droit que de s'élever contre la justice par baudour de ruse, il s'ensuit qu'un tel acte équivaut à lever le bâton contre Dieu. Voilà ce que fait le juge qui, en face de deux plaideurs, l'un de mauvaise foi, mais la bourse pleine de deniers,

(1) Hardiesse, confiance en soi-même.

l'autre fort de son bon droit, mais sans argent, arrive à accorder le premier, moyennant finance, avec la loi et les décrétales, à l'encontre de la vérité. *Lacerata est lex. Propterea egreditur judicium perversum* (Habac. I, 4), s'écrie à ce sujet Abacuc le prophète (La loi a été déchirée, et voilà pourquoi tant de faux jugements sont rendus). C'est ainsi que le chien Baudouin, qui n'est autre que le baudour du sens propre et des paroles, chasse divers avocats, légistes et plaideurs dans les rets du mauvais, conformément à la parole du Psalmiste (Ps. CXXXIX, 10) : *Labor labiorum ipsorum operiet eos* (Le travail de la bouche les conduira au plus profond), c'est-à-dire au plus profond de l'enfer.

Celui qui est ainsi chassé par baudour de sa ruse et se voit en péril peut échapper au danger en prenant exemple sur le renard. Quand cet animal est poursuivi et sur le point d'être atteint par le chien courant, il serre la queue entre les cuisses et l'arrose copieusement, puis, la redressant soudain, il asperge la face de son adversaire avec cet âcre goupillon. La queue du renard signifie la mort des gens rusés et cauteleux ; l'âcreté du goupillon signifie l'amertume de cette mort, rendue présente à la mémoire ; on peut aveugler le chien Baudouin de cette amertume, et par là même lui échapper. *O mors, quam amara est memoria tua homini injusto* (Eccli. XLI, 1) ! dit le Saint Esprit (Ha ! ha ! combien est amère la mort à penser ! non certes à tous, mais à ceux qui ne sont point droituriers !)

Ensuite est découplé Trystewell, le cinquième chien du veneur, destiné à chasser les lièvres, qui passent si vite les montagnes. Ces lièvres, ce sont les clercs de sainte Eglise, prêtres, moines, frères, qui devraient en toute raison gravir les montagnes de la vie parfaite et traverser légèrement la vallée de ce monde, sans se charger du fardeau des richesses. Mais, hélas ! que dois-je dire ? Plusieurs sont chassés en les rets du veneur par le chien Trystewell, qui les mène à sa volonté, parce qu'ils mettent leur confiance en un bien décevant (1). Quand une personne ayant cent livres de rente réserve deux reliefs de sa table aux pauvres, il lui semble qu'elle a fait beaucoup pour Dieu et qu'elle peut affecter tout le reste à son propre usage, ce qui le lui fera dépenser en pompes et vanités, et, qui pis est, en débauches ou népotisme prévaricateur. Les biens des clercs ne leur ont pourtant pas été concédés pour satisfaire leurs caprices, mais pour pourvoir à leurs besoins véritables. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit aux prélats de sainte Eglise (Matth. XXIII, 24) : *Duces ceci excolantes culicem, camelum autem transglucientes* (Vous filtrez le moucheron et avalez le chameau), c'est-à-dire : vous gardez pour vous ce qui a de la valeur, et donnez aux pauvres ce qui ne vaut rien. Les chapelains et autres religieux eux-mêmes se laissent tellement enivrer par le privilège que leur donne la tonsure monacale et par les révérences qu'ils reçoivent,

(1) Il semble résulter de ce passage que *Trystewell* doit correspondre à l'anglais *Trust well.*

qu'une fois chantée la messe, ils s'imaginent pouvoir passer le reste du temps dans l'oisiveté et les complaisances envers le corps. Et qui pis est, il s'en rencontre qui vont jusqu'à croire que leur qualité de chapelain leur permet de passer du lit de quelque mauvaise ribaude à la messe chantée à plein gosier, comme si leur vie était ordonnée selon Dieu, et dépensent tout le reste du jour en ribauderies. C'est de cela que s'est plaint le Saint Esprit, quand il a dit (Eccle. VIII, 14) : *Sunt impii ita securi quasi justorum facta habeant* (Il y a des mauvais dont la conscience est aussi tranquille que celle des prud'hommes). Cette fausse sécurité les chasse vers la confusion, comme le dit le saint homme Job (XXI, 7-9) : *Quare impii vivunt ? sublevati sunt et confortati diviciis. Semen eorum permanet coram eis, propinquorum turba et nepotum in conspectu eorum. Domus eorum secure sunt et pacate, et non est virga Dei super eos* (Sire Dieu, pourquoi donc vivent les mauvais ? Ils ont devant eux leurs parents et les jeux de leurs enfants ; ils vivent en sécurité et ne sentent pas votre châtiment. Ils prennent en cette vie leur consolation et disent en chœur : De Dieu nous n'avons que faire). Mais l'Ecriture ajoute (Job, XXI, 13) : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (Quant à moi, je sais qu'en peu d'heures ils descendront en enfer). C'est le chien appelé en anglais Trystewell qui chasse plusieurs clercs de sainte Eglise en les rets du veneur si cruel.

Un autre chien est découplé, qu'on appelle Tre-

belyn, c'est-à-dire usure, par quoi pèche plus d'un marchand, qui tombe ainsi dans les rets du diable. Voilà pourquoi l'on nomme Trebelyn le chien qui les chasse, car ils ne vendront, ni n'apprêteront, ni n'achèteront rien, s'ils ne doivent gagner le triple du prix de revient (1). C'est à ces gens que pensait Notre-Seigneur, quand il parlait par la voix du Psalmiste : « Sire, dit celui-ci, qui donc ira dans votre « sainte habitation ? » — « Celui, est-il répondu, « qui ne trompe point son prochain et ne lui prête « point à usure, celui-là viendra à moi dans ma « maison. » Où seront donc les usuriers, qui vendent leurs âmes pour des deniers et remplissent les cités d'usure et de tricherie ? Voici la réponse du Saint Esprit (Ps. LIV) : *Veniat mors super illos et descendant in infernum viventes, quia non defecit de plateis usura et dolus* (La mort les prendra et en enfer les mettra). Hélas ! comme le siècle est changé en mal ! Jadis, ainsi que nous le voyons dans les écrits du temps, il était normal qu'on rencontrât à peine un usurier dans chaque ville. Dès qu'un homme était connu pour tel, il n'eût trouvé personne pour lui donner le baiser de paix en sainte Eglise, et aucun de ses voisins n'eût voulu chercher du feu chez lui. Les enfants le guettaient dans la rue et le montraient du doigt comme un excommunié. Sa maison était appelée la maison au diable ; son corps était enseveli dans un champ ou dans un jardin. Mais maintenant tout est renversé : celui de qui on eût refusé de

(1) *Triple* se disant en anglais *treble*.

baiser la bouche en église, on lui baise le pied. Celui chez qui on ne voulait point chercher du feu, on reçoit de lui à manger et à boire. Celui que les enfants méprisaient et montraient du doigt comme un excommunié, les grands seigneurs lui font révérence et honneur. Ceux que, conformément à l'Ecriture, on avait coutume d'enterrer dans les champs, on les enterre maintenant devant le maître autel, mais pour leur malheur, car leurs âmes sont chassées par Trebelyn dans les puits infernaux, où elles demeureront sans fin dans la peine et l'ordure.

Vient enfin Beauvis (1), dont le veneur est si sûr qu'il s'en sert pour chasser tout animal, petit ou grand. C'est le péché le plus fréquent de tous en ce siècle, je veux dire : la lécherie (2), qui s'attaque aux clercs et aux laïques, aux pauvres et aux riches, aux jeunes et aux vieux, et en fait tomber plus d'un dans les rets du mauvais. C'est pourquoi Salomon dit au livre des Proverbes (XVI, 26-27) : *Multos vulneratos dejecit et fortissimi ab ea interfecti sunt. Vie inferni domus ejus penetrantes inferiora mortis* (Plusieurs sont abattus par la lécherie, et ceux qui furent vaillants et forts sont mis à mort par elle, car celui-là s'achemine vers l'enfer, qui se livre à la lécherie).

Que chacun soit donc assez sage pour se garder des rets du veneur !

(1) Beau visage.
(2) La débauche.



20



SAINT BERNARDIN DE SIENNE

(1380-1444)



Le moyen âge franciscain se clôt sur saint Bernardin de Sienne. C'était peut-être le plus éloquent prédicateur de son temps, et, par une rare bonne fortune, nous possédons nombre des sermons qu'il a prononcés en langue vulgaire. La collection la plus remarquable est celle des 45 sermons prêchés en août et septembre 1427 à Sienne, sur la Piazza del Campo. Ces sermons n'ont point été écrits par l'orateur lui-même, mais fidèlement recueillis par un de ses auditeurs, un tondeur de draps nommé Benedetto, qui eut l'inspiration d'abandonner momentanément son travail pour les écrire mot à mot (1).

L'armature étroite et sévère de la scolastique n'entrave jamais la spontanéité de saint Bernardin, et si le prédicateur ne perd jamais de vue l'Ecriture sainte, dont il entend tirer tous ses enseignements, il ne s'interdit aucun

(1) Benedetto prenait ses notes avec un stylet sur des tablettes de cire, puis, le discours fini, rentrait dans sa boutique pour les transcrire sur des feuillets. On ignore le procédé sténographique, ou plutôt tachygraphique dont il se servait. Luciano Banchi, à qui l'on doit la publication des sermons prêchés à Sienne par saint Bernardin, signale cependant comme dignes d'être consultées les *Osservazioni critiche dell' ab. Luigi de Angelis, sopra un Codice del secolo XV, scritto per la prima volta in cera, acquistato recentemente dalla Magistratura Civica di Siena per la Pubblica Biblioteca ; e sull' Arte antichissima di scrivere in cera con pari prestezza del parlare.* (Colle, 1820.)

des moyens qui lui peuvent permettre de se mieux faire comprendre, ou simplement de tenir ses auditeurs en haleine. Le charme de ses apologues le place au premier rang des précurseurs de La Fontaine, et bien des fois les Siennois ont dû rire des fines saillies du prédicateur. Bien des fois aussi ils ont dû rougir de leurs vices, car jamais la chaire chrétienne n'a retenti de paroles plus courageuses. Les connaisseurs goûtent encore le style à la fois élégant et familier des sermons, sa souplesse, la fraîcheur de son coloris, sa sonorité cristalline. C'est là malheureusement ce qu'une traduction est impuissante à rendre.

Les textes qu'on trouvera ici sont empruntés aux trois volumes de Luciano Banchi : *Le prediche volgari di San Bernardino da Siena dette nella Piazza del Campo l'anno MCCCCXXVII*; 3 vol. in-12, Sienne, 1880-1888.

Paul Thureau-Dangin a écrit sur saint Bernardin une biographie qui, sans être définitive, mérite la faveur qui l'a accueillie (P., 1896).



1. LE MOINE, LE MOINILLON ET L'ANE

Un saint moine avait une grande expérience des choses de ce monde et tenait pour impossible de n'y point donner prise aux mauvaises langues.

Il dit un jour à son moinillon :

— Mon fils, viens avec moi et emmène le bourriquet !

Le moinillon obéit et amena l'âne, sur lequel le moine prit place, puis il suivit son maître à pied.

Ils vinrent à passer par un endroit où il y avait beaucoup de boue, et quelqu'un de s'écrier :

— Oh ! voyez-moi ce frocard qui est assez cruel pour aller à âne, alors que son moinillon est obligé de piétiner dans la boue !

A ces mots le vieillard descend et fait monter l'enfant.

Ils vont un peu plus loin, le moine poussant l'âne devant lui au milieu de la boue. Un quidam aussitôt de dire :

— Mais cet homme est fou ! la bête est à lui, il est vieux et il va à pied, pour laisser sur sa monture un gamin qui n'aurait souci ni de la fatigue ni de la boue ! Faut-il qu'il soit fou ! Il ne tient pourtant qu'à lui de prendre place sur l'âne à côté du gosse ! C'est ce qu'il pourrait faire de mieux, s'il voulait s'en donner la peine.

Le moine l'entend et monte aussitôt.

Ils vont un peu plus loin, quand ils entendent un autre son :

— Oh ! ces gens n'ont qu'un méchant ânon, et ils montent à deux dessus ! Ils n'en font sûrement pas grand cas, et je gagerais presque qu'ils vont vendre sa peau !

Le moine entend ces mots, et s'empresse de descendre lui-même et de faire descendre son moinillon, puis tous deux s'en vont à pied derrière l'âne, qu'ils stimulent en criant : Hue ! hue !

A peine ont-ils fait quelques pas, qu'une nouvelle voix s'élève :

— Oh ! regardez-moi ces deux fous qui ont un âne et vont à pied dans la boue !

Le moine, ayant vu qu'il est impossible de ne point donner prise aux mauvaises langues, dit à son moinillon :

— Maintenant, retournons à notre ermitage !

Quand ils y furent rendus, il appela l'enfant et lui demanda :

— As-tu réfléchi, mon fils, à ce qui nous est arrivé du fait de notre âne ?

— Que voulez-vous dire ? répartit le moinillon.

— N'as-tu pas vu que, quoi que nous ayons fait, les mauvaises langues l'ont toujours trouvé mauvais ? J'étais à âne et toi à pied ; on l'a trouvé mauvais, assurant qu'en raison de ton jeune âge je devais te faire asseoir. Je suis descendu et t'ai fait monter ; on a trouvé mauvais de te voir à âne, disant que mon âge avancé me désignait pour être assis et qu'il convenait à ta jeunesse d'aller à pied. Nous avons pris place ensemble sur l'âne, et tu sais qu'on l'a encore trouvé mauvais, et qu'on a crié à la cruauté, comme si la bête eût été écrasée sous notre poids. Puis, chacun de nous allant à pied, on l'a encore trouvé mauvais, et l'on nous a dit que nous étions fous d'aller à pied alors que nous avions un âne. C'est pourquoi, mon fils, retiens bien ce que je vais te dire : sache que, quelque bien que nous fassions en ce monde, quels que soient nos efforts pour tendre sans cesse au mieux, nous ne pourrons jamais empêcher qu'on dise du mal de nous. Moquons-nous donc du monde, mon fils, et n'en ayons cure, et gardons-nous de vouloir nous mettre d'accord avec

lui, car, de quelque manière que nous nous y mettions, nous en serons toujours pour nos frais et nous ne retirerons guère de son commerce que le péché. Moque-toi donc de lui, mon fils, tu feras toujours bien et, qu'il dise blanc ou noir, laisse-le dire ce qu'il voudra.

(*Prediche volgari*, I, 172-174.)



2. LA VEUVE ET L'OPINION

Une matrone romaine, en qui s'alliaient la prudence et la bonté, était devenue veuve de bonne heure, et ses richesses étaient fort grandes. Elle avait le ferme propos de ne jamais mésuser de son corps, mais, comme elle était jeune et jolie, elle n'était pas sans appréhension et se disait tout bas :

— Je ne sais vraiment pas si je pourrai rester sans mari.

Et elle se raisonnait en disant :

— Voyons ! si je reprends un mari, que dira-t-on de moi ? On dira que je n'ai pas pu m'en passer.

Et comme au fond d'elle-même elle désirait reprendre un mari, elle voulut d'abord sonder l'opinion et s'y prit de cette manière :

Elle fit écorcher un cheval, et dit à l'un de ses serviteurs :

— Monte sur ce cheval et parcours toute la ville, et retiens bien tout ce que feront les gens et tout ce qu'ils diront de ta monture.

Le serviteur, aussitôt monté sur le cheval, parcourt la ville. Bienheureux qui pouvait en courant arriver à voir ce cheval écorché ! Toute la journée le serviteur se promena en cet équipage, et le soir il revint au logis.

Sa maîtresse lui demanda :

— Qu'a-t-on dit du cheval à travers la ville ?

Le serviteur répondit :

— Oh ! oh ! toute Rome est accourue pour le voir, et chacun s'écriait : « Qu'est-ce que cela signifie ? » On tenait pour bienheureux quiconque parvenait à apercevoir quelque chose, tant il y avait foule autour.

Le lendemain la dame fit écorcher un autre cheval et le remit à son serviteur, à qui elle donna les mêmes instructions que la veille.

Le serviteur reparut donc dans la ville, monté sur la bête écorchée, et moins de gens accoururent le voir.

Le soir, quand il fut de retour, sa maîtresse lui demanda ce qui était arrivé et ce qu'on avait dit du cheval.

Le serviteur répondit :

— Madame, peu de gens sont accourus le voir, en comparaison de la foule qu'il y avait hier.

Le lendemain, la dame fit écorcher un troisième cheval et envoya encore une fois son serviteur parader à travers la ville.

Mais le serviteur eut beau parcourir toutes les rues de Rome, presque personne ne jeta les yeux sur son cheval.

Le soir, quand il fut de retour, sa maîtresse lui demanda :

— Qu'a-t-on dit du cheval à travers la ville ?

Le serviteur répondit :

— Madame, presque personne n'est venu le voir, et il n'en a guère été question.

La dame se dit alors en elle-même :

— Vraiment, je peux reprendre un mari ; si par hasard les gens se mettent à parler de moi, ils s'en fatigueront vite, et, au bout de deux ou trois jours, personne ne s'en occupera plus.

Comme elle le pensait faire, elle le fit et reprit un mari.

Dès qu'ils le surent, les gens commencèrent à dire :

— Oh ! la jeune veuve que vous savez s'est remariée ; il faut croire que le veuvage ne lui réussissait pas.

Pendant deux ou trois jours on plaisanta de la chose, puis personne pour ainsi dire n'en souffla plus mot.

Et moi je dis que la dame fit fort bien.

(*Prediche volgari*, I, 174-175.)



3. LE LION TENANT CHAPITRE

Le lion ouït dire un jour que les frères Mineurs avaient tenu chapitre, et qu'en cette assemblée chacun d'eux s'était accusé des péchés qu'il avait commis et en avait dit sa coulpe. A cette nouvelle il s'écria :

— Oh ! si les frères Mineurs tiennent tous cha-

pitre devant le plus grand d'entre eux, pourquoi donc moi, qui suis le plus grand de tous les animaux de la terre et leur seigneur à tous, n'en ferais-je pas autant ?

Et sans plus tarder, le lion fit convoquer en chapitre tous les animaux, qui comparurent devant lui.

Quand ils furent ainsi rassemblés, il s'assit et leur ordonna de s'asseoir autour de lui, puis il dit :

— Je ne veux pas que nous soyons inférieurs à autrui en ce que je vais dire. Je veux que nous tenions chapitre comme le font les frères Mineurs, chacun s'accusant de tous les péchés qu'il a commis. Comme je suis le plus grand de tous, j'ai le droit de recevoir cet aveu. Je sais que beaucoup de mal se fait parmi vous ; je le dis pour qui veut m'entendre ; c'est pourquoi je veux que chacun me confesse son péché. Venez à moi à tour de rôle et accusez-vous du mal que vous avez fait.

L'âne fut désigné pour comparaître le premier. Il s'avança devant le lion, se jeta à genoux et s'écria :

— Messire, miséricorde !

Le lion lui dit :

— Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait ? Avoue-le tout de suite !

L'âne reprit :

— J'ai pour maître un paysan qui m'emmène parfois à la ville avec une charge de paille à vendre, et parfois il m'arrive, tout en marchant, d'en attraper une bouchée sans que mon maître s'en aperçoive ; j'ai fait cela plus d'une fois, je l'avoue.

Le lion dit alors :

— Voleur, voleur, traître, scélérat ! ne vois-tu pas quel mal tu as fait ? Quand pourras-tu restituer la valeur de ce que tu as volé et mangé ?

Et il ordonna aussitôt que l'âne fût bâtonné d'importance, ce qu'on ne manqua point de faire.

La chèvre comparut ensuite devant le lion, s'agenouilla comme l'avait fait l'âne et demanda miséricorde.

Le lion lui dit :

— Qu'as-tu fait ? Dis-moi ton péché !

La chèvre répondit :

— Seigneur, voici ma faute : Plus d'une fois je suis allée ravager le jardin de telle et telle femme, et tout particulièrement le jardin d'une veuve dont le petit enclos renfermait en abondance des herbes odoriférantes, du persil, de la marjolaine, du serpolet et du basilic. Bien des fois encore j'ai ravagé certains choux qui se trouvaient là, ainsi que divers arbrisseaux dont je dévorais les jeunes pousses. Et ce que j'ai fait dans ce jardin, je l'ai fait dans beaucoup d'autres et j'y ai causé parfois de tels dommages qu'on n'y voyait plus rien de vert.

Le lion s'écria :

— Mais, il me semble que j'ai affaire à des consciences bien différentes ; voici la chèvre qui pèche par excès de subtilité, tandis que ce voleur d'âne en manquait du tout au tout. Tu te fais trop de scrupule de manger ces herbes. Va-t'en sans remords aucun ! va, et n'aie point de scrupule ! va, et que ton âme

soit aussi en paix que la mienne ! Tu n'as point à t'accuser de telles peccadilles, car les chèvres ont coûtume de se conduire de la sorte. Tu as pour toi une grande excuse, puisque c'est ton tempérament qui te pousse à agir ainsi. Va, va, je t'absous, ne pense plus à ton péché !

Après la chèvre vint le renard, qui s'agenouilla devant le lion.

Celui-ci lui dit :

— Quels sont tes péchés ? Qu'as-tu fait ?

Le renard répondit :

— Messire, ma faute consiste à avoir égorgé beaucoup de poules pour les manger. Quelquefois j'entrais dans le poulailler où elles étaient, et comme je ne pouvais les atteindre sur leur perchoir, je dressais ma queue comme un gourdin dont je menaçais de les frapper ; croyant avoir affaire à un bâton véritable, les poules effrayées sautaient à terre, où je les poursuivais en courant, et toute bête que j'attrapais était aussitôt égorgée. Je mangeais jusqu'à satiété et j'abandonnais le reste, sauf parfois à emporter une ou deux poules.

Le lion dit alors :

— Et tu te fais scrupule d'avoir agi ainsi ! Va, va, ta conduite était bien naturelle et je ne te donne aucune pénitence, car je ne considère point comme un péché ce que tu as fait. Bien plus, je te loue de ton habileté et je t'invite à n'avoir dorénavant d'autre regret que celui de ne pouvoir chaque fois emporter tout ton butin.

Le renard se retira et fut remplacé par le loup, qui dit :

— Seigneur, il m'est arrivé parfois d'aller faire un tour du côté de la bergerie, objet de voir comment elle est faite. Vous savez si elle est bien enclose. Je me suis donc demandé par où il était le plus facile d'y accéder, et une fois l'endroit trouvé, je suis allé prendre un morceau de bois pesant au jugé à peu près autant qu'une brebis et je me suis assuré que je pouvais entrer et sortir avec cette charge. Toutes ces expériences m'ayant convaincu que je n'avais rien à craindre des chiens, je suis entré avec mon bâton aussi doucement que possible et je me suis mis aussitôt à assommer plus de brebis qu'il ne m'était nécessaire, puis j'en ai emporté une.

Le lion lui dit :

— Voilà encore une conscience trop subtile ! Sais-tu ma réponse ? N'aie jamais scrupule d'agir ainsi ; va et continue hardiment à l'avenir, sans te préoccuper de ce que j'en puis penser.

Le loup s'en retourna et la brebis prit sa place. Elle vint la tête basse et dit :

— Bê ! bê !

Le lion lui dit :

— Qu'as-tu fait, madame l'hypocrite ?

La brebis répondit :

— Messire, il m'est arrivé parfois, en passant par les sentiers qui s'ouvrent à travers les champs de blé, de m'écarter un peu du chemin et de me laisser tenter par le semis vert et tendre au point d'en pren-

dre quelques bouchées ; je n'allais point, il est vrai, jusqu'à l'arracher, mais je dois avouer que je le tondais plutôt ras.

Le lion dit alors :

— Voleuse maudite, voleuse traîtresse, comment as-tu pu faire un si grand mal ! Tu as l'aplomb d'aller en disant toujours : *Bê ! bê !* alors que tu voles sur les chemins ! Maudite voleuse, quel mal tu as fait ! Suffit : bâtonnez-la jusqu'à ce qu'elle ait les os rompus et laissez-la trois jours sans rien manger.

O vous qui détenez le pouvoir, gardez-vous de bâtonner l'âne et la brebis pour une vétille, et de louer de leurs crimes le loup et le renard.

(*Prediche volgari*, II, 29-33.)



4. L'ANE DES TROIS FERMES

Il y avait, en Lombardie, une petite cabane sise à environ un mille d'un moulin. Trois fermiers convinrent d'y entretenir en commun un âne qui porterait à tour de rôle leur blé au moulin.

Le premier qui prit l'âne l'emmena à sa ferme, lui mit sur le dos une bonne charge de grain et le conduisit au moulin. Durant toute la mouture il laissa l'âne paître en liberté, mais, vous le savez, l'herbe qui croît autour des moulins est plutôt rare, en raison du nombre de bêtes qui la tondent ; puis, une fois le blé réduit en farine, notre homme en chargea

de nouveau l'âne, qui dut le porter jusqu'à la ferme et fut enfin ramené à sa cabane. Le fermier ne lui avait rien donné à manger, car il se disait en lui-même :

— Celui qui l'a employé hier doit l'avoir bien nourri, aussi ne doit-il pas avoir trop faim.

Le matin suivant, le second fermier vint prendre l'âne pour le charger de grain. Il l'emmena à sa ferme, lui mit sur le dos une charge de grain plus lourde que celle de la veille, et, sans rien lui donner à manger, il le conduisit au moulin ; puis, une fois le blé réduit en farine et la farine rentrée à la maison, il ramena l'âne à la cabane, toujours sans rien lui donner, sous prétexte que celui qui l'avait employé la veille devait l'avoir bien nourri.

Le troisième jour, le troisième fermier vint prendre l'âne à la cabane, l'emmena et lui mit sur le dos la plus lourde charge que la pauvre bête eût jamais portée, par cette raison qu'un âne qui appartient à plusieurs doit être fort ; puis il conduisit l'âne, ainsi chargé, au moulin. Ni là ni ailleurs il ne lui donna à manger, mais, une fois le blé moulu, il en chargea de nouveau l'âne et le poussa devant lui. L'animal était à bout de forces et n'avançait guère. Le croquant se mit donc à jouer du bâton, et les coups plurent dru sur le dos de l'âne, qui parvint enfin, harassé, à la ferme.

Ce fut pis encore quand il fallut le ramener à la cabane ; les plus copieuses volées le faisaient à peine bouger de place, et le fermier s'écriait :

— On voudrait que cette sale bête fît le service de trois maisons ! mais elle n'est bonne à rien du tout !

Aussi ne donna-t-il aucune pitance à un si médiocre serviteur.

Le quatrième jour, l'âne était mort.

Ainsi laissent mourir les pauvres ceux qu'abuse l'avarice et qui se disent que les malheureux ne doivent manquer de rien, parce que frère Bernardin, dont l'influence est si grande, les a recommandés de tout son cœur à la charité de ses concitoyens.

(*Prediche volgari*, III, 196-198.)



5. SUR LA DOT

La première qualité que chacun devrait souhaiter trouver en sa femme, c'est la bonté. Le reste n'est certes pas indifférent, mais la bonté doit passer d'abord. Il y a pourtant des hommes qui se préoccupent de tout autre chose en prenant femme ; j'entends parler de ceux qui prennent une femme pour sa dot. Si cette dot n'a point été versée et tarde à venir, croyez-vous qu'il y ait amour entre les époux ? Leur amour ne tient pas plus que s'il était collé avec un crachat. Et si la dot arrive enfin, l'amour est tout autre qu'il ne devrait, parce que les époux ne se sont point préoccupés de ce qu'ils eussent dû considérer.

C'est pourquoi je te dis, ô femme, de ne jamais

accepter pour mari le galant qui pense plus à épouser ton argent que toi-même. Accepte seulement celui qui te prend toi-même d'abord, et ton argent ensuite.

Saint Grégoire raconte à ce sujet l'histoire d'une dame qui était devenue veuve avec beaucoup d'argent et semblait peu se soucier de convoler une seconde fois. Comme elle était intelligente, jeune, bonne, belle et riche, on lui demanda :

— Pourquoi ne reprenez-vous pas un mari ?

Elle répondit :

— Parce que tous les prétendants que je rencontre ont l'air d'aimer mieux ma fortune que moi-même, aussi ne veux-je point donner ma main à aucun d'eux. Si jamais je me remarie, ce ne sera sûrement pas avec un galant qui me fera des déclarations pour avoir mon argent, et voilà pourquoi jusqu'ici je ne me suis point remariée.

Voyez d'ailleurs la destinée de la femme épousée à cause de sa dot :

Si par hasard cette dot est sa seule qualité, à peine est-elle entrée dans sa nouvelle demeure que son mari commence par lui refuser la bienvenue, ou, s'il la lui souhaite du bout des lèvres, les faits proclament assez haut qu'il n'a pris femme que pour avoir de l'argent. Et si par hasard notre homme rencontre ensuite une autre femme ayant à la fois la fortune et la beauté, il faut entendre ses murmures ! En très peu de temps l'amitié véritable disparaît entre les époux, et quand la femme commence à se faner, son mari ne la voit plus d'aussi bon œil.

Dans le cas au contraire où la femme a en même temps la fortune, la beauté et l'excellence du cœur, elle est aimée d'autant plus ; et si elle est en même temps riche, intelligente, habile de ses mains, bonne, apte à avoir des enfants, déférante pour ses beaux-parents, craignant Dieu, affable à tous ses serviteurs, chrétiennement charitable envers les pauvres, bienveillante pour tout son entourage, non seulement les hommes, mais les pierres mêmes chantent ses louanges, et la plénitude de l'amour véritable est son partage. Ce n'est point en effet la forte dot seule qui fait aimer une femme ; pas même la forte dot unie à la beauté ; c'est seulement la bonté qui inspire l'amour.

Femmes, si vous avez des filles à marier, faites donc qu'elles aient la vertu pour dot, si vous voulez qu'elles soient aimées de leurs maris.

(*Prediche volgari*, II, 89-92.)



6. DE LA DISCRÉTION DANS LA PÉNITENCE

Le Christ a dit : *Tollat crucem suam, et sequatur me* (Prenez votre croix et suivez-moi). Nous reconnaîtrons que la croix que nous prenons est bien la nôtre à ce signe : qu'elle est supportable. La raison en est que Dieu ne hait aucune des choses qu'il a faites : *Nihil odisti, Domine, eorum quæ fecisti* (Sagesse,

XI, 25), de telle sorte que, s'il veut que l'homme se mortifie, s'il a pour agréables nos efforts pénitentiels, il n'entend aucunement que nous nous donnions la mort. Jeunes gens, et vous aussi, jeunes filles, veillez donc à ce que vos pénitences ne dépassent point la mesure, si vous voulez être agréables à Dieu et vous écrier avec le prophète David : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (Seigneur, je conserverai ma force pour vous servir). N'entreprenez que ce dont vous pourrez sortir à votre honneur. Ne placez sur vos épaules qu'un fardeau supportable pour vous, et dites-vous bien que le fardeau porté par celui-ci serait peut-être trop lourd pour celui-là. Il y a des gens qui ne peuvent faire plus d'un repas par jour ; s'ils tentent de manger davantage, ils ne tardent pas à payer de leur vie cette imprudence. N'essayez pas de faire comme eux ; n'allez pas aux extrêmes ; prenez en toutes choses la voie moyenne. Vous vous proposez de ne plus boire de vin ? ne réalisez pas votre dessein de but en blanc ; prenez d'abord conseil de sage et discrète personne. Quant à moi, si vous me demandiez conseil, je vous dirais de vous borner à ne plus prendre de vin pur et à boire désormais du vin coupé d'eau. On vous conseille de ne plus manger de viande ? j'ai bien peur que votre conseilleur n'ait tort. N'écoutez pas les gens à la légère ; prenez conseil de plusieurs personnes, et de personnes ayant qualité pour donner conseil, de gens experts en la matière, connaissant le pour et le contre, ce qui est indispensable pour bien conseiller. Un

docteur de notre Ordre, donnant un jour des conseils de bonne vie, disait que nous ne devrions nous attacher qu'aux pénitences dans lesquelles nous pourrions persévérer cent ans, si nous avions encore cent ans à vivre. De cette manière, s'il nous arrivait de mourir au bout de huit jours, nous serions sûrs d'aller tout droit au paradis...

Je veux vous raconter le premier miracle que j'aie jamais fait : C'était avant que je fusse devenu Frère. Il me vint une résolution de vouloir vivre comme un ange et non pas comme un homme. Je pensai à m'établir dans un bois et je commençai à me dire à moi-même : « Que feras-tu dans un bois ? Que mangeras-tu ? » Je me répondis : « Eh bien ! je ferai ce que faisaient les saints pères : je mangerai de l'herbe quand j'aurai faim, et je boirai de l'eau quand j'aurai soif. » Ma décision ainsi prise, afin de vivre vraiment selon Dieu je résolus encore d'acheter une Bible pour lire et une robe grossière pour me vêtir. J'achetai la Bible, ainsi qu'une peau de chameau imperméable pour que la pluie ne la mouillât point. Je cherchai ensuite où je pourrais me nicher. Je décidai de poursuivre cette recherche jusqu'à Massa, et, quand je vins à passer par la vallée de Boccheggiano, je m'arrêtais tantôt à un tertre, tantôt à un autre, tantôt dans une forêt, tantôt dans une autre, me disant à chaque instant : « Oh ! comme je serai bien ici ! — Oh ! là je serai encore mieux ! » Finalement, comme je ne pouvais me résoudre à rien, je revins à Sienne, bien décidé à y commencer l'essai

de mon nouveau genre de vie. J'allai là-bas, hors de la Porte aux foulons, et je me mis à cueillir une salade de laiterons et d'autres herbes sauvages. Je n'avais ni pain, ni sel, ni huile ; je me dis : « Commençons, pour cette première fois, par la laver et l'éplucher ; et puis, une autre fois, nous ne ferons que l'éplucher sans la nettoyer autrement ; et quand nous en aurons pris l'habitude, nous ferons la salade sans la nettoyer aucunement ; et enfin nous la mangerons sans même la cueillir. » J'invoquai le nom du benoît Jésus, et je commençai avec une bouchée de laiteron, que je mis dans ma bouche et m'efforçai de mâcher. Je mâche, je mâche ; la bouchée ne voulait pas descendre. Ne pouvant l'avaler, je me dis : « Allons, commençons par boire une gorgée d'eau. » Ma foi, l'eau descendait bien, mais le laiteron me restait dans la bouche. En somme, je bus plusieurs gorgées d'eau avec une bouchée de laiteron, et je ne pus l'avaler. Mais avec une seule bouchée de laiteron j'éloignai toute tentation, car certainement je reconnais que c'était une tentation. Ce qui a suivi depuis a été élection et non tentation.

Oh ! combien il faut peser le pour et le contre avant de suivre les traces d'autrui dans des résolutions qui se trouvent très mauvaises et qui paraissent si bonnes !

(*Prediche volgari*, II, 348-353.)



7. CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Jeunes filles, il y a trois personnes que vous devez écouter : Dieu d'abord, votre père ensuite, et enfin votre mère.

J'ai dit : Dieu d'abord. Quand vous récitez du fond du cœur votre *Ave Maria*, savez-vous avec qui vous vous entretenez ? Vous vous entretenez avec la Vierge Marie. De même, quand vous récitez le *Pater*, vous vous entretenez avec le Seigneur Dieu. Sachez que la Vierge Marie vous rend aussitôt les salutations que vous lui adressez. Ne pensez pas en effet qu'elle soit de ces rustaudes comme il ne s'en rencontre que trop ; elle est l'affabilité même. Elle vous salue tous les soirs, quand la cloche de l'évêché sonne l'*Angelus*. Comment pourriez-vous être assez mal élevées pour ne point lui rendre son salut ? A peine l'avez-vous fait, qu'elle s'entretient avec vous. De même, lorsque vous lui parlez, Dieu aussi vous répond et s'entretient avec vous.

En second lieu vous devez écouter votre père et lui obéir, car il ne vous donnera jamais que de bons et utiles conseils sur les choses de Dieu et sur celles de ce monde.

Enfin vous devez obéir à votre mère, quand elle vous dit par exemple : « Ne passe pas ton temps à « la fenêtre, à regarder les jeunes gens sans retenue « qui passent leurs journées au jeu de paume ; ne « prête point l'oreille aux chansons légères ; ne t'ar- « rête jamais à écouter les propos des hommes ; ne

« songe à rien d'autre qu'à garder ton honneur. » Ah ! jeune fille ! si tu savais combien l'honneur est noble chose ! C'est pourquoi aie confiance en ta mère, retiens ses conseils et suis-les, car, si tu fais autrement, tu t'en repentiras et tu verseras des larmes amères. O mes enfants, écoutez ce que le roi David dit de vous, et de vous aussi, jeunes filles : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam* (Ecoute, ma fille, vois, entends, prête l'oreille à ce que je te dis). Ecoute ce que tu dois entendre et vois ce que tu dois voir. Songe à ton salut. Garde-toi des entremetteuses. Quand l'une d'elles entre dans une maison, elle trouve toujours moyen de causer à la fille en l'absence de sa mère, et la pauvrette, qui manque de toute expérience des choses de ce monde, qui est pure et sans malice, ne sait pas démasquer cette femme. Jeune fille, veux-tu que je t'enseigne à la reconnaître ? Ouvre bien les yeux quand qui que ce soit vient te voir à la maison, et retiens bien ce que je vais te dire.

Ordinairement l'entremetteuse se présente quand la mère de famille n'est pas au logis ; c'est là un de ses traits caractéristiques, comme celui d'avoir au bras un petit sac à onguents.

Voyons-la maintenant à l'œuvre :

A peine est-elle arrivée, qu'elle s'assied près de la jeune fille et lui demande :

— Comment va ta mère ? Où est-elle ?

Puis elle la regarde en face, semble prêter attention à toute sa personne, et la voilà qui s'écrie :

— Comme tu es ficelée, ma pauvre fille ! tu n'es

ni parée ni coiffée ! on dirait une bête, et je trouve vraiment que tu ne prends pas de ta personne les soins que tu devrais. Voyons, songe à t'attifer un peu mieux, à paraître ce que tu es. Tu es la plus belle fille du monde, et tu es aussi négligée qu'une brebis.

La jeune fille, qui n'y voit point malice, lui répond de son mieux. Alors l'entremetteuse se lève et dit :

— Je veux t'attifer de ma propre main.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et, tout en attifant sa victime, la tentatrice la complimente :

— Comme tu es belle ! Je crois que tu es la plus jolie fille que j'aie jamais vue.

Pour une jeune fille, il y a là de quoi sauter d'allégresse, car les jeunes filles aiment toujours qu'on les loue de leur beauté.

Quand la conversation a pris cette tournure et roule enfin sur un ton familier, l'entremetteuse en vient à placer son message, non sans avoir au préalable mendié de l'argent, ou de la viandée salée, de la saucisse, de la farine, du vin, de l'huile, du pain, car ces créatures n'ont pas coutume de quitter la place sans avoir gratté quelque chose ; elles s'arrangent toujours de manière à dérober le plus qu'elles peuvent. Puis l'enjôleuse reprend :

— Il faut que je te fasse part d'une bonne nouvelle ; il y a quelqu'un qui te veut le plus grand bien du monde : du bon amour.

Ces femmes-là parlent toujours du bon amour. Sais-tu, jeune fille, comment tu devrais répondre à

cette insinuation ? Je sais une jouvencelle qui y répondit en appliquant à la messagère d'amour une bonne volée de coups de bâton. Une autre appela une bande de gamins, leur remit une botte de paille et leur dit :

— Allez à la maison de la sorcière que voilà avec cette botte de paille, placez-la contre la porte et mettez-y le feu.

Ainsi fut fait, et rien ne resta de la maison.

Jeune fille, agis de même ; n'écoute jamais aucune entremetteuse, et ne t'arrête pas davantage à écouter un de ces galants toujours prêts à déclarer :

— Je voudrais te dire quatre paroles pour ton honneur ; il le faut absolument.

Ne l'écoute point, jeune fille. Je les connais, ces quatre paroles, et je sais bien d'autres choses encore, voire que la reine Berthe filait. J'ai rencontré ailleurs de ces galants qui disaient :

— Si je pouvais lui parler, si je pouvais lui toucher la main, j'arriverais à gagner son cœur.

Et le malheur, c'est qu'ils disaient vrai ; je ne rapporterai pas ici comment les faits leur donnaient raison ; ce n'est pas à moi de te l'apprendre, ô jeune fille, car il y a dans mon auditoire plus d'un jeune vaurien qui userait du même moyen, s'il le connaissait ; mais je puis t'affirmer que des centaines de malheureuses ont été déshonorées... Ah ! jeune fille, que la prudence t'accompagne. Ecoute ceux que tu dois écouter, mais garde-toi d'écouter tout le monde.

(*Prediche volgari*, II, 437-441.)

8. COMMENT IL FAUT QUERIR LA PAIX

I. — La première chose que doive faire quiconque veut vivre selon Dieu, c'est de renoncer au péché et de se corriger de ses vices. Retenez bien ceci : Quand vous voyez dans une maison ou chez un peuple les péchés se multiplier, tenez pour assuré que cette maison, ce peuple n'ont point à espérer la paix. Ces gens peuvent dire des lèvres : « paix, paix, paix ! » la paix n'habite point dans leur cœur. Ils sont de ceux dont Isaïe a écrit : *Non est pax impiis, dicit Dominus* (Il n'y a point de paix pour les méchants, dit le Seigneur).

Ainsi, ne peut avoir la paix celui qui vit dans le péché. Ils s'ensuit que quiconque désire la paix doit vivre conformément aux Commandements de Dieu. Femmes, voulez-vous la paix ? — Oui. — Alors renoncez à votre vanité, à vos vêtements somptueux, à votre luxe ; cessez de faire des églises le théâtre de vos amourettes et de votre impudicité ; ayez un peu plus de crainte de Dieu que vous n'en avez. Et vous tous, citoyens de Sienne, voulez-vous la paix ? — Oui. — Alors dépouillez-vous des péchés dont vous êtes couverts ; rappelez les bannis ; empêchez le mal de se commettre ; réprimez l'usure. Oh ! faites ce que je vous dis, et ne cherchez jamais à entraver la liberté ecclésiastique, car, s'élever contre elle, c'est s'élever contre le Christ, et comme il est plus puissant que vous, vous ne recueillerez que sa disgrâce et n'aboutirez jamais à rien. Dieu n'aime pas les

méchants et les impies. Croyez-en sa parole, quand il vous dit par la bouche d'Isaïe qu'il n'y aura jamais de paix pour le méchant... Renoncez donc à vos péchés ; du même coup finiront vos tourments et vous aurez la paix. Renoncez à tout le mal que vous avez commis ; à tout ce qui, en quelque manière, vous paraît contraire aux commandements de Dieu. Amendez-vous, repentez-vous de vos fautes, recourez à la miséricorde de Dieu, confessez-vous avec la ferme intention de faire la pénitence que vous imposera le prêtre, et soyez résolus à ne plus jamais retomber dans vos péchés. Si vous agissez ainsi, Dieu vous donnera paix et tranquillité. Si au contraire vous ne vous amendez, si vous entendez faire à votre guise, Dieu vous punira. Je vous l'affirme : vos péchés sont la cause de tous les maux qui vous affligent. Il est dit dans l'Ecriture Sainte : *Propter peccata veniunt adversa populis* (Quand les péchés se multiplient, ils sont châtiés par la fortune adverse, c'est-à-dire par les guerres, par la grêle, par les tempêtes, par les meurtres et par mille autres fléaux que je vous laisse à énumérer).

II. — Il faut en second lieu chercher la paix. Quand on estime une chose bonne, on se met à sa recherche. Voulez-vous la paix ? — Oui. — Alors estimez-la et recherchez-la. Aimez-vous Dieu ? — Oui. — Alors recherchez les choses qui vous le feront trouver et retenez, comme règle générale, que celui qui méprise la grâce ne la trouvera jamais, que celui qui méprise la sagesse ne la trouvera jamais,

que la science ne sera jamais possédée par celui qui la méprise. Tout comme celui qui n'aime pas la grammaire l'ignorera toujours ; de même, si vous n'appréciez ni n'estimez la paix, vous ne l'obtiendrez jamais, car la première condition pour trouver une chose, c'est de l'aimer et de la chercher. Voulez-vous la paix ? Alors cherchez-la. *Querite et invenietis* : si vous cherchez la chose que vous aimez, vous la trouverez. Vous cherchez la science, et vous les arts, et vous la vertu, et vous la paix ? quoi que vous cherchiez, vous le trouverez. Il est dit encore : *Inquire pacem, et persequere eam* (Cherche la paix et demande-la). Demandez-la, redemandez-la, et si vous ne pouvez l'obtenir, redemandez-la davantage encore ; je vous l'assure, votre persévérance à la demander vous la fera obtenir. Mais, une fois que vous l'aurez trouvée, faites en sorte de ne plus la perdre ; dites-vous que vous avez reçu une grâce d'en haut, car, être en paix avec le prochain, c'est l'être aussi avec Dieu. La paix d'ici-bas est l'ombre de la paix de l'au delà, tandis que la guerre et la discorde en nos cœurs sont le gage de la discorde et de la guerre éternelles. A l'heure suprême, Dieu dira à ceux qui n'ont jamais voulu que la guerre et la discorde ici-bas : « Vous n'avez jamais voulu « que le mal à votre prochain ; à votre tour maintenant d'endurer le mal. »

III. — Après nous être dépouillés de nos péchés et avoir cherché et trouvé la paix, il nous reste à l'accepter, et il ne nous servirait de rien d'avoir

accompli les deux premiers efforts, si nous reculions devant le troisième. Si nous renonçons au péché, si nous cherchons ensuite la paix, et si, l'ayant trouvée, nous ne l'acceptons pas, nous n'avons rien fait. O vous qui, depuis quarante ans déjà, passez vos jours dans la sédition et la haine et refusez d'accorder la paix à vos ennemis, que pensez-vous donc faire à tout jamais ? Hélas ! ne voudrez-vous pas considérer l'état de votre âme, déjà plongée dans les ténèbres de l'enfer ? Ne voudrez-vous pas songer que vous êtes vieux maintenant, que vous allez arriver à la fin de ces jours dont vous aurez à rendre compte ? En quel état paraîtrez-vous devant le souverain Juge ? Sera-ce avec le cœur plein de haine ? Pauvres gens, si vous aviez quelque crainte du châtiment qui vous est destiné, si vous ne pardonnez point à vos ennemis, je vous assure que vous irez bien vite à la recherche de ceux qui vous ont fait injure. Je parle en ce moment dans l'intérêt de votre ville. Savez-vous comment vous devriez traiter les factieux ? Vos magistrats devraient promulguer un édit chassant de la ville tous ceux qui se refuseraient à désarmer et les bannissant comme rebelles, car ce sont vraiment des rebelles aux commandements de Dieu. Et je voudrais que la même mesure atteignît ceux qui ne désarmeraient qu'à moitié, ceux qui promettraient de désarmer et reculeraient devant l'accomplissement de leur promesse. Il est des gens qui sécrètent un affreux venin ; à les entendre, celui-là s'avilit, qui fait la paix avec ceux

qui l'ont offensé. Malheureux ! ne savez-vous donc pas comment Dieu se comporte avec vous ? Oserez-vous parler de son avilissement, grâce auquel ceux qui l'avaient offensé ont reçu leur pardon ? Car Dieu n'a jamais cherché que la paix ; il cherche toujours à pardonner au pécheur. Combien nous serions malheureux s'il ne nous pardonnait ! Ne voyez-vous pas, si vous êtes chrétiens, que Dieu vous commande d'aimer vos ennemis, et de prier pour eux, et de leur faire du bien. Nous devrions nous conduire mieux que les payens, et pourtant il s'est rencontré des payens qui avaient l'âme assez forte pour ne vouloir haïr personne, qui savaient dire à ceux qui leur avaient fait quelque injure : « Il n'est point en ton pouvoir de me mettre en colère. » Si des payens se sont conduits ainsi, que pensez-vous donc faire, ô chrétiens ? Les infidèles, le Christ, l'Eglise, votre conscience s'unissent pour vous reprendre ; chacun d'eux te crie : Paix ! Aussi je vous prie, je vous avertis, je vous ordonne, au nom de Dieu, de pardonner !...

Il me reste à dire ce que doit faire quiconque veut véritablement la paix. Il doit d'abord conclure la paix avec Dieu, ce qui s'obtient par la confession ; il doit ensuite vivre en paix avec le prochain, ce qui se réalise par l'amour ; il doit enfin maintenir son âme dans la paix, ce qu'assure la fuite du péché. Si vous n'avez point la paix en vous, le bien que vous pourrez faire ne vous servira de rien pour la vie éternelle ; bien plus, vous perdrez cette vie éter-

nelle, faute d'avoir la paix en vous. Vous aurez beau aller mille fois en pèlerinage au saint sépulcre ; si vous n'avez point la paix en vous, vous n'acquerrez aucun mérite pour la vie éternelle. Au contraire, si vous avez la paix en vous, vous acquerrez la vie éternelle sans aller en pèlerinage au saint sépulcre. Je pourrais citer des quantités d'exemples de pardon. Le Nouveau Testament en est rempli. Mais à quoi bon les rapporter, quand il suffit de se poser cette question : Suis-je chrétien ? — Oui. — Alors, si je veux être aimé du Christ, je dois agir comme lui dans la mesure de mes forces. Il a pardonné à ses offenseurs et a prié pour eux le Père éternel. Ainsi devons-nous faire, car ce que le Christ a fait ici-bas, il l'a fait pour nous instruire. Oh ! mes frères et mes pères, aimez-vous les uns les autres ! oh ! aimez-vous, embrassez-vous, et si le passé n'est pas à l'abri de tout reproche, pour l'amour de Dieu pardonnez les injures ! qu'il n'y ait plus de haine en vous, si vous voulez n'être point haïs de Dieu ! Aimez-vous les uns les autres et témoignez de cet amour en paroles, en élans du cœur, comme l'a fait Jésus-Christ pour ses offenseurs. Alors qu'il était cloué au bois de la croix, il n'a montré que de l'amour et point de haine ; du cœur et des lèvres il a prié le Père céleste de pardonner, et ce divin exemple a été compris de tous ceux qui se sont repentis de leurs péchés, comme le centurion, comme Longin et tant d'autres. Qui donc serait assez pervers et assez cruel pour se refuser à pardonner pour l'amour de

Dieu ? Ah ! que chacun de vous pardonne à son prochain sans hésiter, de tout cœur, pour l'amour de Notre-Seigneur ! On reconnaîtra les bons citoyens à ce qu'ils désarmeront. Dieu dit : « Venez à moi, vous tous qui voulez ma paix, car je veux vous la donner à tous ! » Oh ! mes concitoyens, et vous, femmes, je vous prie, je vous exhorte, je vous ordonne, autant qu'il est en moi, de vous aimer les uns les autres et de vivre en paix.

(*Prediche volgari*, III, 380-390).





TABLE DES MATIÈRES



L'AUTEUR DU « SACRUM COMMERCIUM »

THOMAS DE CELANO

BERTHOLD DE RATISBONNE

SAINT BONAVENTURE

JOANNES DE CAULIBUS

CONRAD DE SAXE

JACQUES DE MILAN

JACOMINO DE VÉRONE

SALIMBENE

JACOPONE DE TODI

LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNO

RAIMOND LULLE

HUGOLIN DE MONTE GIORGIO

NICOLE BOZON

SAINT BERNARDIN DE SIENNE



LE PRÉSENT OUVRAGE

A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR GEORGES CRÈS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS, A PARIS

PAR GEORGES SUPOT, A ALENÇON

LE QUINZE NOVEMBRE

MIL NEUF CENT VINGT


UNIVERSITY OF CHICAGO
44 893 329


UNIVERSITY OF CHICAGO
44 893 329